LE COMTE
D'ANTRAIGUES

1788 — 1812.

ROMAN HISTORIQUE

PAR

SAINT-MAURICE.

I.

PARIS

CHARLES THOMINE, ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.

1842.

LE COMTE D'ANTRAIGUES.

CHAPITRE I.

L'INCENDIE DE L'OPÉRA.

Le dernier coup de sifflet du machiniste s'était fait entendre et les groupes de danseurs qui figuraient dans le dernier ballet d'Orphis, ébranlaient sous leurs pas mesurés le plancher de la scène de l'Opéra. Déjà quelques spectateurs fatigués étaient

sortis de la salle sans attendre la fin du spectacle : mademoiselle Torlé, élève de mademoiselle Heynel, venait de recueillir de nouveaux applaudissemens, sous les yeux de sa maîtresse, qui, placée presque à l'entrée d'une coulisse, suivait des yeux tous les mouvemens de l'écolière formée par ses leçons et exemples; mademoiselle Heynel relevait encore par ses propres loges le trio mph e de son élève, et celle-ci, haletante, essoufflée, pouvait à peine répondre par de modestes remercîmens à ces louanges, à ces encouragemens, plus précieux pour elle que les suffrages du public.

Il y avait alors dans les coulisses, une jeune dame, qu'à sa tournure, à sa manière, on aurait jugée étrangère à la scène; sa toilette peu recherchée, exempte même de coquetterie, excluait toute idée de ces calculs que l'opinion prête volontiers à toutes les femmes, et surtout à celles qui sont attachées au théâtre. Alors l'Opéra, pas plus que l'Opéra d'aujourd'hui, pas

plus que le monde, n'était une école de mœurs; chose extraordinaire toutefois même en 1781, cette jeune dame avait presque toujours les yeux baissés et ne les levait que pour répondre aux saluts respectueux des personnes qui passaient devant elle. Tandis que les autres dames échangeaient fréquemment des paroles familières, accompagnées d'une pantomime presque cavalière avec leurs camarades, et ne se faisaient faute ni de gaîté, ni même de licence, le contraste était digne de remarque pour quelqu'un qui n'aurait pas été initié aux mystères du sanctuaire ou du tripot lyrique, comme aucuns appelaient aussi dès-lors l'Académie royale de Musique: pour un étranger, il y aurait eu matière à d'interminables réflexions, à des hypothèses sans fin, à des conjectures extraordinaires sur une grande anomalie, sur une exception qui contredisait l'opinion générale appuyée sur tant de faits, sur tant de preuves. Mais il paraît que la jeune dame dont il est question ici avait forcé la

troupe à prendre enfin son parti sur un constraste presque injurieux pour elle; on s'était familiarisé avec ce qu'en public on appelait seulement de la pruderie; si l'on n'admettait pas toutefois la possibilité d'une entière vertu, si l'on ne croyait pas à une sagesse parfaite, ni à la sérieuse légitimité du nom conjugal de madame Saint-Huberty, du moins on n'osait pas chercher querelle à une réserve qui se recommandait d'ailleurs par un grand talent. Sans doute les commérages de l'intimité, les caquets de la médisance n'épargnaient pas la prude, mais elle jouissait en apparence des priviléges de la vertu, et des égards qu'on lui doit. Elle exerçait dans les coulisses de l'Opéra un empire fondé sur un fait extraordinaire. Quand on interrogeait une choriste ou un figurant sur le compte de madame Saint-Huberty, on n'obtenait pas d'autre réponse que ces mots: « On ne lui connaît personne! » Du reste, il n'était jamais question de M. Saint-Huberty qu'on n'avait jamais vu.

« On ne lui connaît personne! » éloge complet, panégyrique éloquent, dont l'énergie vaut mieux pour apprécier la vertu d'une femme de théâtre, que toute la prose académique du plus habile rhéteur! Il y avait sans doute, ou le sourire de l'ironie, ou l'expression d'une sorte d'incrédulité moqueuse sur la physionomie de la personne qui répondait aux questions relatives à la moralité de l'actrice célèbre de l'Opéra; mais il était impossible de citer l'heureux mortel à qui appartenait madame Saint-Huberty, pour nous servir de l'expression sacramentelle de l'époque et qui n'est pas la moins caractéristique de son galant dictionnaire. Ce n'est pas que des tentatives bien souvent répétées n'eussent éprouvé cette vertu farouche, inaccessible à toutes les séductions; ces épreuves n'avaient servi qu'à la faire ressortir plus brillante et plus pure; des grands seigneurs accoutumés à tous les triomphes, avaient échoué dans cette entreprise, quoiqu'ils eussent à leur disposition tous les moyens

que donnent l'opulence et une position élevée dans le monde : des princes du sang royal n'avaient pas été plus heureux. On citait même de fières réponses, de sévères refus qui attestaient également la noblesse de l'ame et un tact exquis de convenance, rehaussé par les formes piquantes d'un langage spirituel. Madame Saint-Huberty prouvait par son exemple et sa conduite que l'on pouvait en montant sur le théâtre y conserver une réputation intacte et des droits à la publique estime. Aussi les chroniques scandaleuses du temps, les pamphlets clandestins, qui trahissaient tant de honteux secrets, et les fournisseurs brévetés de couplets médisans, de noëls satiriques, gardaient le silence sur le compte de la chanteuse ; son talent, sa voix et son jeu, étaient seuls justiciables de la critique, parce que la conduite de l'actrice avait su inspirer du respect à ses juges.

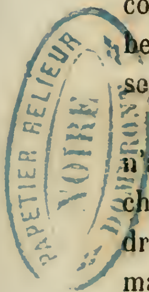
Telle était la jeune dame qui se trouvait dans les coulisses de l'Opéra, au moment où la représentation d'*Orphée* allait finir ;

ce n'était pas son habitude de rester au théâtre lorsqu'elle ne jouait pas ; au contraire, à peine avait-elle terminé son rôle qu'elle s'échappait, qu'elle fuyait, pour ainsi dire, afin de se soustraire aux fades complimens des amateurs ; elle rentrait aussitôt dans sa loge, quittait ses vêtemens de théâtre et rentrait chez elle pour se livrer à l'étude de son art qu'elle chérissait. Quelques femmes composaient toute sa société, mais aucune d'elles n'appartenait au théâtre : un vieux musicien qui lui avait donné les premières leçons de musique, venait assidûment la voir, et si madame Saint-Huberty était reconnaissante envers ses premiers maîtres, celui-ci respectait dans son élève une bienfaitrice dont la générosité pourvoyait à tous les besoins d'un vieillard estimable.

Mais ce jour-là madame Saint-Huberty avait été retenue par un puissant motif au théâtre : on avait changé le tableau qui indiquait la composition du spectacle pour la représentation suivante ; le chapitre

des indispositions subites était alors, comme aujourd'hui, une terrible calamité de l'empire théâtral, et le directeur de l'Opéra n'avait pu encore réunir les élémens d'un spectacle pour remplacer celui qu'un contre-temps faisait manquer. Madame Saint-Huberty attendait donc avec impatience le nouveau spectacle qui devait faire cesser son incertitude, lorsque Gossec s'approcha d'elle avec respect, et après lui avoir demandé, suivant l'usage immémorial, des nouvelles d'une santé qui intéressait, disait-il, tous les amis de l'art musical, lui témoigna sa surprise de la rencontrer au théâtre :—Ce hasard, ajouta-t-il, est un bonheur pour nous, car vous ne nous donnez jamais le temps, madame, de vous féliciter ; à peine au moment des répétitions trouve-t-on le moment favorable pour payer la dette de l'admiration ; vous fuyez l'éloge, comme un autre le cherche, et en vérité vous êtes une créancière bien rare, bien extraordinaire, car, moi, je vous dois beaucoup...

Madame Saint-Huberty qui crut voir le directeur dans une coulisse opposée à celle où elle se trouvait, ne put se défendre d'une distraction dont Gossec resta interdit, parce qu'il en ignorait la cause; il s'arrêta tout court, et rougit presque, comme s'il s'était trompé dans le choix des paroles de son compliment. Toutefois madame Saint-Huberty, convaincue qu'elle s'était trompée, se ravisa et se rapprochant de Gossec :



— Ah! pardon, monsieur, pardon, si je n'ai pas prêté toute mon attention aux choses aimables que vous voulez bien m'adresser..... certes, je ne les mérite pas..... mais à propos, monsieur, ne me disiez-vous pas que je suis votre créancière?...

— Eh! oui, madame, je vous dois beaucoup, mais beaucoup... je suis vraiment embarrassé, très embarrassé, parole d'honneur, pour me libérer et pour m'acquitter envers vous... ma dette me pèse horriblement, et si vous n'y mettez pas un peu de complaisance, de bonne volonté, je cours le risque d'emporter ma dette aux sombres

bords, ou dans l'empire des morts, si vous aimez mieux, car je n'y tiens pas du tout.

— Monsieur, votre plaisanterie est sans doute fort spirituelle, mais je vous avoue que je ne comprends pas comment...

— Ah ! vous êtes bien distraite, madame, aujourd'hui... si je n'avais l'honneur de vous connaître, d'apprécier votre caractère, je penserais vraiment... mais non, j'aime mieux croire que je m'explique mal... Eh bien ! je veux dire que je ne saurais vous témoigner une assez vive reconnaissance pour ce que je vous dois... non... pour ce que je dois à votre talent...

— Des fadeurs ! Oh ! monsieur, puisque vous prétendez me connaître, vous devez savoir que je n'aime pas cette monnaie théâtrale ; réservez cela pour la Maillard... je ne veux pas faire tort à cette dame...

Gossec, déconcerté par cette réponse qu'il avait peut-être méritée, eut quelque peine à se remettre ; il balbutia quelques excuses.

— Ah! madame, je serais désespéré de vous avoir déplu... j'avoue que je suis un peu coupable... Les habitudes de coulisses vous gâtent sans qu'on s'en doute... ce que c'est que d'être obligé par état et par position de composer tous les jours des madrigaux pour les amours-propres de ces messieurs et de ces dames! Mais il y a aussi un peu de votre faute, madame, dans ma maladresse, et si l'on avait le bonheur de vous apercevoir plus souvent, si l'on trouvait l'occasion de vous parler quelquefois, peut-être mériterait-on moins votre sévérité...

— Encore! encore! je vous prends de nouveau, monsieur, en flagrant délit de madrigal... vrai, vous êtes incorrigible...

Madame Saint-Huberty accompagna ces paroles d'un sourire qui rassura le pauvre artiste.

— Oui, vous avez raison, madame, je suis un vieux pécheur, un pécheur bien endurci, et il ne me reste qu'à implorer votre indulgence... Mais permettez-moi de

vous remercier purement et simplement, puisque vous avez tant d'éloignement pour les madrigaux, des faveurs que m'a valu mon *Dies iræ*; je suis redevable de tout le succès de ma faible musique à votre voix, madame, à ce chant si pur, si suave, qui a charmé tous les auditeurs au dernier concert spirituel...

— Et monsieur Legros et monsieur Chéron, ont bien aussi des droits à votre reconnaissance; je veux bien en accepter une petite part, mais à condition que vous rendrez justice à ces messieurs.

Alors passa près de madame Saint-Huberty l'acteur Legros.

— Tenez, monsieur, dit l'actrice à Gossec, voici une occasion de faire justice distributive, et elle montrait Legros au musicien.

Celui-ci appela l'acteur et lui prenant affectueusement la main :

— Reçois, mon cher ami, mes nouveaux remercîmens, mes nouvelles félicitations pour le service que tu m'as rendu au der-

nier concert spirituel... tiens, vois cette tabatière...

Il lui présenta une tabatière d'or ornée d'un portrait, et l'acteur étonné, après l'avoir examinée :

— Je ne vois pas trop ce que cette tabatière a de commun avec les félicitations, les remercîmens dont tu me parles...

Gossec parut surpris de la réponse de Legros.

— Quoi! tu n'aperçois pas l'analogie, le rapport... Eh! bien, cette tabatière m'a été envoyée par une auguste princesse, pour me récompenser du plaisir que lui a procuré mon *Dies iræ*...

— Ah! j'y suis maintenant, fort bien, fort bien... Tu reçois, toi, des tabatières et nous, nous recevons les remercîmens... du musicien. C'est toujours cela...

— Mais il faut que tu me rendes encore un nouveau service, mon cher Legros... j'attends la même obligeance de madame Saint-Huberty...

Une sortie brusque de plusieurs cory-

phées qui passaient par la coulisse où se trouvaient les trois illustres interlocuteurs, interrompit Gossec; ils furent même un moment séparés par cette irruption de danseurs, qui, essuyant la sueur ruisselant de leur front, témoignaient par des expressions peu flatteuses pour le maître de ballets, leur mauvaise humeur contre la longueur démesurée des danses.

Enfin les trois interlocuteurs se rapprochèrent :

— Voyons, dit Legros, que s'agit-il donc de faire... qu'exiges-tu de nous?...

— Pourquoi aussi, répondit Gossec, avez-vous exécuté si bien mon *Dies iræ*... tout le monde veut l'entendre... On me presse, on me persécute... la cour le redemande avec tant d'instances que je suis obligé d'avoir recours à vous...

— Ah! j'aurais dû m'en douter... que ne le disais-tu plus tôt? Il paraît que tu as du goût pour les tabatières d'or ? il n'y a pas de mal à cela, et puis je t'avoue que je ne serais pas fâché d'exécuter encore ton

chef-d'œuvre... c'est de la musique française du moins... ces diables de musiciens italiens, allemands, commencent à me fatiguer de leurs prétentions et de l'engouement qu'ils inspirent... tu peux compter sur moi, mon cher ami; quant à madame, je ne doute pas qu'elle ne soit à ton égard, dans d'aussi heureuses dispositions... car malgré son nom italianisé, madame est française de cœur.

Madame Saint-Huberty répondit aussitôt qu'elle ne se ferait pas prier pour le prochain concert où devait s'exécuter la musique de Gossec. Celui-ci se garda bien de recourir aux formules banales de cette politesse galante qui lui avait si mal réussi au commencement de son entrevue avec l'actrice, et ses remercîmens réduits à leur plus simple expression, durent satisfaire madame Saint-Huberty :

— Ainsi donc, madame, et toi, mon cher Legros, vous m'autorisez à fixer le jour du nouveau concert qu'on m'a demandé : je puis compter sur vous.

— Oui, mon ami, répondit Legros, quand tu voudras... je suis prêt, toujours prêt; j'aime la musique d'ailleurs..... quoique chrétienne; cela pourra peut-être me réconcilier avec l'église..... je crois que tu finiras par me rendre dévot.

En achevant ces mots il se mit à chanter, à voix basse, les premières phrases rimées du cantique funèbre :

Dies iræ, Dies illa
Crucis expandens vexilla,
Solvet seclum in favillâ!...

— Chut! chut! lui dit Gossec, tu oublies donc que tu es dans un lieu profane.

Quelques coryphées qui avaient entendu le prélude de la psalmodie funèbre, prêtaient une oreille attentive à la conversation des deux artistes.

Gossec prit alors le bras de Legros et l'entraînant loin du groupe indiscret, et de

madame de Saint-Huberty qui souriait de l'embarras et des scrupules du musicien :

— Tu ne vois donc pas qu'on nous écoute... allons, je t'en prie, ménage-toi pour le jour de la solennité...

— Tant mieux, si l'on nous écoute..... que ne puis-je convertir quelques-uns de ces damnés pécheurs...

Solvet seclum in favillâ...

Ce qui veut dire, je crois, que le siècle, moi, toi-même, tout enfin sera réduit en charbon...

— Assez! assez! mon cher Legros, on va se moquer de nous... grâce pour ma pauvre musique...

Legros n'en continuait pas moins à chanter, à répéter le prélude du cantique, et madame Saint-Huberty, qui pouvait encore apercevoir l'acteur et le musicien, riait de ce démêlé bizarre.

— Je ne connais rien, ajouta Legros,

de plus beau que ce noble début... Tu auras beau dire, mon cher Gossec, mais je veux chanter, moi!... Quelle majesté terrible dans cette exposition du drame!... c'est la trompette du jugement dernier qui vient annoncer au monde la vengeance divine...

— Diable ! mon cher ami, tu parles comme Bossuet... tu avais des dispositions pour la chaire évangélique... Mais tiens, regarde, voici la fin du ballet... laissons-là ma musique et ton admiration...

— A la bonne heure! mais tu conviendras que j'ai le droit d'admirer, car enfin je me connais en musique... Où es-tu allé chercher, par exemple, si ce n'est dans l'inspiration du génie, ces notes sublimes qui peignent si bien la conflagration universelle!...

Solvet... seclum... in favillâ...

Alors le cri au feu ! au feu! retentit tout-à-coup sur le théâtre.

Legros s'arrêta aussitôt : la parole expira sur ses lèvres et il regarda Gossec d'un air qui marquait à la fois de la surprise et de la terreur :

— Qu'est-ce que je viens d'entendre!... est-ce une plaisanterie?...

Gossec ne lui répondit pas, et s'avança dans une coulisse pour savoir ce qui se passait sur le théâtre; mais soudain des danseurs se précipitant de ce côté et répétant le cri :

— Au feu! au feu! entraînèrent Gossec, Legros et madame Saint-Huberty.

Une épaisse fumée enveloppait la scène devenue déserte; tous les gens attachés au théâtre fuyaient vers les issues; ils cherchaient à se dérober aux fureurs de l'incendie qui s'élançant des frises avec violence, dévorait déjà la toile de fond.

Quelques minutes suffirent pour l'embrâsement de tout le théâtre; quoique le rideau eût été baissé avant que l'incendie se fût déclaré, néanmoins un grand nom-

bre de spectateurs étaient encore dans la salle.

Alors, il y avait aussi des pompes et des pompiers ; mais le réservoir destiné à fournir l'eau pour ces accidens terribles se trouva vide ; et puis, qu'aurait pu faire le courage et l'habileté des pompiers contre l'incendie? Des exemples malheureusement trop fréquens ont prouvé leur impuissance; trop d'alimens s'offrent à la flamme dans ces constructions légères, et c'est à le maîtriser, à l'empêcher de s'étendre à d'autres édifices que doivent se borner les efforts et les secours ; heureux quand l'incendie, arrêté dans son essor, ne lance pas au loin la dévastation et la ruine !

S'il y a au monde un lieu commun qui puisse être présenté comme le type de tous lieux communs de rhétorique, de poésie et de roman, c'est sans contredit une description d'incendie : le narrateur est à son aise, pour peindre toutes les nuances de la flamme, toutes les péripéties du drame incendiaire, depuis sa mystérieuse exposition jusqu'au

dénoûment terrible, c'est-à-dire la grande catastrophe. On n'a qu'à choisir entre les divers et innombrables accidens de la terreur; les étouffemens, conséquences naturelles du tumulte, de la confusion entre gens qui se pressent, se poussent, se repoussent; les cris plaintifs, les vociférations du désespoir; les dévoûmens des pères et des épouses qui s'immolent aux objets de leurs plus tendres affections; ajoutez à cela les points d'exclamation, les points suspensifs, et vous verrez qu'une description d'incendie qui ne se compose pas d'au moins cinquante ou cent pages, est un espèce de vol fait à la sensibilité des lecteurs.

Lorsqu'il s'agit d'un incendie de théâtre, non pas d'un théâtre du boulevard, à la façade mesquine, à l'étroite enceinte, aux populaires représentations, mais d'un théâtre immense, placé au centre de la capitale; rendez-vous de la mode et de l'opulence, d'un théâtre soutenu, embelli par la magnificence royale; alors on est

bien tenté de faire cause commune avec la critique qui nous reprochera de n'avoir pas accordé quelques pages descriptives à l'incendie de l'Académie royale de Musique.

Nous dirons pour notre justification que cet incendie, quoique ennobli par le nom de l'édifice qu'il a consumé, ressemblait à tous les incendies de théâtre. Les histoires du temps ne disent rien qui ne soit conforme aux habitudes du feu; seulement pour la satisfaction des lecteurs qui veulent quelque chose de positif, et pour les consoler de ne pas avoir assisté à un incendie qui dura quatre heures, nous leur mettrons sous les yeux quelques lignes extraites d'un journal du temps. Voici ce qu'on y lisait deux jours après l'événement.

« On a fait deux enterremens des cadavres trouvés dans les décombres, l'un de douze et l'autre de neuf. Le sieur Gardel, le cadet, dont on a été inquiet, se porte bien! c'est un nom approchant du sien qui

a donné lieu à la méprise... Les bustes de Rameau et de Quinault, qui étaient dans le grand foyer, sont tombés et ont été brisés; il n'est resté debout que ceux de Lulli et de Gluck. »

CHAPITRE II.

UN SAUVEUR.

Qu'était devenue au milieu du désordre épouvantable, dont le cri mille fois répété : au feu ! avait été le signal sur la scène, l'actrice justement aimée du public, cette jeune femme surprise par ce triste événement, alors qu'elle assistait au burlesque

débat entre Gossec et Legros ? On a vu que les trois interlocuteurs avaient été séparés, entraînés par la foule qui se pressait pour fuir; Legros et Gossec n'avaient plus songé au motif de leur discussion ; occupés du soin de leur salut, ils ne s'étaient pas inquiétés du sort de madame Saint-Huberty ; la musique et la galanterie avaient fait place chez eux à cet instinct plus fort que toutes les passions, que le sentiment des devoirs ; l'instinct de sa propre conservation maîtrise l'homme dans les grands périls, et quand l'incendie éclate et gronde au-dessus de sa tête, lorsque la soudaineté du danger ne lui a pas permis de réflexion, il lui est bien difficile d'être généreux.

Transportons-nous dans un appartement situé au deuxième étage d'une maison de la rue Caumartin, n° 8 : au fond d'une chambre ornée avec une élégance relevée par le goût, les rideaux entr'ouverts d'un lit laissent apercevoir une personne couchée et qui paraît livrée à un profond sommeil ;

les jalousies baissées ne permettent qu'à une faible clarté de pénétrer dans cet asile du repos et du silence ; près du lit est assise une femme de chambre qui semble attendre le réveil de sa maîtresse ; il y a tout à la fois de l'anxiété et de l'impatience dans les regards, sur toute la physionomie de la camériste, et sa main posée sur un guéridon où se trouvent une tasse et quelques fioles étiquetées, atteste la prévoyance qui veille attentive aux besoins de la malade.

Onze heures viennent de sonner, et la femme de chambre regardant la pendule avec un redoublement d'inquiétude, se lève, puis, marchant sur la pointe du pied, s'apprête à passer dans une chambre voisine, quand elle entend un gémissement ; elle retourne aussitôt près du lit : sa maîtresse ne s'est pas réveillée, mais elle paraît tourmentée par un songe pénible ; des soupirs s'échappent de sa poitrine oppressée, et des mots entrecoupés errent sur ses lèvres tremblantes :

— La mort..... Sauvez-moi..... Au secours!... au secours!...

Sa voix expire et se perd en sons inarticulés, mais ses membres sont agités par un mouvement convulsif; ses bras étendus hors du lit expliquent le souvenir qui la poursuit dans son sommeil et ses mains jointes annoncent la vive supplication, la prière ardente de la terreur.

Suzanne, c'est le nom de la femme de chambre, Suzanne effrayée croit alors que sa maîtresse est réveillée et se penche sur le lit pour la rappeler à elle-même, pour dissiper ces impressions funestes; mais les yeux de madame Saint-Huberty sont encore fermés. Cet état d'exaltation se prolonge, et au moment où Suzanne contemple sa maîtresse, celle-ci dans le transport qui l'anime, lui saisit la mainet l'attire vers elle:

— Oh! sauvez-moi... arrachez-moi aux flammes, s'écrie-t-elle, voyez... le feu... il est là... partout... autour de moi... au-dessus de ma tête...

Suzanne n'osait parler, ni repousser sa maîtresse; toutefois fatiguée de cette position pénible, elle essaya de débarrasser sa main de celle de madame Saint-Huberty; alors celle-ci entr'ouvre les yeux et surprise de voir sa femme de chambre si près d'elle.

— Suzanne! vous ici... que me voulez-vous?

— Rien, rien... je vous veillais.... puisque vous êtes malade?..... mes soins vous contrarieraient-ils?

— Non, ma bonne, non... reste... ah! je me trouve mieux maintenant, mais j'ai cruellement souffert.

— Je m'en suis bien aperçue, madame, cependant je n'ai osé vous éveiller... peut-être aurais-je bien fait...

— Oh! oui, sans doute... mais quelle heure est-il?

— Bientôt midi...

— Est-il venu quelqu'un...

— Non, madame... ah! je me trompe, le directeur a envoyé ici son secrétaire pour

savoir comment vous vous portez... et si vous pouvez jouer après-demain à Fontainebleau.

— Après-demain ! non, je ne le puis.... et qu'as-tu répondu ?...

— Ma foi, madame, j'ai pris sur moi de dire que vous étiez gravement indisposée, et je ne me suis pas trompée, malheureusement !...

— A la bonne heure !... ces gens-là sont vraiment sans pitié pour les pauvres artistes; ne pas nous laisser un moment de relâche, même après une aussi horrible catastrophe !..

— Mais à la cour, madame, on aime le spectacle, vous le savez bien, et puis la salle de Fontainebleau n'a pas été brûlée...

Madame Saint-Huberty témoigna par un geste que cette dernière réflexion de Suzanne était au moins inutile, puis se levant à moitié de son lit, demanda un miroir et s'y regardant avec une espèce d'effroi !

— Dieu ! combien cette nuit pénible m'a fatiguée.... je suis à faire peur... Suzanne, vous ne laisserez entrer personne.

L'actrice s'occupait à réparer le désordre de sa coiffure, à rajuster la dentelle de son bonnet qui avait souffert également des agitations du sommeil : Suzanne tenait toujours le miroir et n'osait plus rien dire.

Cependant elle se hasarda encore à rompre le silence, car elle avait trouvé une sorte d'excuse dans les dernières paroles de sa maîtresse : vous me recommandiez, madame, de ne laisser entrer personne....

— Oui, Suzanne.

— Mais si M. Ropiquet se présente... la consigne le regarde aussi, sans doute...

Madame Saint-Huberty réfléchit un instant :

— M. Ropiquet, c'est différent... lui... il est de la maison... c'est un ami...

— Et un médecin, aussi.

L'actrice se mit à rire du titre que donnait généreusement Suzanne à M. Ropiquet :

— Comment il est médecin aussi, ajouta-t-elle... je ne lui connaissais pas ce talent... il joue assez bien de tous les instrumens...

c'est vrai.... mais Ropiquet médecin!....

—«Mlle Saint-Huberty rit encore plus fort, et les éclats de sa gaieté rendirent Suzanne toute confuse: elle ne pouvait se rendre compte d'une révolution si subitement opérée dans l'esprit de sa maîtresse qui, un moment auparavant, paraissait livrée à une sombre mélancolie.

Heureusement pour elle, car elle était déjà lasse de tenir le miroir devant sa maîtresse, qui ne se décidait pas à lui accorder une trève, le bruit de la sonnette violemment agitée obligea madame Saint-Huberty à congédier pour un moment sa femme de chambre; celle-ci posa le miroir sur le guéridon et courut à la porte de l'appartement; mais elle était près de l'ouvrir lorsqu'un nouveau scrupule l'arrêta : elle revint à la hâte vers sa maîtresse :

— Vous n'y êtes pour personne, madame, n'est-ce pas... excepté pour M. Ropiquet?

— Oui, oui... faut-il te répéter vingt fois la même chose?...»

Et Suzanne s'empressa alors d'aller ouvrir la porte à la personne qui avait sonné.

— Ah ! c'est vous, M. Ropiquet, s'écria la soubrette, affectant de la surprise.

— Moi-même! est-ce que tu n'aurais pas dû t'en douter... me faire attendre comme cela pendant au moins cinq minutes!.... c'est une horreur, mademoiselle Suzanne.

Ropiquet n'avait pas achevé cette dernière phrase d'indignation dans le genre tempéré, qu'il avait déjà franchi l'antichambre, et s'apprêtait à entrer dans la salle à manger.

Suzanne vit le danger que courait sa maîtresse, qui n'étant pas prévenue, pouvait se trouver surprise dans une de ces situations équivoques, où la pudeur et la coquetterie des femmes craignent d'être aperçues ; il était temps, car M. Ropiquet touchait presque la grande table ronde placée au milieu de la salle à manger.

— Un moment, un moment, s'écria la femme de chambre qui s'élançant sur les pas de M. Ropiquet, l'arrêta brusquement

en tirant à elle une des larges basques de l'habit du musicien.

— Encore un retard ! encore un obstacle ! dit M. Ropiquet avec un mouvement d'humeur qu'il ne pût maîtriser.

Il ajouta tout bas et presque entre ses dents :

— Ce mystère-là ne m'annonce rien de bon.

Toutefois il s'arrêta et posant sur la table le chapeau qu'il tenait à la main, il s'assit et d'un ton grave il s'adressa de nouveau à mademoiselle Suzanne qui le regardait en riant :

— Si je suis importun qu'on le dise, et je m'en irai..... j'attends la réponse de votre maîtresse.

Suzanne ne répondit rien ; poussant la porte de la chambre à coucher de sa maîtresse, elle y entra vivement, puis revint presqu'au même instant annoncer au solliciteur qu'il était admis à l'audience.

—C'est fort heureux, c'est fort heureux, dit M. Ropiquet, cela fait huit minutes au

moins d'attente. »

Il tira sa montre en prononçant ces paroles, et voulait la placer sous les yeux de Suzanne, pour constater le fait ; mais la caméristе l'avait précédé dans la chambre à coucher de madame Saint-Huberty.

Alors, une voix douce, une voix connue se fit entendre et calma tout-à-coup l'irritation de M. Ropiquet.

— Entrez, entrez donc, mon cher ami, vous vous faites bien attendre.

Le musicien s'avança rapidement, et apercevant madame Saint-Huberty couchée, il recula d'abord, comme s'il eut craint d'avoir commis une indiscrétion, malgré le bienveillant appel qui le justifiait ; cependant madame Saint-Huberty écartant davantage les rideaux de son lit, fit signe à Ropiquet de s'approcher, et à Suzanne de placer un fauteuil près du guéridon.

— Asseyez-vous là, mon cher Ropiquet, asseyez-vous, je vous prie, il me tardait beaucoup de vous voir... oui, j'avais besoin de causer un peu avec vous... il s'est

passé des choses si extraordinaires depuis notre dernière entrevue!

Ropiquet, après avoir salué de nouveau madame Saint-Huberty, comme pour la remercier de son aimable politesse, s'assit, puis continua à garder le silence : il ne remarquait pas que son habillement était l'objet de toute l'attention de la malade et de Suzanne qui se pinçait les lèvres pour ne pas rire.

Madame Saint-Huberty reprit alors la parole, mais avec l'accent de la surprise :

— Eh! mais, mon cher Ropiquet, est-ce que vous revenez d'un enterrement!... Vous êtes noir de la tête aux pieds, vous qui ordinairement avez adopté la variété des couleurs pour devise, en fait d'habillement... vous serait-il arrivé quelque malheur?.... parlez, parlez, mon cher Ropiquet, tirez-moi, je vous prie, de cette douloureuse incertitude...

Le musicien poussa un profond soupir :

— Hélas! je porte, répliqua-t-il, le deuil de quelqu'un qui m'est bien cher...

— Achevez donc, mon ami... achevez... vous n'avez ni femme, ni enfant... que je sache... vos parens sont morts depuis long-temps.

— Hélas! depuis bien long-temps... et je les pleure tous les jours.

En disant ces mots, Ropiquet poussa encore un soupir, et tira de sa poche son mouchoir comme pour essuyer quelques larmes que Suzanne ne put cependant apercevoir.

Cette conduite de Ropiquet, cette pantomime mélancolique piquèrent plus vivement encore la curiosité de madame Saint-Huberty : elle rejeta avec violence le rideau qui masquait encore un peu la figure du musicien et se soulevant à demi sur son lit :

— Vous m'alarmez, mon bon Ropiquet, vous m'affligez! allons, faites trève pour un moment à votre douleur... si c'est un secret que vous ne pouvez me confier, alors je respecterai ce mystère, dont un devoir, sacré sans doute, vous force à

vous envelopper; je n'insiste plus.......

Ropiquet jeta sur madame Saint-Huberty un regard affectueux, qui signifiait qu'il ne demandait qu'un peu plus d'instances et de plus pressantes sollicitations, pour augmenter le prix de la confidence; le vieux musicien avait son rôle d'artiste à jouer.

Cependant l'actrice impatientée exigeait impérativement une réponse :

— Est-ce que par hasard vous redouteriez de ma part une indiscrétion ?

— A Dieu ne plaise que j'aie une semblable crainte : ce doute me fait mal, me blesse, parole d'honneur!

— Mon amitié vous a-t-elle fait faute dans quelque circonstance? Si j'ai des torts!...

— Des torts! à vous des torts!

Et Ropiquet s'élança rapidement vers le lit, puis saisissant la main de madame Saint-Huberty; il la baisa.

Quand il voulut se rasseoir, il ne s'aperçut pas que l'entraînement de sa recon-

naissance avait dérangé le fauteuil ; de sorte que peu s'en fallut qu'il n'allât s'asseoir sur le plancher. Mais Suzanne attentive veillait sur les mouvemens du musicien, et elle replaça adroitement le fauteuil, à l'endroit qu'il occupait. Ropiquet se décida alors à parler :

— Mais, dit madame Saint-Huberty, peut-être y a-t-il quelqu'un de trop ici...

— Oh! non, non, répondit Ropiquet. Il se retourna vers Suzanne qui se disposait à sortir, et lui fit un signe pour l'engager à rester :

— Hélas! continua-t-il, en regardant madame Saint-Huberty, je porte le deuil de la musique française....

— De la musique française! ah! n'est-ce que cela.

Ropiquet fut tout-à-fait déconcerté par cette exclamation de madame Saint-Huberty qui l'accompagna d'un rire ironique : cependant il se remit un peu.

— Oui, madame, de la musique française... Que d'autres pleurent sur la ruine du temple;

ce temple, il ne manquera pas de maçons, d'entrepreneurs, d'architectes pour le relever, peut-être plus brillant, plus digne du dieu ou de la déesse à laquelle il est consacré : mais le dieu, qui nous le rendra... quoi! madame, vous qui êtes resté fidèle au culte du vrai dieu, pouvez-vous rester insensible à une aussi grande calamité?

— Mais, vous êtes fou, mon cher Ropiquet, ou vous voulez plaisanter : d'ailleurs, je ne saisis pas trop le sens de ces grandes phrases qui sentent l'oraison funèbre : voyons, où voulez-vous en venir : parlez sans figures..

— Eh! madame, ne savez-vous pas que dans le désastre général le buste de Rameau a été brisé, tandis que la flamme a respecté celui du chevalier Gluck... maintenant, croyez-vous qu'un musicien français de cœur et d'âme, un musicien qui n'a jamais exécuté que de la musique française, puisse rester indifférent? ah! c'en est fait de la musique, de notre chère musique, et l'idole étrangère triomphe de la divinité nationale.

— Et vous voyez tout cela dans un accident, dans un effet du hasard... ah! mon cher Ropiquet, vous êtes, je crois, un peu superstitieux... Mais consolez-vous, le hasard n'est ni Gluckiste, ni Picciniste, ni Ramiste : nous avons des sculpteurs aussi bien que des architectes, et le buste de Rameau reparaîtra au foyer du nouvel Opéra:

— Je n'ose l'espérer, madame, car au train dont vont les choses, le grand, le sublime Rameau, sera bientôt oublié, dédaigné... mais n'importe : je lui serai fidèle jusqu'à mon dernier soupir, et puissé-je, par mon exemple, par mes leçons, ranimer le feu sacré près de s'éteindre... oui, ombre du grand Rameau....

— Ah! Ropiquet, laissez les ombres, les spectres à notre pauvre Opéra, et parlons d'autre chose.

— Volontiers, madame, aussi bien ce sujet est fort pénible pour moi... mais j'espère que vous approuverez mon deuil... ma douleur est si légitime...

— A la bonne heure... oui, j'approuve votre douleur, votre habit noir, vos regrets... vos grandes phrases même!.. vous jugerez par-là que je suis de bonne composition.. mais, mon cher ami, permettez-moi de vous accuser d'un peu d'égoïsme..

— Moi!

Ropiquet fit reculer le fauteuil de quelques pas, lorsqu'il se vit l'objet de cette accusation :

— Moi égoïste, moi égoïste, répétait-il!

L'actrice appela près d'elle Suzanne, lui dit quelques mots à l'oreille, et celle-ci sortit pour exécuter les ordres de sa maîtresse.

Le vieux musicien avait les yeux baissés et n'osait plus regarder madame Saint-Huberty; le départ de Suzanne annonçait une explication qui paraissait devoir être fort vive : Ropiquet préparait déjà ses moyens de défense.

— Quoi, s'écria l'actrice, vous qui êtes si fidèle observateur de toutes les convenances, vous qui m'avez témoigné jusqu'ici tant d'intérêt et d'amitié..

— Dites donc, de la reconnaissance, et de la reconnaissance bien méritée, madame.... je vous dois tout...

— Eh! mon dieu, mon ami, ne vous dois-je pas aussi beaucoup, pour vos leçons, pour vos conseils : vous m'avez guidée, soutenue dans une carrière hérissée de difficultés, et si aujourd'hui le public m'honore de ses suffrages, si j'ai paru avec quelque éclat sur la scène, je me plais à reconnaître que les progrès de ma petite fortune lyrique sont votre ouvrage.

— Et la nature! vos dispositions naturelles, cette voix enchanteresse....

— Ces éloges, mon cher ami, ne me font point oublier vos services, et je m'estime heureuse d'avoir rencontré un ami tel que vous... mais quoi! en entrant ici, à la vue de ce guéridon, ne vous est-il donc pas venu dans l'idée que moi-même j'avais besoin aussi de consolations... et ces yeux fatigués, cette pâleur ne vous disaient-ils pas que votre amie est bien malade... et pas un mot jusqu'ici, pas une parole qui at-

teste de votre part un peu d'intérêt......

Ropiquet rougit, puis examinant la physionomie fatiguée de l'actrice, balbutia quelques excuses :

— Oui, oui, s'écria-t-il, je suis bien coupable... mais la musique française, le buste de Rameau... ah ! ma tête... ma pauvre tête... je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais.... cet événement horrible... mais, mademoiselle, pouvais-je craindre que votre santé en eût souffert... je savais que vous étiez rentrée saine et sauve chez vous, dans cette nuit d'épouvante et de désastre... je n'avais pas à pleurer sur vous... j'ai donné toute ma douleur à la musique française... j'ai été trompé : si c'est un crime, punissez-moi ! j'attends mon arrêt.

Ropiquet se leva alors, comme disposé à sortir : mais madame Saint-Huberty, qui prenait plaisir à éprouver l'amitié si susceptible de Ropiquet, l'invita à se rasseoir.

— Allons, mon ami, restez, restez : vous savez bien que je suis toute disposée à vous pardonner : d'ailleurs votre repentir me

paraît trop sincère, trop vif pour que je ne vous rende pas aussitôt toute mon amitié : mais vous en excuserez les exigences, quand vous saurez combien j'ai souffert depuis deux jours....

— Depuis deux jours! Ah! Madame, je l'ignorais, et rassuré sur votre sort. .

— Mais l'impression des périls que j'ai courus a survécu à l'événement ; consumée depuis deux jours par une fièvre brûlante, je ne puis goûter un moment de repos... le souvenir de l'horrible incendie me poursuit, m'assiége dans les cours instants de mon sommeil...

—Mais, madame, je croyais que vos jours n'avaient pas été menacés : vous étiez donc encore au théâtre au moment où l'incendie est venu à se déclarer... ah! cette idée seule me fait frémir.

— Hélas! mon cher ami, il n'est que trop vrai que j'ai manqué de perdre la vie au milieu des flammes : au moment où je me disposais à sortir, un cri s'est fait entendre et, tout-à-coup emportée par la

foule des employés du théâtre, des acteurs, des musiciens et d'un grand nombre de spectateurs qui avaient escaladé l'orchestre, je tombai sur les marches du petit escalier qui conduit au foyer de la danse : j'avais perdu connaissance : je ne sais ce qui se passa depuis ce moment jusqu'à celui où je recouvrai l'usage de mes sens : je me trouvais entourée de beaucoup de personnes qui me prodiguaient leurs soins, mais leurs figures m'étaient tout-à-fait inconnues ; quelques-unes d'elles paraissaient appartenir à la classe du peuple...

— Et j'ignorais tout cela !

Ropiquet poussa un profond soupir en prononçant ces mots et quelques larmes furtives roulèrent dans ses yeux : il se retourna pour les essuyer, comme s'il eût craint de trahir l'émotion que lui causait le récit de madame Saint-Huberty, c'est une nuance de délicatesse qu'on ne rencontre que chez les gens doués d'une sensibilité vraie : cette sensibilité ne s'exhale jamais en cris, en expressions bruyantes et semble

tenir au secret de sa douleur, pour ne pas augmenter celle des autres : mais le malheureux qui a besoin de consolation sait bien se rendre compte de ces ménagemens qu'il est loin de confondre avec la sécheresse du cœur, avec les formes polies de l'égoïsme. M. Ropiquet était ému, mais il ne voulait pas le paraître d'une manière qui pût rendre trop pénible la confidence de l'amitié.

Madame Saint-Huberty remarqua cependant le mouvement du vieux musicien et en pénétra aussitôt le motif : elle tendit de nouveau la main à Ropiquet qui la saisit et la pressa sur son cœur. — Il y a du bon chez ces gens du peuple, dit-il, et pourtant on ne leur rend pas toujours justice...

— Moi, mon cher ami, répondit l'actrice, je n'ai jamais été injuste envers eux et maintenant surtout je serais bien ingrate, si je ne rendais pas hommage à leur humanité... oh ! si vous saviez avec quelle touchante compassion j'étais inter-

rogée sur ma situation, avec quel empressement on m'offrait ses services! j'avais peine à répondre à tant de zèle; cependant je priai qu'on m'amenât une voiture. C'était chose impossible, à cause de l'embarras, du tumulte, de la confusion qui régnaient dans la rue Saint-Honoré ; on m'avait transportée près de la rue du Coq : toutefois un jeune homme qui me soutenait dans ses bras me demanda dans quel quartier je demeurais : je lui répondis que mon domicile était dans la Chaussée-d'Antin :

— Si vous voulez, me dit-il, madame, m'agréer pour guide, je vous promets de vous sortir de toute cette bagarre; vous sentez-vous la force de marcher, en vous appuyant sur mon bras?

J'avais considéré la physionomie de ce jeune homme au moment où il me fesait cette proposition ; la noblesse et la douceur de ses traits me déterminèrent à l'accepter ; quoique bien faible, je me levai, et mon guide, précédé de deux de ses amis qui écartaient la foule devant

nous, parvint en prenant plusieurs détours à me conduire jusque sur le boulevard à l'endroit où aboutit la rue Richelieu.

Pendant ce long trajet il avait gardé le silence; apercevant un fiacre arrêté il lui fit signe d'approcher :

— Maintenant, madame, me dit-il, en me montrant la voiture, je pense que vous n'avez plus besoin de moi.

— Cette observation me surprit, surtout de la part d'un jeune homme; je balbutiai quelques remercîmens, tandis qu'il m'aidait à monter en voiture. Quand j'y fus assis, il s'élança sur le marche-pied, puis me remettant un paquet :

— Tenez, madame, tenez, voici ce qui vous appartient!

Ma surprise redoubla :

—Quoi! monsieur, m'écriai-je, ceci m'appartient; vous vous trompez assurément.

Il sourit et me pria de regarder s'il manquait quelque chose à mon cou, à mes oreilles.

Effectivement mon collier, mes pendans

d'oreilles avaient disparu ; le jeune homme m'annonça alors qu'ils étaient renfermés dans le paquet dont je viens de vous parler...

— Voilà une précaution tout-à-fait aimable, s'écria alors Ropiquet, car votre collier, et vos boucles d'oreilles étaient fort aventurés au milieu de la foule....... mais avez-vous bien examiné si le paquet ne contenait pas, par hasard, d'autres bijoux que les vôtres... car, voyez-vous, messieurs les voleurs sont féconds en expédiens...

Un regard sévère de madame Saint-Huberty interrompit la digression de Ropiquet :

— Oui, monsieur, ajouta-t-elle, les bijoux que renfermait le paquet étaient bien les miens et je m'en suis assuré en rentrant chez moi ; mais lorsque je voulais renouveler mes remercimens et m'informer du nom de la personne à qui j'étais redevable d'un si grand service, elle s'était déjà éloignée. Je l'appelai en vain. Le cocher seul était à la portière de la voiture, pour me demander où je voulais être conduite.

Maintenant lorsque je songe à cette singulière aventure, une chose m'afflige, c'est de penser que peut-être je dois la vie à ce jeune homme si discret, si désintéressé : ma conscience me reproche d'avoir manqué à mon devoir.

— Mais, madame, vos scrupules ne me paraissent pas fondés... pourquoi ce jeune homme s'est-il dérobé avec tant de soin à la reconnaissance, s'il y avait des droits... ou plutôt, puisqu'il y avait des droits? Il faut convenir dans tous les cas que c'est un original.

— Ah! je vous en prie, mon cher Ropiquet, parlez avec moins de légèreté d'une personne que vous devez respecter... je ne sais si j'en dois croire une voix intérieure qui parle en faveur de ce jeune homme si bon, si modeste; mais il me semble qu'il a gardé le silence sur un grand service, pour ne pas m'imposer le poids d'une obligation au-dessus de ma reconnaissance... il s'y est dérobé avec un empressement, que je ne puis m'expliquer.

— Mais, madame, il n'y a pas dans tout

cela de votre faute... Vous n'avez rien à vous reprocher, et puis cette voix intérieure dont vous me parlez, peut-être vous trompe-t-elle...

— Je voudrais le croire, mon cher Ropiquet ; cependant une pensée affligeante me tourmente sans cesse quand le souvenir de la nuit qui a été si funeste à l'Académie royale de Musique, vient agiter mon sommeil d'images sinistres : j'aperçois toujours la figure de ce jeune homme ; je me sens pressée, emportée dans ses bras, loin de la flamme qui m'environne... un cri s'échappe de mes lèvres tremblantes et le nomme mon sauveur !

— Ah ! les songes, madame, les songes! si on y ajoutait foi, si nous cherchions à les expliquer, que deviendrions-nous? écoutez, madame, j'ai beaucoup d'expérience, et si vous voulez bien me permettre de tâter votre pouls, j'expliquerai votre songe de la manière la plus naturelle, la plus convenable.

En disant ces mots, il prit la main de

madame Saint-Huberty qui le laissa faire :

— Vous avez un peu de fièvre, madame; je tiens maintenant le mot de l'énigme, et voilà votre songe expliqué!

L'actrice parut fort indifférente à cette observation du vieux musicien : mais elle attendait autre chose du zèle de Ropiquet, et celui-ci, tout entier à la satisfaction que lui causait sa prétendue découverte, n'indiquait pas le véritable remède que lui demandait madame Saint-Huberty ; un intérêt très vif de curiosité se joignait à un sentiment un peu vague, qui n'était encore que de la reconnaissance, pour faire désirer à l'actrice des renseignemens positifs sur son libérateur. Elle voulait le connaître, mais pour y parvenir, il lui fallait un intermédiaire dont la discrétion éprouvée se prêtât à une investigation tout à la fois difficile et délicate. Ropiquet de son côté semblait prendre plaisir à augmenter l'impatience de madame Saint-Huberty, à prolonger son embarras. Cependant ce calcul était bien loin de son cœur, et

sa pénétration était ce jour-là en défaut.

Ropiquet s'était levé et se promenait de long en large dans la chambre avec la gravité triomphante d'un docteur qui vient d'écrire une prescription dont il attend la guérison immédiate de son malade. Il s'imaginait que madame Saint-Huberty était de son côté toute à l'admiration pour la découverte du médecin improvisé, et y trouvait la fin de sa mélancolique préoccupation.

Alors la pendule sonna trois heures, et arracha les deux acteurs de cette scène muette à leurs idées si différentes.

L'actrice témoigna son étonnement de voir la journée aussi avancée.

— Déjà trois heures! s'écria-t-elle; je suis vraiment honteuse d'être encore au lit...

— Mais vous êtes malade, madame, et vous avez votre excuse : il faut que vous restiez couchée... Vous avez un peu de fièvre, et par conséquent le repos vous est nécessaire.

— Il n'importe. Je crois, monsieur le docteur, que vous exagérez un peu. Je

vais me lever, et cela me fera du bien.

Ropiquet n'osa contrarier l'actrice, et dissimula sa mauvaise humeur, mais il haussa les épaules d'une manière assez sensible, et murmura entre ses dents :

— Oh! les femmes! les femmes!

Cependant madame Saint-Huberty se ravisa, et, avant d'appeler Suzanne :

— Vous pensez donc, mon cher Ropiquet, que je n'ai rien à me reprocher dans tout cela ?

— Rien, je vous le jure, et vous savez que je suis très scrupuleux aussi, moi!

— Cependant, quelques remercimens, pour un service tel que celui qu'on m'a rendu, allégeraient le poids qui pèse sur ma conscience... C'est une superstition, peut-être...; mais enfin ce serait un autre service que de me mettre à même de prouver qu'on n'a pas obligé une ingrate...

Ropiquet regardait l'actrice avec attention pendant qu'elle parlait, et il aperçut sur sa figure un air d'embarras qui fut pour lui un trait de lumière; une rougeur subite

avait coloré les joues de l'actrice ; elle attendait la réponse du vieux musicien à une demande adressée sous la forme d'une réflexion.

Alors Ropiquet mesura tout-à-coup l'intervalle qui l'avait séparé jusque-là de la pensée de madame Saint-Huberty ; il vit combien son ordinaire perspicacité avait été en défaut : cette curiosité si vive, cet intérêt si pressant pour le jeune inconnu, ces remords sans crime et sans faute, tout était expliqué pour le musicien. Alors il se garda bien de prolonger une discussion où il avait cent fois trop raison ; loin de chercher de nouveaux argumens contre un désir si violent de reconnaissance, il voulut réparer sa maladresse, mais il fallait encore user de ménagemens envers la susceptibilité de son adversaire, qui ne lui aurait pas pardonné peut-être une révolution trop précipitée dans une si longue discussion.

L'ancien violon de l'Académie royale de Musique eut recours aux vagues propos, aux réflexions sans conséquence, avant

d'arriver à l'affaire principale; jamais la voie détournée pour parvenir à son but ne lui parut plus nécessaire. Madame Saint-Huberty, qui avait témoigné d'abord tant d'impatience, et qui avait déclaré son intention formelle de se lever, ne se rappelait déjà plus ce qu'elle venait de dire au vieux musicien sur ce sujet; mais elle soupçonnait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'esprit de Ropiquet, et le silence se serait sans doute prolongé plus longtemps encore, si Suzanne n'avait frappé doucement à la porte de la chambre de sa maîtresse.

— Peut-on entrer, madame? dit la soubrette, dont la voix se fit entendre à travers la porte.

— Oui, oui, Suzanne, vous le pouvez; et pourquoi n'entreriez-vous pas?

— Je craignais, madame, de vous déranger..... Mais vous devez avoir besoin de moi.

Madame Saint-Huberty adressa à Ropiquet un sourire qui était une demi-ré-

conciliation. Pour l'obtenir tout entière, il fallait que le musicien fît entendre qu'il avait fini par comprendre ce qu'on exigeait de lui.

— Vraiment, mon ami, dit l'actrice, je crois que vous n'avez pas une idée bien juste de la puissance des bienfaits et de l'influence qu'exercent les services sur le cœur... Auriez-vous des dispositions à l'ingratitude?

— Ma foi, madame, nous autres vieux garçons, nous avons de grandes dispositions à l'égoïsme..., et c'est peut-être la même chose.

— Alors vous concevez, mon cher Ropiquet, vous concevez que...

L'actrice n'acheva pas sa phrase, et le musicien lui sauva la peine de la terminer :

— Je conçois tout, madame! je conçois tout. Soyez tranquille : je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous prouver mon intelligence.

Suzanne était entrée dans la chambre, et s'occupait à ranger quelques effets. Ropi-

quet prit son chapeau, puis, se préparant à sortir :

— Je songerai, dit-il, au chapitre de la reconnaissance.

Il salua affectueusement madame Saint-Huberty, jeta en passant un coup-d'œil à Suzanne, et sortit.

—Quel original, dit à voix basse l'actrice, mais aussi quel brave homme!... Allons, Suzanne, aide-moi à me lever; mais auparavant prépare tout ce qui m'est nécessaire pour ma toilette.

— Est-ce qu'il faut aller prévenir le coiffeur?..... Est-ce que madame penserait à sortir?

— Non, non..., pas aujourd'hui.

— A la bonne heure... Vous avez failli me faire mourir de peur.

Suzanne, rassurée, exécuta les ordres de madame Saint-Huberty; mais ce ne fut pas sans réfléchir sur le changement subit qui s'était opéré dans l'état de sa maîtresse; elle qui était quelques heures auparavant si souffrante, cette malade dont l'agitation

convulsive devait inspirer tant d'inquiétudes; maintenant elle offrait à peine sur sa figure quelques légères traces de ces passagères souffrances : son teint, encore animé, ne trahissait pas cependant les fatigues d'une nuit presque sans sommeil. Une douce sérénité avait succédé à la tristesse, à la mélancolie ; la voix n'était plus brisée par des soupirs qui attestaient une lutte récente avec la douleur. Enfin il s'en fallait peu que madame Saint-Huberty n'eût l'air de se bien porter.

Aussi la femme-de-chambre fut-elle sur le point de féliciter sa maîtresse d'un changement aussi extraordinaire; mais la parole expira sur ses lèvres : elle redoutait une réprimande pour une remarque qui pouvait paraître déplacée ; mais, en habillant madame Saint-Huberty, une seule pensée occupait l'esprit de Suzanne; elle était tout-à-fait à l'avantage de Ropiquet, qui, par une cure aussi merveilleuse grandit singulièrement dans l'estime de la soubrette.

Elle se promit de ne consulter que le vieux musicien lorsqu'elle serait malade à son tour : car elle observa que, pendant son absence, madame Saint-Huberty n'avait pas touché à une seule des fioles posées sur le guéridon.

C'était donc un bien habile docteur que M. Ropiquet!

CHAPITRE III.

LA LETTRE.

Les derniers mots du vieux musicien n'avaient pas calmé l'impatience de madame Saint-Huberty, mais du moins lui avaient fait concevoir l'espérance d'avoir enfin le mot de l'énigme romanesque qui tourmentait à la fois son esprit et son cœur.

L'aventure de la nuit fatale, les circonstances bizarres qui l'avaient accompagnée, la conduite singulière du libérateur, dont les procédés s'accordaient si peu avec les habitudes de la jeunesse, son indifférence, ou plutôt son abnégation personnelle, qui, aux yeux d'une femme, s'embellissait de tout l'éclat de la générosité, du désintéressement poussé jusqu'à l'héroïsme; que de motifs pour que l'actrice cherchât à soulever le voile dont s'enveloppait le mystérieux personnage! Quelle femme, à la place de l'actrice, n'éprouverait le même désir? quelle femme jugerait sans indulgence une curiosité si légitime?

L'imagination de madame Saint-Huberty devait naturellement s'élancer dans la carrière illimitée des conjectures et des hypothèses; elle avait beau jeu pour s'exercer; mais les idées riantes auxquelles elle s'arrêtait souvent se rembrunissaient devant un doute qui blessait un peu l'amour-propre de l'actrice : elle supposait à l'inconnu une naissance distinguée, une

éducation analogue au rang qu'il devait occuper dans le monde, et à ses manières, ainsi qu'à son langage; cependant rien n'indiquait qu'il eût reconnu l'actrice qui tenait le sceptre lyrique à l'Académie royale de Musique; mais aussi la préoccupation de l'événement, l'altération des traits, et la douteuse clarté des réverbères dans la nuit, venaient en aide à madame Saint-Huberty lorsqu'elle commençait à craindre d'être compromise dans l'expression de sa reconnaissance. Il ne faut pas oublier que la fierté naturelle de l'actrice, augmentée par ses succès au théâtre et les justes éloges donnés à uné conduite exemplaire, lui inspirait un éloignement profond pour les gens qui n'étaient pas *comme il faut*. Il y avait chez elle plus qu'une velléité aristocratique : enivrée des hommages de la cour et de la ville, célébrée par les poètes, elle rêvait peut-être déjà alors un brillant avenir parmi les dames de qualité; le titre de comtesse ou de baronne

pouvait seul satisfaire les prétentions d'une reine de théâtre.

Mais au milieu de ces réflexions, tantôt consolantes, tantôt tristes, elle n'avait pas songé une seule fois aux difficultés que pouvait rencontrer le vieux musicien dans la mission délicate dont il s'était chargé : l'imagination toujours si vive des femmes n'admet point l'impossible dans ses calculs, et, comme Ropiquet ne paraissait pas avoir eu d'objection à faire, au moment critique de la confidence, l'actrice ne pouvait douter du succès immédiat de ses premières démarches ; d'ailleurs, il y avait dans le regard et dans les paroles de l'artiste une garantie de la réussite, et ses adieux annonçaient un prochain retour avec tous les renseignemens attendus par la curiosité.

Madame Saint-Huberty était levée, le lendemain même de la visite de Ropiquet, dès huit heures du matin ; Suzanne remarqua avec raison que jamais madame n'avait été si matinale, et la surprise de la femme de chambre était d'autant mieux

fondée, que la veille, à la même heure, sa maîtresse était en proie à un délire effrayant : jamais aussi madame Saint-Huberty ne mit plus de soin, plus de coquetterie même à sa toilette. Suzanne avait, ce jour-là, suppléé le coiffeur ordinaire, qui n'avait pas été averti pour une heure aussi indue; on avait sans doute la veille aussi songé à lui, mais on avait craint son babil ou plutôt ses conjectures sur une toilette prématurée.

Assise devant une glace de forme ovale, couvrant une petite table à compartimens, madame Saint-Huberty admirait la dextérité de Suzanne et souriait à l'artiste improvisé :

— Sais-tu bien, lui dit-elle, que ta main pourrait rendre jaloux M. Gay, mon coiffeur ordinaire; s'il voyait avec quel succès tu le remplaces, il redouterait une dangereuse rivalité..... Mais, dis-moi, ma bonne, suis-je mieux qu'hier?.... car hier j'avais une figure à faire peur... à M. Ropiquet lui-même.

— Oh ! madame, foi de Suzanne Duriez, vous avez une mine charmante, et l'on ne se douterait pas qu'hier vous vous portiez si mal..... M. Ropiquet sera de mon avis, j'en suis sûre...

— Ah ! lui, il est bien sévère, bien difficile... mais quelle heure est-il donc ?

Suzanne se retourna pour regarder la pendule placée sur la cheminée :

— Neuf heures moins un quart, madame.

Madame Saint-Huberty regarda elle-même à son tour la pendule :

-- Que fait-il, s'écria-t-elle avec humeur, où est-il ? Il sait cependant que je l'attends !

La femme de chambre ne comprenait pas le sens de ces paroles prononcées avec l'accent de la mauvaise humeur ; cependant elle crut pouvoir les appliquer au coiffeur, afin d'obtenir un démenti qui la mettrait peut-être sur la voie de la vérité :

— Il n'est pas prévenu pour cette heure, madame...

— Qui donc ? répliqua vivement l'ac-

trice; que voulez-vous dire, Suzanne?

— M. Gay n'a pas l'habitude de venir si matin...

— Je vous ai dit, Suzanne, que votre adresse me dispense aujourd'hui d'avoir recours à lui... mais, mademoiselle, il me semble que je ne vous avais pas parlé; quand je vous adresserai une question, vous répondrez.

Suzanne rougit et garda le silence; ce n'était pas la première fois que sa maîtresse l'avait surprise en flagrant délit d'indiscrétion.

Enfin la toilette de l'actrice étant terminée, celle-ci ouvrit brusquement une des fenêtres de sa chambre à coucher, et s'appuyant sur la balustrade de fer, elle promena ses regards dans toute l'étendue de la rue; quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis qu'elle était à cette place, lorsque la vue d'un homme qui la saluait appela son attention : c'était Ropiquet qui de loin avait aperçu madame Saint-Huberty, et lui adressait un bonjour en galante panto-

mime. L'actrice lui répondit par une inclination de tête, accompagnée d'un sourire. Mais quel fut son étonnement lorsqu'elle vit Ropiquet passer devant la porte de la maison, sans s'arrêter et continuer son chemin !

— Suzanne ! Suzanne, s'écria-t-elle aussitôt en se retournant à moitié, courez, courez après lui...

— Et après qui donc, Madame?

— Eh ! Ropiquet ! descendez, amenez-le ici...

— Est-il bien loin?...

— Non ! non, allez, dépêchez-vous !

Suzanne descendit rapidement l'escalier, tandis que madame Saint-Huberty, toujours à la fenêtre, et suivant avec inquiétude Ropiquet qui marchait fort heureusement avec lenteur, tâchait de faire parvenir jusqu'à lui un avertissement exprimé par des hum ! hum ! multipliés. Cependant elle ne s'oublia pas au point d'appeler Ropiquet par son nom : les convenances lui interdisaient cette bruyante démonstration.

Mais enfin Suzanne, volant sur les traces du vieux musicien, ne tarda pas à l'atteindre; peu s'en fallut que son approche trop vive et trop précipitée ne fît tomber le chapeau à trois cornes que Ropiquet tenait sous son bras gauche.

— Monsieur Ropiquet, monsieur Ropiquet, cria Suzanne tout essoufflée.

— Me voici! me voici!... que me veux-tu donc, ma bonne amie?

— Regardez à la fenêtre de Madame...

Ropiquet se retourna, et ses yeux qu'il leva en l'air rencontrèrent ceux de madame Saint-Huberty. Alors la fenêtre se referma avec violence.

Le vieil artiste replaça son chapeau dérangé par la femme de chambre, et la suivit sans lui adresser d'autres questions :

— Allez donc plus vite, dit Suzanne, qui voyait avec impatience la marche toujours lente et mesurée de Ropiquet.

Celui-ci n'en continua pas moins à marcher de la même manière, choisissant le pavé le plus propre pour y poser le pied,

car l'artiste craignait avant toute chose d'être crotté, et une tache de boue sur ses bas de soie noire eût suffi pour le faire rentrer chez lui, sans se rendre à l'invitation si pressante de madame Saint-Huberty.

Mais on arrive enfin à l'appartement où Ropiquet aura besoin de tout son sang-froid, de toute son impassibilité, pour conjurer l'orage qui gronde et va éclater sur sa tête.

Madame Saint-Huberty était assise ou plutôt comme abîmée dans une large bergère aux moëlleux coussins; elle tournait le dos à la porte, lorsque Ropiquet entra... Il n'avait pas d'abord aperçu l'actrice, lorsqu'une voix sortie du fond de la bergère, s'adressa à la femme de chambre qui suivait le musicien :

— Suzanne, laissez-nous, je vous prie, nous avons à parler d'affaires!

Jusque-là, rien pour le vieux musicien... pas même un salut... et cependant il était ordinairement accueilli avec

tout l'empressement de l'amitié et de la plus vive reconnaissance !

Ne sachant à quelle cause attribuer une réception aussi extraordinaire, il commença à soupçonner qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire chez madame Saint-Huberty :

— Me voici, madame, toujours exact, toujours trop heureux...

— Asseyez-vous là, monsieur, asseyez-vous, et ne parlez pas de votre exactitude.

Suzanne venait de fermer la porte en sortant de la chambre à coucher ; madame Saint-Huberty, qui avait interrompu Ropiquet au milieu de sa phrase, attendit pour continuer que Suzanne fût assez éloignée pour n'avoir pas à redouter la curiosité de sa camériste.

Ropiquet s'était assis, sans répliquer ; il avait deviné que ces précautions mystérieuses, cette mauvaise humeur qu'on avait de la peine à dissimuler, lui seul les avait provoquées ; mais sa conscience le rassurait contre les reproches et les plaintes dont

il était menacé : il était bien décidé à ne se pas laisser condamner sans avoir été entendu.

L'accusation fut prompte, violente :

— Eh ! bien, monsieur, s'écria madame Saint-Huberty en jetant sur le musicien un regard courroucé, eh ! bien, l'avez-vous trouvé ?

Ropiquet, surpris d'une pareille question, hésitait à répondre.

— Vous ne l'avez pas seulement cherché, ajouta l'actrice en radoucissant l'expression de sa voix.

— Qui donc? répondit le musicien. Vraiment, madame, je ne comprends pas...

— Ah ! monsieur, je croyais cependant qu'hier vous m'aviez comprise... je vous avais demandé un service...

— Un service... hier... pardon, pardon, madame... tenez... j'y songeais au moment même où je passais sous vos fenêtres.

Ropiquet avait porté la main à son front,

par un mouvement naturel à l'homme, pour signaler l'illumination soudaine d'une pensée ou d'un souvenir.

Madame Saint-Huberty, jugea par ce peu de mots de l'artiste, qu'il n'était pas tout-à-fait coupable ; il n'avait donc pas oublié la mission qu'il avait tacitement acceptée ; mais il s'était montré bien peu empressé à la remplir.

— Vous y songiez, monsieur, à la bonne heure ; cependant, si le hasard ne m'avait pas fait ouvrir ma fenêtre, au moment où vous traversiez la rue Caumartin, sans doute je n'aurais pas entendu parler de vous aujourd'hui... vous aviez, il est vrai, un air tout-à-fait méditatif... mais enfin, vos réflexions auraient dû être faites hier, et aujourd'hui, j'avais le droit d'espérer quelque chose de mieux de votre zèle, de votre amitié.

Ropiquet avait repris contenance, pendant que madame Saint-Huberty cherchait à le convaincre d'inertie et d'indifférence : — Oh ! les femmes ! les femmes ! murmurait-il entre

ses dents, avec quelle légèreté elles nous condamnent !

Toutefois, il ne voulut pas abuser de l'avantage de sa position ; il lui eût été trop facile de prouver son innocence ; mais son plaidoyer eût pu faire rougir le juge sévère, et faire retomber tous les torts sur lui-même, en discutant son imputation et sa précipitation.

Le vieux musicien consentit encore à passer pour coupable ; il devait surtout éviter de hâter sa justification : — Je vous jure, madame, que vous n'aurez plus de reproches à m'adresser ; votre mauvaise humeur m'afflige, et je reconnais que ma conduite pourrait faire douter de mon empressement à vous servir ; mais mon âge aussi a droit à quelque indulgence, et ma mémoire ne vaut guère mieux que mes jambes. Ah ! si j'avais quinze ans de moins !

— Vous auriez quarante-cinq ans, je sais cela, mais je ne serais pas plus avancée relativement à l'affaire qui m'occupe...

— Quoi ! encore des reproches ! de grâce,

madame, oubliez cette faute... ce sera la dernière... et puis qui vous a dit que je me sois borné à songer à cette affaire qui vous occupe... qui vous occupe?

Il y avait de l'affectation dans la manière dont Ropiquet répéta ces derniers mots; elle n'échappa point à l'actrice qui baissa les yeux en rougissant. Ce fut la seule vengeance que le vieux musicien voulut tirer des injustes reproches de madame Saint-Huberty; mais enfin reprenant son rôle d'accusé et de coupable, il reporta adroitement la conversation aur la question des difficultés et des obstacles.

L'actrice n'avait rien dit, la veille, de positif à Ropiquet, au sujet du généreux inconnu qui l'avait protégée. A la place de l'artiste, le lieutenant-général de police, lui-même, eût été fort embarrassé.

Jamais signalement n'avait été plus nécessaire, et madame Saint-Huberty s'était contentée d'un éloge banal qui pouvait s'appliquer à une foule de jeunes gens de la capitale : toutefois Ropiquet reculait devant

un interrogatoire relatif à ces renseignemens, et qui pouvait donner au désir et à l'action de madame Saint-Huberty le caractère d'une demande explicite : celle-ci n'avait oublié qu'une chose, c'était le moyen de rendre possible le succès des démarches du vieux musicien.

Grande était la perplexité de Ropiquet, dont l'esprit était combattu, tourmenté par des scrupules et par la crainte d'affliger son élève, par des objections qui mettaient en problême la réussite de ses recherches, touchant l'intéressant étranger. Si d'un côté il se décidait à interroger madame Saint-Huberty, à lui demander des détails sur la constitution physique de l'inconnu, sur le long chapitre des cheveux, de la taille, des yeux et autres accessoires qui complètent un signalement, d'un autre côté, en obtenant même tous les renseignemens désirables, en les arrachant à la délicatesse de l'actrice, quelle chance de succès pouvait-il s'en promettre, comment avec toute l'adresse possible, avec tout le zèle dont il

était capable, aurait-il osé faire à madame Saint-Huberty une promesse qu'il lui était si difficile de réaliser?

La conscience de Ropiquet, soumise à une si terrible épreuve, lui conseillait la franchise : madame Saint-Huberty qui craignait de le troubler dans des réflexions dont le résultat semblait devoir lui être très favorable, gardait le silence : seulement elle promenait ses regards autour d'elle, comme pour se distraire et ne pas gêner Ropiquet par une attention trop curieuse.

Cependant celui-ci, les yeux fixés sur les boucles étincelantes de ses souliers, cherchait dans sa rhétorique quelques phrases convenables pour préparer son élève à la vérité, qu'il s'était résolu à lui faire connaître : son parti une fois pris, il se leva, puis vint s'adosser au chambranle de la cheminée; cette situation lui donnait plus d'assurance, et de ce point d'appui, comme l'orateur sacré du haut de la chaire, il s'apprêtait à débiter une espèce de lieu

commun relatif au hasard, et à l'influence qu'il exerce sur les destinées humaines; mais la parole expira sur ses lèvres, quand ses yeux rencontrèrent ceux de madame Saint-Huberty, dont la physionomie annonçait une disposition secrète à l'espérance : en vain, le vieux musicien chercha à rappeler toute sa fermeté, pour prononcer à l'actrice son arrêt; en vain, il détourna les yeux, pour éviter les regards qui enchaînaient sa parole et désarmaient sa sévérité; il lui fallut encore différer l'explication si pénible pour les deux interlocuteurs. Comment aurait-il pu tout d'un coup étouffer le cri de la pitié qui s'élevait dans son cœur, à la vue de cette jeune femme, exaltée par trois sentimens si vifs, la curiosité, l'impatience et l'espoir?

Mais cette situation ne pouvait se prolonger davantage; madame Saint-Huberty gardait toujours le silence; mais déjà l'hésitation et l'embarras de Ropiquet commençaient à lui devenir suspects, et le moment approchait où une interpellation énergique

et décisive allait rappeler au musicien qu'on n'avait pas compté impunément sur une réponse.

Enfin, il n'y avait plus à reculer; saisissant alors sa tabatière qui ne le quittait jamais, il y plongea le pouce et l'index de sa main droite et les porta à son nez, avec une vivacité telle, que son coude alla heurter la cage de verre qui couvrait la pendule placée sur la cheminée. Peu s'en fallut qu'il ne la brisât.

Il se retourna en accusant sa maladresse et son étourderie : cet accident lui procurait l'occasion de s'écarter un peu de la question principale et lui faisait gagner du temps; mais madame Saint-Huberty ne fit pas attention au danger qu'avait couru le verre de sa pendule.

Ropiquet qui s'était retourné, comme pour juger si sa maladresse n'avait pas causé quelque dommage à l'utile ornement de la cheminée, profita de la circonstance pour se regarder dans la glace et rajuster sa perruque. Mais au moment où il allait repren-

dre sa première position, il aperçut sur la cheminée un petit paquet qui semblait oublié là par la négligence de Suzanne. Alors il pensa au paquet dont madame Saint-Huberty lui avait parlé dans le récit de son aventure extraordinaire.

— Qu'est-ce que c'est que cela, dit-il? en regardant tour à tour madame Saint-Huberty, et l'objet qui avait tout-à-coup fixé son attention.

— Ah! cette Suzanne n'en fait jamais d'autre... je lui avais dit de mettre cela dans mon secrétaire...

Elle se leva et prit le paquet.

— Il y a là mon collier et mes boucles d'hier...

— Quoi! ceux que vous portiez le jour de l'incendie.

— Eh! oui, mon cher, je ne les porterai pas de long-temps ou je ne les porterai plus du tout... ils me retraceraient un souvenir bien triste.

Elle fit un mouvement vers son secré-

taire pour en ouvrir un des tiroirs et y serrer les bijoux.

— Un moment! un moment! s'il vous plaît, dit Ropiquet, je ne suis pas fâché de les voir encore une fois, puisque vous semblez leur dire un éternel adieu.

Il ôta alors des mains de madame Saint-Huberty le paquet ficelé. L'actrice ne se fâcha pas du procédé un peu brusque et cavalier de l'artiste.

Il regardait le papier dans lequel les bijoux étaient enveloppés. Un rayon d'espérance brilla tout-à-coup dans ses regards.

— Est-ce que cette enveloppe de papier est la même que celle où se trouvaient vos bijoux lorsqu'on vous les remit dans cette nuit fatale?

— Que vous importe? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; voyons, rendez-moi ces bijoux, et n'en parlons plus.

— Mais encore..., répondez-moi, je vous prie, madame.

— Eh bien! oui, monsieur, mais qu'est-ce que cela vous fait?

Ropiquet considérait le paquet dans tous les sens, et quelques mots qu'il cherchait à lire sur une des extrémités du papier paraissaient l'occuper entièrement.

— En finirez-vous donc, monsieur, dit l'actrice avec un mouvement d'humeur?

Le vieux musicien détacha alors méthodiquement la ficelle qui entourait le paquet, en ôta les bijoux, qu'il mit sur la cheminée; puis, déroulant le papier et le rétablissant dans son état naturel, il s'aperçut que c'était un fragment de lettre.

— Une lettre, s'écria-t-il, une lettre! Ma foi, je risque l'indiscrétion, à condition que vous n'en parlerez pas. Vous me promettez le silence, madame, n'est-ce pas?

— Une lettre, répéta madame Saint-Huberty, qui s'approcha vivement de Ropiquet, et elle est signée?

— Attendez donc, s'il vous plaît, je n'ai pas encore regardé au bas de la lettre, et puis cette écriture est si fine..., j'ai besoin de mes lunettes...

— Laissez-moi lire, mon cher ami; j'ai de bons yeux, moi! donnez donc cette lettre.

En disant ces mots, l'actrice voulut prendre la lettre que tenait le musicien; mais celui-ci, jaloux d'avoir tout l'honneur de la découverte, retira brusquement son bras, et rendit inutile la tentative de madame Saint-Huberty.

— Vous voulez donc me faire mourir d'impatience, méchant!

Ropiquet avait tiré ses lunettes de sa poche, et, s'éloignant un peu de madame Saint-Huberty, pour qu'elle ne pût lire avant lui la signature, il parcourut la lettre. Mais à mesure qu'il parvenait à déchiffrer quelques lignes, à en découvrir le sens, il paraissait ému, surpris, et, quand il fut arrivé au bas de la page, où se trouvait la signature, il pâlit tout-à-coup, et poussa un profond soupir dont l'interprétation était bien difficile pour le témoin qui tenait ses regards attachés sur lui.

—Eh bien! monsieur, dit madame Saint-

Huberty, qu'avez-vous donc? Il me semble que vous tardez bien à me faire connaître le contenu de cette lettre.

Ropiquet, rappelé à lui-même par cette question, y répondit presque en balbutiant.

— Qu'avez-vous donc, mon cher Ropiquet? ajouta l'actrice ; que se passe-t-il donc d'extraordinaire en vous?... Quoi! c'est cette lettre qui cause ce trouble... Ne puis-je donc la voir?.... Oh! y aurait-il là dessous un mystère? ..

— Un mystère! non, madame..., mais je viens de lire un nom au bas de cette lettre...

— Un nom! tant mieux! Si c'était celui de la personne qui m'a rendu un si grand service. Mais puisque vous avez été indiscret, votre exemple m'autorise à n'être pas plus discrète que vous...; d'ailleurs je vous ai promis le silence, ce sera à charge de revanche.

Elle fit un nouveau mouvement pour retirer la lettre des mains de Ropiquet; mais celui-ci se refusa encore à la lui remettre.

— De grâce! ma chère amie, de grâce! ne vous inquiétez pas de ce que contient cette lettre..... Peut-être vous repentiriez-vous... Mais permettez-moi de garder cette lettre, de la détruire.... Un jour vous saurez...

— Non, non. Je veux connaître aujourd'hui même ce secret terrible... D'ailleurs la lettre m'appartient...

— Je le sais; cependant je vous le répète, madame, vous ne devez pas chercher à pénétrer ce secret, qui pourtant n'est pas terrible...

— Oh! je vois ce que c'est... une déclaration peut-être... Cela serait vraiment curieux, quoique je sois, Dieu merci! habituée aux déclarations..... Mais que mon libérateur ait trouvé le moyen et le temps d'écrire celle-ci, voilà ce qui me surprend.

Ropiquet laissait parler madame Saint-Huberty, qui, s'imaginant avoir deviné le motif de l'obstination du vieux musicien, se complaisait dans une supposition qui flattait son amour-propre.

— Voyons, mon cher Ropiquet, ne me traitez donc pas en enfant, ajouta l'actrice. Je ne suis pas en tutelle, et je puis bien lire une déclaration sans rougir..... En vérité, vous oubliez un peu que je suis fille unique et très majeure.

— Une déclaration à vous! oh! non...

Cette réponse déconcerta madame Saint-Huberty, quoiqu'elle eût traité la question avec légèreté; mais la réponse de Ropiquet devenait pour elle un nouveau sujet de conjectures, qui se réunissaient pour justifier presque le refus du musicien.

Toutefois, madame Saint-Huberty, fatiguée d'un tel débat, éleva une voix impérieuse; elle commandait pour la première fois, et Ropiquet dut obéir, mais en gémissant; sa main tremblait lorsqu'il présenta la lettre ou plutôt le fragment de lettre à l'actrice.

Celle-ci prit le papier et y jeta aussitôt les yeux; mais à mesure qu'elle lisait, une vive rougeur se répandait sur sa figure.

Ropiquet la considérait attentivement; il

avait prévu l'effet de cette lecture, et le désenchantement qui en serait la suite.

Madame Saint-Huberty ayant fini sa lecture, jeta avec colère la lettre sur la cheminée.

— Vous le connaissez donc cet Avenel à qui la lettre est écrite? Parlez-moi franchement...

Le musicien hésitait à répondre, mais une nouvelle interpellation le contraignit à parler.

— Je ne sais pas comment vous pouvez croire, ma chère dame...

— Monsieur, je veux que vous me disiez la vérité.... Je ne la soupçonne que trop.... Vous le connaissez cet Avenel.... Ah! vous voudriez en vain le nier, votre soudaine pâleur, votre trouble, quand son nom a frappé vos regards, ont répondu d'avance pour vous. Et la femme qui lui écrit... cette madame d'Harville... vous la connaissez aussi sans doute.

Cette question parut offenser Ropiquet.

— Pour cette personne-là, je n'ai jamais

entendu parler d'elle, Dieu merci!.... une femme qui a un pareil style... quelle horreur!

— Cependant l'homme qui lui a inspiré un amour de ce genre vaut-il beaucoup mieux?...

— Avenel! oh! c'est différent : il est jeune, il est trompé, et la fougue de l'âge et des passions peuvent faire excuser bien des fautes... Mais, madame, je ne dis pas cela pour vous faire croire que la personne en question soit la même...

— Monsieur, j'en sais autant que vous là-dessus..., ou plutôt je ne veux rien savoir..... Pourtant si ce n'était pas le même!...

Ces derniers mots furent prononcés à voix basse, car l'actrice craignait de trahir la nature du sentiment qui l'agitait. Elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit dans le fauteuil où Ropiquet l'avait trouvée en entrant.

Le musicien gardait le silence, car il craignait d'aigrir davantage madame Saint-

Huberty. Ce qui venait de se passer prouvait à Ropiquet que des conseils et des remontrances seraient mal accueillis par l'actrice, qui avait vu s'évanouir les illusions d'une âme ardente et les rêves dont s'était bercé son amour-propre. L'imagination, qui avait environné le mystérieux étranger de tant de prestiges, qui relevait l'éclat de ses avantages physiques par d'autres qualités plus solides, par la considération et l'estime publiques, se brisait contre une triste réalité; une preuve non équivoque d'inconduite et de dépravation, dérangeait bien des calculs, déconcertait bien des combinaisons pour un avenir de bonheur!

Ropiquet avait eu le temps de faire ces réflexions et beaucoup d'autres encore. La morne méditation de madame Saint-Huberty contrastait avec la secrète agitation de son cœur et les regrets qui le déchiraient. Une barrière insurmontable s'était élevée tout-à-coup entre elle et l'homme pour qui un premier mouvement de reconnaissance avait été presque un cri d'amour.

Alors l'actrice ne pouvait plus se méprendre sur la nature du sentiment qui lui avait fait désirer si vivement de connaître son sauveur.

Le musicien comprit que l'entretien prolongé provoquerait d'autres questions auxquelles il n'était pas préparé à répondre, et des explications pénibles, qui pouvaient aggraver l'état de son élève.

— Adieu, madame, dit-il à l'actrice; il est temps que je me retire... Vous avez besoin de repos, ma bonne dame...

Madame Saint-Huberty, sortant de sa profonde rêverie, regarda le musicien de manière à le convaincre qu'elle se repentait de sa mauvaise humeur : loin de paraître encore irritée, c'est elle qui demandait grâce au vieil artiste, qui implorait même sa pitié : elle lui tendit la main gauche que celui-ci baisa :

— On ne sera plus aussi long-temps sans vous voir, dit-elle à Ropiquet, en essayant de lui sourire.

— Oh! non, madame, mais je vous en

conjure, une autre fois ayez plus de confiance dans mes conseils.... vous me permettez d'emporter cette lettre, n'est-ce pas...?

Et il se retourna vers la cheminée pour y prendre la feuille que madame Saint-Huberty y avait jeté :

— Qu'en voulez-vous faire, mon cher ami, à quoi cela pourrait-il vous servir? Non, cet écrit doit rester ici... je veux le garder... car on ne sait pas ce qui peut arriver...

Elle baissa les yeux et rougit de nouveau, en disant ces paroles qui annonçaient encore une espérance.

Ropiquet était sorti ou plutôt s'était esquivé depuis plus de dix minutes, et madame Saint-Huberty regardait toujours la fatale lettre, sans qu'elle se fût aperçue du départ du vieux musicien.

CHAPITRE IV.

MONSIEUR FERDINAND.

Quel était donc cet Avenel dont le nom avait suffi pour faire pâlir Ropiquet et provoquer de sa part une si longue résistance au désir curieux et bien légitime de l'actrice? Quels rapports pouvaient exister entre cet homme et le musicien? Par quel sin-

gulier hasard se trouvait découvert un secret qui semblait devoir exiger tant de recherches, tant d'investigations, même sans espoir d'un prompt et heureux résultat? Ces circonstances se réunissaient pour redoubler la cruelle perplexité de l'actrice, quoiqu'elles la missent sur la voie de la vérité : mais cette vérité devenait plus triste que l'incertitude, et madame Saint-Huberty regrettait les heures où son esprit s'abandonnait à toutes les chimères, aux vagues suppositions; alors elle pouvait s'élancer dans un monde imaginaire, et y chercher des pensées d'espoir et de bonheur. Tout avait fui; la tristesse de Ropiquet, son trouble, ses paroles mystérieuses et sombres ne devaient laisser à l'actrice aucun doute sur le péril d'une liaison même formée sous les auspices d'un sentiment si pur, celui de la reconnaissance.

Mais Ropiquet n'avait pas tout dit : et puis ne pouvait-il pas s'être trompé lui-même? Rien, d'ailleurs, ne prouvait que la lettre qui enveloppait les bijoux eût été adressée

au jeune homme qui s'était conduit avec tant de délicatesse et de générosité à l'égard de madame Saint-Huberty : Ropiquet lui-même n'avait-il pas trouvé quelques mots d'excuse pour le jeune homme qu'il paraissait si bien connaître? l'actrice avait-elle le droit d'être plus sévère?

Si la nuit qui suivit cet entretien fut pénible pour madame Saint-Huberty, elle ne le fut guères moins pour Ropiquet : poursuivi dans son lit par de tristes réflexions, il avait songé à tout ce qui s'était passé la veille, et l'espèce de révélation qui l'avait si vivement surpris l'occupait encore à sept heures du matin. Telle était son agitation, qu'il ne s'aperçut pas de l'heure avancée, et que pour la première fois depuis trente-deux ans il oublia de tirer quelques sons de la flûte suspendue au chevet de son lit : c'était l'exercice ordinaire par lequel il débutait dans la vie active, quand le sommeil avait fui de ses paupières. Ropiquet, autrefois violon assez distingué, avait cependant une prédilection marquée pour

l'instrument sur lequel il n'avait jamais été que très médiocre; mais il était convaincu du contraire, par une espèce d'erreur ou de prévention commune aux artistes, comme aux gens de lettres; ils s'obstinent à chercher des éloges, là où ils peuvent à peine obtenir de la tolérance. Ainsi, combien de poètes consentiraient presque à sacrifier leurs meilleurs vers, à quelques morceaux de prose détestable. Jean-Jacques Rousseau se pâmait d'aise quand il entendait chanter quelqu'air du *Devin de Village* : l'hommage de l'admiration universelle pour sa prose éloquente, était accueilli avec indifférence par le poète-musicien.

Ropiquet partageait donc cette faiblesse avec tous les grands hommes, et ne se doutait pas de ce rapport; mais il était nécessaire d'en faire mention pour caractériser notre vieux musicien, homme de mœurs irréprochables, de conduite honorable, quoiqu'artiste pensionnaire de l'Académie royale de Musique et que trente ans d'orchestre n'avaient pu trouver un seul moment hors

de la ligne du devoir. Venu fort jeune de Privas à Paris, pour étudier la médecine, il s'était vu entraîner dans la carrière musicale par une vocation irrésistible, mais il n'avait pas cependant oublié ses premières études, et c'est ce souvenir qui lui valait une certaine réputation de docteur parmi ses confrères en musique et surtout auprès de Suzanne qui l'avait souvent consulté sans avoir eu à s'en repentir.

Malgré ses soixante-cinq ans bien comptés, Ropiquet pouvait, sans craindre d'être démenti, ne s'en donner que soixante; ce qui lui arrivait quelquefois; il devait cette vigueur, cette santé qui reculait pour lui l'heure de la vieillesse, à une sobriété, à un régime hygiénique qu'il n'avait que bien rarement laissé fléchir devant des nécessités mondaines, des exigences sociales, sous le nom des soupers fins, fort à la mode alors, pour le plus grand bien des médecins. Il ne se souvenait pas d'avoir eu plus d'une indigestion; encore la date en remontait-elle au temps où il appartenait à l'illustre corps

des carabins. Ropiquet s'était toujours prononcé avec une sorte d'indignation plaisante contre les soupers qui lui semblaient le fléau de la santé publique, et plus d'une fois il s'était attiré des querelles de la part d'un grand nombre de médecins qui le renvoyaient poliment à son violon : mais fidèle à la haine qu'il portait aux soupers et aux membres de la Faculté qu'il traitait de charlatans, il n'en soupait pas moins : C'était, disait-il, une habitude à laquelle son estomac ne pouvait plus renoncer, sans courir de grands risques; il ne demandait qu'une trentaine d'années de moins pour prouver par son exemple que le souper n'était pas de rigueur pour vivre. Il faut dire cependant que l'artiste ne poussait pas l'antipathie jusqu'à l'exagération; il savait même composer avec elle et se gardait bien de jeter au milieu de ce repas du soir, quand il acceptait une gracieuse invitation, les terreurs et les anathèmes de son système anti-gastronomique : enfin Ropiquet avait beaucoup de savoir-vivre.

Quant aux mœurs, à la vie privée du musicien, la chronique de l'orchestre n'en disait pas un mot; quoique la condition de célibataire rendît l'opinion publique moins sévère à son égard, quoiqu'il fût exposé aux séductions, dans une atmosphère de plaisir et de scandale, toutefois il sut se garantir de son influence, ou du moins le commérage théâtral n'eut rien à démêler avec lui et ne le comprit jamais dans ses clandestines histoires, dans ses médisances anonymes. Sans doute Ropiquet ne fut pas un modèle ou un martyr de chasteté, et nous sommes loin de vouloir le présenter comme un nouveau Joseph : mais enfin, qu'elle qu'ait été la vie du vieil artiste, il sut la cacher; un sage de l'antiquité avait dit, deux ou trois mille ans auparavant, que c'est la meilleure philosophie, la seule qui puisse donner le bonheur.

Cependant il n'échappait point à cette dénomination si vague, si commode pour le vulgaire, qui se dispense le plus souvent de se rendre compte des motifs qui font agir

les hommes, et dont le vocabulaire de critique morale se compose d'un seul mot : Original! original! que de fois ce mot à peu près vide de sens, retentit aux oreilles de Ropiquet, mais sans l'effrayer, sans causer le moindre trouble dans l'application de son système d'économie générale! que de fois ce mot fut-il jeté derrière lui, comme une espèce d'excommunication sociale, pour lui interdire le seuil de l'amitié et le faire bannir des cercles où son violon, moins encore que la tournure philosophique de son caractère, lui donnait tous les priviléges de la sincérité et de la franchise.

Voilà quel était ce confident, cet ami de madame Saint-Huberty dont l'éducation musicale, et les succès sur la scène étaient en partie l'ouvrage du musicien expérimenté, habile dans un art qu'il avait étudié et même approfondi : le premier il avait deviné l'avenir brillant promis à la débutante; seul il l'avait soutenu contre les cabales et les intrigues des coulisses; le maître zélé était resté l'ami dévoué de l'ac-

trice arrivée sous ses auspices à la célébrité.

On a vu plus haut que les réflexions de la nuit et le souvenir de la scène de la veille avaient causé quelque perturbation dans les habitudes de Ropiquet; il fallait un motif aussi grave, pour justifier à ses propres yeux, une dérogation à une clause du réglement auquel il avait soumis volontairement sa vie tout entière. Il se leva donc, sans trop se fâcher de n'avoir pas touché à sa flûte et sortit, même sans attendre son barbier : il était pressé d'en finir avec un roman qui venait à peine de commencer; jamais l'incendie de l'Opéra ne lui avait paru plus désastreux, jamais cet événement ne s'était présenté à ses yeux sous un aspect plus horrible, que depuis qu'il connaissait l'épisode si fatal au repos de madame Saint-Huberty. Alors ce n'était plus le deuil de la musique française qu'il portait réellement; il avait oublié presque le buste de Rameau brisé, dévoré par les flammes; tout entier à ce qu'il appelait le mal-

heur de son élève, il voulait aviser aux moyens de prévenir les suites funestes qu'il pouvait avoir pour elle : plus de doute pour le profond observateur qui connaissait le cœur d'une femme et ses faiblesses. Or, il fallait avant tout sonder le terrain, s'assurer de la vérité pour ne pas se compromettre par de fausses démarches, et l'objet principal de la sortie matinale de Ropiquet était de constater l'identité du personnage qui avait inspiré une reconnaissance aussi vive à madame Saint-Huberty, et de celui à qui la lettre servant d'enveloppe aux bijoux avait été adressée.

Le musicien n'avait pas grand espoir de ne pas trouver cette identité qui le faisait trembler pour le bonheur et surtout pour la réputation de l'actrice; mais sa conscience lui faisait un devoir d'éclaircir un point important, et de lever le faible doute qui le tenait encore en suspens.

Il s'achemina donc lentement de la rue Grange-Batelière vers la rue Pierre-Lescot; car à mesure qu'il approchait du terme de

sa course, il sentait s'affaiblir sa résolution, car la démarche qu'il se proposait de faire avait quelque chose d'équivoque dont il avait de la peine à ne pas rougir : il avait besoin de se souvenir de ses promesses et surtout de l'amitié qui réclamait tout son dévoûment sans calcul et sans restriction, pour ne pas revenir sur ses pas.

Arrivé enfin rue Pierre-Lescot, il s'arrêta devant l'allée d'une maison située au milieu de cette rue ; il se disposait à entrer dans l'allée, quand il entendit au-dessus de sa tête des éclats de rire qui partaient d'une fenêtre du premier étage ; il leva les yeux et les baissa aussitôt, car il s'aperçut que ces moqueries indécentes s'adressaient à lui : c'étaient plusieurs femmes qui s'amusaient aux dépens de sa tournure un peu provinciale. Ropiquet se rappela fort à propos qu'il était dans le voisinage du Palais-Royal ; il s'arma donc d'un nouveau courage, et traversant l'allée obscure, il heurta violemment la première marche de l'escalier.

Il chercha presque à tâtons la loge du portier, mais ce fut en vain ; il tenait à se conformer toujours à l'usage, dans quelque lieu qu'il se trouvât. Cependant il n'avait pas besoin d'indication pour s'orienter dans cette maison, qui n'était composée que de deux étages : il était bien décidé à frapper à toutes les portes pour trouver le personnage auquel il voulait absolument parler. Ropiquet d'ailleurs avait consulté un de ses compatriotes, et avait obtenu de lui tous les renseignemens nécessaires.

Il enfonça donc son chapeau presque jusque sur ses yeux, et franchit hardiment les deux étages. Il allait frapper à la porte de la chambre située en face de l'escalier, lorsqu'une voix de femme retentit au premier étage :

— Où va monsieur? que demande monsieur ?

Ropiquet ne pouvait se dispenser de répondre à une question semblable, qui semblait être une mesure de précaution de la part d'un locataire :

— Je vais chez un jeune homme de mes amis... un jeune homme qui...

— Ah ! vous ne savez donc pas son nom ! c'est singulier cela... mais comment est donc cet ami ?

— Eh ! c'est M. Avenel...

— M. Avenel !... attendez donc ! un joli garçon, n'est-ce pas ?...

— Justement ! vous l'avez deviné...

— L'amant de Félicité ! un grand blond !

— C'est cela...

— Que ne le disiez-vous plus tôt... original !

Ainsi finit le dialogue entre Ropiquet et le locataire du premier étage : il confirmait le musicien dans l'opinion qu'il avait conçue sur les habitans de cette maison ; mais la dernière exclamation de la voisine le fit sourire ; il fallait qu'il fût poursuivi jusque dans la rue Pierre-Lescot par ce singulier anathême.

Cependant cette conversation lui avait servi à quelque chose ; on ne connaissait pas M. Avenel sous son nom : « L'amant

de Félicité ! un grand blond... » Quel étrange signalement ! comme ce peu de mots peignaient à la fois et le jeune homme et le monde au milieu duquel il se trouvait jeté par son inconduite !

Ropiquet s'applaudit de sa présence d'esprit, qui l'avait si heureusement tiré d'embarras : la moindre hésitation dans ses réponses l'eût peut-être rendu suspect, et alors combien sa situation devenait délicate, en l'exposant aux résultats d'un esclandre dans une maison où sa présence n'aurait pas manqué de faire naître sur son compte des préventions défavorables !

Mais il n'y avait plus à reculer ; le vieux musicien frappa donc à la porte qui s'offrit à lui ; personne ne lui répondit : aucun bruit, aucun mouvement n'indiquaient ou que la chambre fût habitée, ou que celui qui l'habitait se disposât à ouvrir.

Ropiquet recommença à frapper, mais plus fort : alors il entendit comme des chuchottemens, et quoiqu'on parlât dans la chambre à voix basse, il surprit quelques

parties d'un dialogue singulier : il y avait deux voix, dont le timbre tout-à-fait distinct fit juger à l'artiste le sexe différent des interlocuteurs ; il appliquait son oreille contre la porte, et vit bien par les phrases suivantes que sa visite matinale causait de la surprise dans la chambre.

— Ferdinand, on a frappé! on frappe encore.

— Qu'est-ce que cela me fait! qu'on frappe tant qu'on voudra; je n'y suis pour personne, tu le sais bien; d'ailleurs, j'ai besoin de dormir.

— Ferdinand !

— Eh! bien, encore! que me veux-tu? que j'ouvre, n'est-ce pas, à quelque importun créancier... Je parie que c'est M. Joost le bottier... Qui diable a pu lui donner mon adresse? Mais bonsoir, Félicité, bonsoir.

— Mais c'est peut-être une de mes connaissances, une voisine...

— Raison de plus pour ne pas ouvrir...

— Mais si c'était un ami...

— Il reviendrait... avec les amis on ne doit pas se gêner.

— Mais il me semble que la personne s'est décidée à s'en aller... je n'entends plus rien.

Un nouvel avertissement de Ropiquet, qui frappe à la porte, mais plus doucement, afin d'éloigner toute idée fâcheuse de créancier, provoqua de la part de Félicité une exclamation d'étonnement :

— Allons, il faut que cela finisse, cria l'autre voix avec l'accent de la mauvaise humeur : malheur à l'importun qui me force de me lever!

Le musicien, en entendant ces menaces, éprouva un certain trouble qui ressemblait à de la frayeur; mais il ne pouvait plus s'éloigner, car il n'en aurait pas eu le temps, et d'ailleurs que pouvait-il craindre, puisqu'il n'était pas un créancier de M. Ferdinand?

La porte s'ouvrit avec violence, et un homme en chemise s'offrit à la vue de Ropiquet :

— Ah! ça, qu'est-ce qu'il y a donc ici pour votre service, monsieur?

Tels furent les premiers, les seuls mots prononcés par Ferdinand, même avant qu'il eût regardé en face le vieux musicien, qui conservait tout son calme, tout son sang-froid; mais, lorsque les yeux du jeune homme se furent arrêtés sur Ropiquet :

— Mon oncle! s'écria-t-il, mon oncle!

Il n'en put dire davantage, et resta immobile et muet de surprise.

— Oui, c'est moi-même, mon cher ami; tu vois qu'il n'y a pas de danger à m'ouvrir... Diable! il paraît qu'un créancier à ma place aurait couru grand risque...

— Ma foi, oui, mon oncle; mais vous, c'est différent.

— Grand merci de l'exception ou de la différence... mais ne pourrais-tu aller endosser le vêtement nécessaire?...

Ferdinand rentra dans sa chambre pour s'habiller à la hâte, tandis que mademoiselle Félicité restait au fond de la pièce et

appuyée contre la fenêtre, de manière à éviter les regards du visiteur. Ce mot d'oncle avait produit sur elle un effet difficile à décrire.

— Je suis à vous dans un instant, cria Ferdinand; je vous demande pardon de vous faire attendre... de vous recevoir ainsi... mais aussi pouvais-je penser... pouvais-je espérer?...

Ropiquet n'avait pas dépassé la porte; mais, quoique se tenant toujours sur le palier, il profitait de l'occasion pour jeter un regard scrutateur dans la chambre, qui présentait un étrange spectacle de confusion et de désordre. Ici des jupes de femme jetées sur le plancher, à côté d'une culotte de soie; là des bouteilles renversées et des assiettes, plus loin des débris de pâté, attestaient une riante orgie.

Ferdinand fut bientôt habillé, et retrouva Ropiquet à la même plce .

— Pardon, lui dit-il, pardon, mon cher oncle, si je ne vous ai point fait entrer.

— C'est moi, mon ami, qui dois récla-

mer ton indulgence pour la liberté grande que j'ai prise de te réveiller si matin.

— Si matin! mais il est au moins dix heures! mais, mon oncle, si vous le permettez, nous descendrons... Le jardin des Tuileries n'est pas éloigné d'ici..., nous pourrons y causer tout à notre aise.

— A la bonne heure... Cependant n'as-tu rien à dire à madame avant de sortir?.... Il me semble que la politesse exige au moins un avertissement...

— Ce n'est pas la peine...; d'ailleurs je ne vais qu'à deux pas.

Ferdinand tira la porte, et suivit Ropiquet, qui le précédait en descendant l'escalier.

Chose extraordinaire! le jeune homme et le vieux musicien ne s'adressèrent pas un mot pendant le trajet de la rue Pierre-Lescot au jardin des Tuileries. Lorsqu'ils furent arrivés dans ce jardin, où se montraient çà et là quelques rares promeneurs, Ferdinand s'arrêta tout court :

— Eh bien! mon cher oncle, qu'avez-

vous donc à dire à votre coquin, à votre scélérat, à votre brigand de neveu : car je m'attends à une semonce ou à un sermon en quatre ou cinq points. Je parie que vous veniez faire de la diplomatie paternelle et maternelle auprès de moi...

— Moi! du tout, du tout, mon cher Ferdinand. Dieu me garde du métier de prédicateur! Au surplus, rien ne doit faire soupçonner en moi la mission que vous me supposez sans motifs et même sans prétexte. Je n'ai jamais fait l'oncle auprès de vous et vous, de votre côté, depuis que vous êtes à Paris, vous ne vous êtes guère soucié de la parenté...

— Ah! c'est une justice à nous rendre à tous deux; je crois même que nous ne nous sommes vus que trois ou quatre fois, il y a déjà bon nombre d'années de cela...

— Oui, oui, et je me rappelle que je vous prêtai alors sur parole trois louis.

— Ah! une misère...; je l'avais oubliée, parole d'honneur! mais vous pouvez comp-

ter, mon cher oncle, que le premier jour que je serai en veine...

— En veine! en veine!

Ropiquet, en répétant ces mots qui l'avaient troublé, fit sourire le jeune homme.

— Ou en fonds, ajouta celui-ci, c'est à peu près la même chose; quand je serai en fonds, je vous rendrai cela... Ah! ce cher oncle, est-il aimable de venir ainsi me voir, de me surprendre par sa visite inattendue... Ah! j'espère que quand j'aurai un appartement plus convenable, plus spacieux, nous nous verrons plus souvent... Mais, mon cher oncle, par le temps qui court, les affaires ne vont pas trop bien; la chance est toujours contre moi...

— La chance! la chance! qu'est-ce que cela veut dire?

Le vieux musicien pâlit lorsque cette locution, très usitée dans le vocabulaire des joueurs, vint frapper ses oreilles. Le langage de Ferdinand ne confirmait que trop les soupçons de Ropiquet et l'opinion dé-

favorable qu'il avait sur la conduite de son neveu.

— Eh! oui, la chance, la fortune, si vous l'aimez mieux, car je n'y tiens pas du tout, la fortune donc me prodigue ses rigueurs avec une libéralité tout-à-fait exemplaire; mais je ferai tourner la chance.

— Encore! encore!

— Ah! je ne sais plus ce que je dis!..... Mais il faut que vous sachiez, mon cher oncle, que je me suis laissé entraîner par quelques amis, hier au soir, chez une petite veuve, une baronne charmante, une veuve de vingt-cinq ans.., ah! des manières délicieuses, parole d'honneur, un ton exquis..., et je me suis surpris à cinq heures du matin, au milieu d'un cercle adorable, où se trouvait réuni ce qu'il y a de mieux dans la société de Paris... Ma foi, je me rappelle que j'ai perdu sur parole une vingtaine de louis...; je ne sais pas trop comment je les rendrai, voilà ce qui me met un peu de mauvaise humeur, et j'avais bien raison de me plaindre de la chance...,

n'est ce pas, mon cher oncle... Mais vous avez l'air tout triste; est-ce que ma franchise vous contrarierait? J'en serais désolé, parole d'honneur! Ce cher oncle, qui est si bon, qui me vient voir sans être attendu, et qui est un si aimable, un si doux créancier.

Ferdinand prit les mains de Ropiquet et les serra dans les siennes avec une apparence d'affection dont le vieux musicien, qui connaissait son monde, ne fut pas dupe.

— Il est vrai, Ferdinand, que l'intérêt que je vous porte toujours, quoique vous ayez brisé nos relations depuis si long-temps, m'inspire de sérieuses inquiétudes sur les conséquences d'une pareille conduite; je ne puis m'empêcher de plaindre la famille...

— Ah! je vous prends, mon cher oncle, en flagrant délit de sermon; vous m'aviez bien promis de ne pas me faire de morale, et votre exorde m'annonce cependant des intentions qui démentent vos as-

surances... Je vous avertis, mon très cher et très honoré parent, que je ne suis pas du tout disposé à entendre une philippique contre les vices du siècle et les mœurs de la jeunesse..... ; d'ailleurs, je suis à jeun, et ma sortie si matinale m'a donné un appétit prodigieux... ; commençons par déjeûner, la morale viendra ensuite, si toutefois vous n'avez pas été détrompé sur mon compte, si je ne suis pas parvenu à dissiper de fâcheuses préventions ; on m'a calomnié auprès de mes parens ; on m'a dépeint à Privas comme un jeune homme perdu pour la société, pour l'avenir... Oh ! à Privas, on a encore bien des préjugés... mais allons déjeûner d'abord !...

— Je ne demande pas mieux..... ; cela d'ailleurs ne tire pas à conséquence... ; car je vous préviens, Ferdinand, que votre conduite et votre langage m'affligent également...

— Vous me direz cela plus tard, mon cher oncle; mais laissez-vous guider par

moi, vous ne vous égarerez pas : *Teucro duce et auspice.*

— Du latin ! je crois; je vous avertis que j'ai un peu oublié celui que j'ai appris.

— Cela veut dire, mon très respectable oncle, que je suis un excellent guide... que je connais les bons endroits.

— Je le pense bien... allons, mon cher neveu, je vous suis.

Les deux promeneurs étaient sur le point de sortir des Tuileries, quand trois jeunes gens les rencontrèrent, et l'un d'eux abordant familièrement Ferdinand :

– Eh ! bien, chevalier, où vas tu donc comme cela si vite ?

Ce titre de chevalier donné à Ferdinand rendit le vieux musicien tout stupéfait, et il doutait qu'il fût adressé à son neveu. Cependant celui-ci, donnant une poignée de main à l'ami qui lui avait parlé :

— Ma foi, lui dit-il, marquis, je vais déjeûner.

— Je parie que c'est avec la petite d'Har-

ville... elle est coiffée de toi, chevalier; j'en sais quelque chose...

— Chut! chut, répondit Ferdinand, il s'agit tout simplement d'affaires.

En disant ces paroles, il mettait un doigt sur sa bouche et montrait des yeux Ropiquet, un peu éloigné de lui :

— Ah! c'est différent!... monsieur est sans doute un honnête agent d'affaires, qui s'intéresse aux jeunes gens de famille.

— Quelque chose comme cela, répondit à voix basse Ferdinand; mais, marquis, je te conterai cela ce soir chez la Demaire... oh! c'est une aventure très plaisante...

Ropiquet, intrigué par la tournure mystérieuse de la conversation et par les regards presque ironiques des trois jeunes gens dont il avait fixé l'attention, se rapprocha de Ferdinand :

— A ce soir, leur dit celui-ci, à ce soir!

Et les trois jeunes gens continuèrent leur chemin après avoir salué Ropiquet avec une espèce de moqueuse affectation.

— Ah ! je suis bien aise de savoir qu'il y a dans notre famille un chevalier, dit le musicien à Ferdinand ; mais vraiment cela me fait beaucoup d'honneur. Monsieur le chevalier, je vous demande pardon de vous avoir traité jusqu'ici avec des formes un peu cavalières...

— Cela ne tire pas à conséquence, mon cher oncle, et mon titre de chevalier ne doit pas vous faire peur...

— Bien au contraire ; mais, chevalier, depuis quand donc...

— Ah ! je vous conterai cela plus tard... c'est une histoire...

— Ou un roman...

— Peut-être ; mais ne perdons pas de temps, je vous prie, mon cher oncle, car j'ai des affaires...

— Des affaires !... Comment; Ferdinand, vous avez des affaires ?...

— Oui, et de très importantes, de très pressantes... Oh ! vous ne me connaissez pas encore, mon cher oncle... vous me prenez tout simplement pour un de ces

mauvais sujets de Paris, battant le matin le pavé, et le soir...

— Non, non... mon cher neveu; je ne me permets pas de vous juger, et tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu ce matin, est une suite de problèmes, d'énigmes..... enfin je me perds en conjectures.

— Ça ne m'étonne pas; mais le mot de l'énigme ne se sera pas long-temps attendu...

— Mais où me menez-vous donc, mon neveu? il me semble que nous marchons depuis près d'une demi-heure; nous avons traversé bien des rues.

— Encore quelques pas et nous arriverons à bon port.

Ils étaient alors au bout de la rue Trainée, à l'embranchement des rues Montmartre et Comtesse-d'Artois. Le voisinage de la Halle-aux-Poissons, parut indisposer Ropiquet qui portait la main à son nez, et ne s'avançait qu'avec peine à travers la co-

hue des marchands et des acheteurs dont la place était encombrée.

Ferdinand prit son oncle par le bras, et lui frayant, pour ainsi dire, un passage, il le conduisit dans une des petites rues étroites qui débouchent dans la rue Saint-Denis; c'était celle des Prescheurs.

Le jeune homme s'arrêta devant la porte d'un marchand de vin qui avait pour enseigne, une hotte, et qui à cette époque était en faveur auprès des gourmands du tiers-état :

— C'est ici le terme du voyage, dit Ferdinand à son oncle.

— Dieu soit loué! mais cela ressemble bien à un cabaret.

— Entrez toujours, mon oncle, je vous ai déjà dit que je connaissais les bons endroits.

Il n'y avait rien à répliquer à un pareil argument, et puis, comment après avoir accepté l'invitation, après avoir fait une si longue course, Ropiquet se serait-il avisé de délicatesse et de fausse honte? n'aurait-il pas eu mauvaise grâce à se montrer plus

difficile qu'un chevalier, qu'un ami de baron et de marquis; enfin il fallait se résigner à toutes les chances, même à celle de payer la carte du déjeûner offert d'une manière si aimable par le neveu. Le musicien d'ailleurs était disposé d'avance à tous les sacrifices; rendre le repos et la tranquillité à sa jeune amie, l'éclairer sur les suites de sa curieuse obstination, tel était le but des efforts de Ropiquet; il se croyait déjà sûr de l'atteindre.

Les deux convives montèrent un petit escalier de bois, qui conduisait à une grande salle où se trouvaient déjà d'autres personnes; ils s'assirent l'un devant l'autre, à une petite table.

CHAPITRE V.

ÉCLAIRCISSEMENT.

Le commencement du déjeûner fut silencieux ; ce n'était pas l'effet de la réserve ou de la réflexion chez Ferdinand, qui ne paraissait occupé d'abord qu'à satisfaire son appétit ; de son côté Ropiquet ne voulait pas paraître trop empressé de questionner

son neveu, et celui-ci n'avait pas d'ailleurs fait pressentir de grands obstacles aux confidences que l'oncle attendait de lui. Ferdinand n'était ni plus soucieux, ni plus défiant que lorsqu'ils se promenaient dans le jardin des Tuileries; il semblait seulement que pour lui le chapitre des révélations ne fût qu'un accessoire dans son entrevue avec Ropiquet.

Toutefois il se plaignait que l'oncle ne fît pas honneur au vin de Châblis, qu'il lui versait.

— Comment! qu'est-ce que c'est que cela? un musicien qui ne boit pas! mais cela ne s'est jamais vu, eh! mon cher oncle, je vous croyais dans les bons principes... est-ce que ce Châblis n'est pas de votre goût... parlez... ne vous gênez pas, surtout avec moi... pas de façons, entre parens, je vous prie.

— Mais il me semble, Ferdinand, que vous auriez mauvaise grâce à vous plaindre de moi, car je déjeûne ordinairement avec

une tasse de café au lait et pour vous j'ai dérogé à l'usage.

— Une tasse de café pour déjeûner !

Peu s'en fallut que Ferdinand, en témoignant sa surprise par cette exclamation, ne laissât tomber le verre qu'il tenait à la main; il le vida ensuite et le posant sur la table !

— Ma foi, mon cher oncle, je vous aimais, je vous respectais, je vous estimais; aujourd'hui je vous admire... Mais est-ce que vous n'êtes plus musicien, est-ce que vous n'êtes plus attaché à l'orchestre de l'Opéra? Si j'ai bonne mémoire on me parlait beaucoup à Privas de l'oncle Ropiquet, de son talent sur le violon...

— Il y a quelques années que j'ai pris ma retraite, j'avais besoin de repos, car je ne suis plus jeune.

— Bah! on ne vous donnerait pas plus de quarante ans, parole d'honneur, mais savez-vous que vous avez bien choisi votre temps pour quitter le théâtre. Peut-être n'aurais-je plus d'oncle maintenant, si vous

vous étiez trouvé là dans la nuit du feu.

— Il est vrai que j'aurais couru de grands risques, mais cet événement n'en a pas moins été pour moi un sujet d'affliction profonde...

— Mais on dirait, mon cher oncle, que vous avez perdu dans cette nuit quelque ami bien cher?

Ferdinand avait remarqué l'émotion de Ropiquet, et cette observation avait en quelque sorte modifié le ton et les manières du jeune homme; la gaîté, la légèreté insouciante du convive fesaient place à un sentiment d'intérêt pour la douleur du vieillard.

— Non, mon ami, non, je n'ai pas, dieu merci, à déplorer la perte d'un ami... mais combien de malheureux que je connaissais ont péri dans les flammes! combien de familles réduites à l'indigence!

— C'est vrai, je n'y pensais pas... oh! on a toujours eu bon cœur dans notre famille... mais la générosité nationale ne laissera pas probablement passer une si

belle occasion de répondre aux reproches si communs d'égoïsme, de légèreté, dont on nous accuse dans les livres... et puis l'Opéra renaîtra de ses cendres; les architectes et les maçons ne manquent pas, dieu merci! Allons, mon cher oncle, quittez donc cet air soucieux et mélancolique; croyez-vous que je ne sois pas aussi sensible que vous?

Ropiquet témoigna par un mouvement de tête et par un geste assez expressif qu'il ne doutait nullement de la sensibilité de son neveu:

— Ah! quel spectacle horrible, ajouta Ferdinand, que celui d'un théâtre en flammes...

— Ah! vous en avez donc été témoin mon cher ami...

— Certainement, mon oncle, et je n'en suis pas fâché, pour plusieurs raisons; d'abord parce qu'une pareille chose ne se voit pas tous les jours, ensuite parce que j'ai pu dans cette circonstance rendre quelques services. Oui, j'ai fait mon devoir.

L'attention de Ropiquet redoublait, et

le vieux musicien croyait que Ferdinand n'aurait pas besoin d'être sollicité pour faire connaître d'une manière détaillée le rôle qu'il avait joué dans cette funeste nuit. Mais la modestie ou l'insouciance du neveu trompa l'espoir de l'oncle; le premier s'arrêta tout court, et vidant de nouveau son verre, ne parut pas disposé à satisfaire la curiosité toujours croissante de Ropiquet.

Il lui fallait donc avoir recours à une question positive, afin d'obtenir une réponse qui ne laissât aucun doute dans son esprit.

— Tu as fait ton devoir, mon cher ami, dit-il à Ferdinand, c'est très bien, et cela ne m'étonne pas de ta part...

— Ah! mon oncle, convenez que vous n'avez pas eu toujours si bonne opinion de moi? Diable, est-ce au vin blanc de la Petite-Hotte, que je dois cette singulière révolution dans vos idées? il m'a presque réconcilié avec mon oncle...

— Allons, mon ami, trève de plaisanteries; venons au fait, je t'en prie.

— Au fait, je ne demande pas mieux, de quoi s'agit-il ? mon oncle, je vous prête toute mon attention.

— A la bonne heure, tu me disais tout-à-l'heure que le jour de l'incendie de l'Opéra tu as fait ton devoir ; mais que faut-il entendre par là ? est-ce que tu aurais sauvé la vie à quelqu'un ?

— A deux ou trois personnes, je n'en sais pas trop le nombre, car voyez-vous, mon oncle, c'était un brouhaha, un tumulte !

— Oh ! je le conçois bien. Mais cette conduite méritait une récompense, une mention très honorable dans le *Journal de Paris*, dans le *Mercure*...

— J'ai fait mon devoir, mon oncle, et cela me suffisait. Ne vouliez-vous pas que j'allasse appeler des témoins, solliciter des certificats? cela n'était pas de mon goût et puis je n'en avais pas le temps; car j'avais comme aujourd'hui bien des affaires pressantes et j'ai manqué alors un rendez-vous... mais chut ! il ne faut pas oublier que je suis en présence d'un oncle,

d'un oncle qui a des mœurs... à votre santé, mon cher oncle!

Alors Ferdinand avança son verre pour trinquer avec Ropiquet qui effectivement commençait à croire qu'il s'était laissé trop fortement prévenir contre son neveu.

— Mais, lui dit-il, mon ami, est-ce que tu ne connaissais aucune des personnes auxquelles tu as rendu un si grand service.

— Non, non...

— Bien sûr?...

Le neveu réfléchit un instant; se ravisant :

— Je crois vraiment que je ne sais plus ce que je dis... Ah! il y a justement dans le nombre des personnes dont vous parlez une petite dame de votre connaissance .. oui, de votre connaissance, mon cher oncle.

Ropiquet, à ces mots, témoigna par des gestes sa surprise, et il se préparait à demander des explications, des détails :

— Oui, vous la connaissez fort bien, la dame en question ; mais je ne prétends pas porter, par une insinuation perfide, atteinte

à votre réputation... C'est madame Saint-Huberty...

— Madame Saint-Huberty! l'actrice de l'Opéra?

— Oui, mon cher oncle, et en votre qualité de musicien, pensionnaire de l'Académie royale de Musique...

— Et qui ne connait pas l'actrice célèbre, l'honneur, l'orgueil du premier théâtre de la capitale? Il n'est pas nécessaire d'être pensionnaire de l'Académie royale de Musique pour avoir pu juger, admirer ce beau, ce sublime talent...

— Oh! oh! mon oncle, comme vous vous échauffez! c'est de l'enthousiasme tout pur, ma parole d'honneur; mais il faut en garder un peu pour votre neveu, qui a eu l'honneur de conserver aux arts, à votre admiration et aux plaisirs du public parisien, la fameuse madame Saint Huberty!..

Le vieux musicien se refusait cependant à admettre la possibilité d'un tel fait, parce que la certitude devenait pour lui un sujet d'inquiétude à l'égard de l'actrice, à la-

quelle il aurait volontiers pardonné d'être ingrate. Reconnaître dans son neveu le libérateur de madame Saint-Huberty, l'homme qui était devenu l'objet de sa vive curiosité, l'homme dont la correspondance amoureuse avait fait naître dans l'esprit du vieillard des préventions trop justifiées par la visite de la rue Pierre-Lescot! Être obligé de combattre le désir de l'actrice, et de prononcer sur Ferdinand un jugement assez sévère pour qu'elle renonçât à l'espoir d'accomplir le devoir de la reconnaissance : telle était la situation vraiment critique où la révélation de son neveu venait de placer le pauvre Ropiquet; aussi garda-t-il pendant quelques instans le silence, cherchant quelque motif d'incrédulité, un prétexte de doute dans la moralité plus qu'équivoque de Ferdinand.

Mais celui-ci, s'apercevant de l'air réfléchi et même embarrassé de son oncle :

— Eh! comme vous voilà pensif, dit-il en souriant, est-ce que vous n'êtes pas enchanté que ce soit moi, votre neveu,

qui aie pu rendre un aussi grand service à Polymnie? c'est un honneur pour la famille. Mais, je vous en prie, dites-moi quelles idées mélancoliques vous préoccupent depuis que la conversation a été amenée, je ne sais comment, sur le chapitre de l'Opéra?

— Ce n'est rien, rien du tout... je pensais à la catastrophe, à la nuit terrible... Mais, Ferdinand, es-tu bien sûr que ce soit madame Saint-Huberty?

— Oh! parbleu! comment pouvez-vous admettre que j'aie pu me tromper, un homme comme moi, un homme lancé dans le grand monde, un chevalier enfin!

Et il se mit à rire aux éclats; il oubliait qu'il y avait du monde autour de lui. Ropiquet le lui rappela par un signe, et l'engagea à parler plus bas, surtout à modifier sa gaîté, qui devenait déjà l'objet d'une fâcheuse attention de la part du public qui peuplait la vaste salle de la Petite-Hotte.

Ropiquet n'était pas encore satisfait; les demi-confidences de son neveu ne pouvaient lui suffire :

— Mais c'est une aventure singulière que cela, mon cher ami; elle tient du roman.

— Moi, je n'y vois rien que de très ordinaire. Madame Saint-Huberty s'est trouvée près de moi; je ne l'ai pas choisie, je vous jure, pour son mérite, pour sa réputation : une autre personne à sa place, la femme la plus ignorée, la plus obscure, eût obtenu de moi la même sollicitude, le même dévoûment. Le hasard a voulu que madame Saint-Huberty me tombât sous la main, je l'ai arrachée au péril, je l'ai éloignée du théâtre de l'incendie : tant mieux pour elle.

— Et pour toi, n'est-ce pas?

— Pour moi! que voulez-vous dire par là, mon oncle? est-ce une épigramme, une accusation? parlez, expliquez-vous.

— Oh! comme tu t'emportes! je n'attaque, je ne veux nullement attaquer ta délicatesse; mais enfin le hasard, en te procurant cette bonne fortune, t'en offrait

une autre dont un jeune homme, aimable, un chevalier enfin devait profiter.

— Ah! vraiment, je n'y pensais pas; je n'y ai jamais pensé : vous avez des idées qui m'étonnent, mon cher oncle!

— Quoi! à une jolie femme que l'on sauve, n'a-t-on pas le droit de demander une récompense bien légitime! Admirable position que celle d'un sauveur, pour...

— Oh! je vous entends. Diable, mon cher oncle, et la morale! la morale! vous l'oubliez donc, mon très cher oncle; je vous y prends encore. Ma foi, je vous le répète, je n'avais pas songé aux droits dont vous me parlez. Mais encore, quand j'y aurais songé, je ne crois pas que j'eusse essayé de réclamer ces droits. Des femmes! des femmes! ah! je n'ai pas besoin d'en aller chercher sur les planches de l'Opéra, et puis il aurait fallu, tout en ayant ces droits que vous dites, beaucoup de temps pour les faire valoir; une vertu sévère, comme celle de madame Saint-Huberty, une vertu qui a échappé à tant d'écueils...

— Exigeait tous les soins d'une cour assidue, bien des efforts, de la constance même, pour en triompher, et tu ne te sentais pas capable de pousser des soupirs, pendant quelques six mois, aux pieds de la beauté...

— Ni même aux pieds du talent, quoique j'aime beaucoup la musique aussi.

— A ton âge, tant d'indifférence me surprend; mais tu as sans doute été voir celle qui te devait la vie? Cette visite de politesse était de rigueur, après l'avoir reconduite chez elle; la connaissance faite sous des auspices aussi honorables pour toi, expliquait, autorisait cette visite.

— Mais d'abord elle ne me connaît pas du tout.

— Comment! elle ne te connaît pas?

— Non, je vous jure, car je l'ai fait monter dans une voiture après l'avoir fait sortir de la foule qui nous entourait aux environs de l'Opéra, puis je lui ai tiré ma révérence.

— C'est cela!

Le vieux musicien fut tellement ému lorsqu'il vit se confirmer tous ses pressentimens, par le récit de cette dernière circonstance, qu'il faillit se trahir. Tous ses doutes étaient éclaircis ; la vérité n'était plus un problème pour lui, et cette vérité il la voyait encore plus fatale au repos de madame Saint-Huberty ; le sien même allait se trouver compromis par les nouvelles difficultés dont se hérissait la mission du négociateur. Aussi un observateur attentif ne se serait pas mépris sur le sens de l'exclamation du musicien ; elle lui aurait suffi pour lui faire connaître que Ropiquet était instruit des événemens sur lesquels il interrogeait le jeune homme, insouciant, étourdi, et surtout sans expérience.

Ferdinand ne releva donc pas cette exclamation, qui devait cependant lui paraître fort singulière. Il y répondit en tirant sa montre et en la montrant à son oncle :

— Déjà midi, et mon rendez-vous d'affaire ! Mon rendez-vous ! je ne puis le manquer, ma parole avant tout !

— C'est juste; alors, il faut se quitter; je ne te retiens pas... mais j'oubliais une chose, une chose essentielle..

— La carte à payer! ah! cela ne me regarde pas, quand je serai oncle, ce sera mon tour.

— Non, il ne s'agit pas de cela, et je connais trop bien mes devoirs pour ne pas m'exécuter de bonne grâce. Mais je voulais te parler de toi, de ton avenir, de tes affaires, de tes espérances; tu devais me mettre au fait de ces choses-là qui m'intéressent beaucoup.

— Ah! si vous y tenez, je vous raconterai cela, tout au long, et vous serez content; mais aujourd'hui c'est impossible; je n'ai pas le temps; mon rendez-vous......

— Eh bien, je vais t'accompagner jusqu'au lieu où ta présence est si impérieusement réclamée; je ne serai pas indiscret, car je parierais qu'il y a quelque intrigue amoureuse sous jeu; nous sommes attendu par quelque belle, n'est-ce pas, monsieur l'indifférent, qui ne vous souciez pas des ré-

putations de théâtre, qui n'aimez pas les conquêtes difficiles.

— C'est un rendez-vous d'affaire, je vous le jure : à quoi bon voudrais-je vous en imposer? D'ailleurs vous n'êtes pas mon tuteur.

— Non, dieu merci, mais si tu me permets de t'accompagner, tu pourras, en marchant, m'apprendre ce que tu fais à Paris : car je suis très curieux de savoir à quoi m'en tenir là-dessus.

— Eh bien, soit; je ne vous cacherai rien; vous verrez que votre neveu n'est pas aussi léger, aussi inconséquent que vous le pouvez supposer. Mais demandez la carte ou plutôt le compte, car la civilisation et la philosophie n'ont pas pénétré encore jusqu'à la Petite-Hotte, et l'on n'y connait pas encore l'usage des cartes.

Ropiquet appela le garçon, paya, puis l'oncle et le neveu sortirent du cabaret.

— Convenez, dit Ferdinand, qu'on ne déjeûne pas mal à la Petite-Hotte.

— Ma foi, non; mais causons un peu de

tes affaires ; je croyais que l'on t'avait envoyé à Paris pour y faire ton droit.

— C'est vrai, tel était le vœu de mon père ; mais il fallait d'abord consulter mon goût ; on a oublié de me demander si l'étude de la jurisprudence me convenait, et arrivé à Paris j'ai bien vite jugé que je n'étais pas appelé à grossir la phalange des avocats, des promeneurs qui vivent aux dépens des stupides plaideurs.

— Alors tu t'es abandonné à ta vocation.

— Pas précisément, mais j'ai cherché à concilier mon goût avec mes intérêts.

— Et tes plaisirs, c'est-à-dire que tu as embrassé un état... Veux-tu bien me dire quel état... le sais-tu bien toi-même?

— Ma foi, non ; mais je vis et je vis bien, je m'amuse..

— Et comment ? aux frais de qui ?

— Du public donc ! avec un peu de littérature, d'esprit et d'intrigue on se tire d'affaire, à Paris ;

— Mais enfin que fais-tu ?

— Je vais dans le monde; j'y ai débuté sous le manteau religieux... le petit collet d'abbé m'a beaucoup aidé dans mes débuts qui, je puis le dire, ont été assez brilians; mais je me suis lassé du petit collet et du titre d'abbé, aujourd'hui je suis chevalier...

— D'industrie! n'est-ce pas?

— Et vous l'avez deviné, mon cher oncle, honneur à votre perspicacité, à votre pénétration! mais je ne rougis pas d'un rôle que tant de gens aujourd'hui jouent avec beaucoup d'avantage. Chevalier d'industrie soit! mais cela mène à tout, à la fortune, aux honneurs.

— Cela t'a mené jusqu'à présent à un état presque voisin de l'indigence; si j'en juge par ton logement de la rue Pierre-Lescot.

— Oh! ce n'est qu'un pied-à-terre; j'en ai une douzaine comme cela à Paris; mais j'en suis encore à l'apprentissage; patience, mon cher oncle, j'aurai mon tour; où tant d'autres ont réussi, pourquoi moi ne réussirais-je pas? faut-il que je vous cite les il-

lustres parvenus qui ont commencé comme moi? Vous les connaissez...

Ropiquet en avait assez entendu pour asseoir son jugement sur Ferdinand Avenel; peu s'en fallut qu'il n'éclatât en reproches, contre son neveu qui avouait ainsi sa honte et même s'en fesait gloire : Mais il se contint; d'ailleurs quel effet eussent pu produire sur ce jeune homme les conseils, les reproches d'un vieillard qu'il n'avait pas appris à respecter?.. Ropiquet toutefois crut qu'il était temps de quitter Avenel, dont la conversation devenait de plus en plus pénible pour son oncle; alors il s'arrêta :

—Adieu, Ferdinand, adieu, lui dit-il, je vous laisse : J'ai acquis une certitude bien douloureuse... on ne m'avait pas trompé...

— Eh bien, mon oncle, quel langage : que voulez-vous dire?

— Rien, rien, Ferdinand... je n'ai pas le droit de vous prévenir des dangers auxquels vous expose votre conduite; vous finirez mal, Ferdinand...

— Ah! voilà le moraliste revenu! je croyais

qu'il était resté à la Petite-Hotte. Mais, vous avez tort, mon oncle, de me juger avec une aussi grande sévérité. Je saurai bien démentir vos funèbres prédictions.

— Je le souhaite, Ferdinand, mais souvenez-vous que tout est rompu entre nous; je ne veux pas reconnaître de chevaliers d'industrie dans ma famille.

— Eh bien, moi, je consens à reconnaître dans la mienne des musiciens, des violons; voilà ce qui vous prouve que je ne suis pas fier. Mais, trève à tous ces propos qui ne signifient rien. Vous ne voulez plus me voir, mon cher oncle, à la bonne heure; je pourrai bien vous reprocher d'avoir pris l'initiative et d'être venu le premier chez moi; mais je n'aime pas à récriminer. Rappelez-vous seulement que votre neveu Avenel sera un jour quelque chose, et qu'il fera honneur à la famille. Adieu, mon cher oncle, adieu; surtout n'ayez pas si mauvaise opinion des chevaliers d'industrie, qui sauvent au péril de leurs jours de jolies femmes et des artistes célèbres.

Ferdinand ne laissa pas à Ropiquet le temps de répliquer et s'éloigna rapidement, laissant son oncle étonné de ses singuliers adieux et surtout de son apologie de l'intrigue.

Comment condamner sans pitié un jeune homme qui associait les désordres d'une conduite scandaleuse, l'audace d'une profession de foi qui érigeait le vice en système et presque en vertu, aux sentimens d'une noble générosité, au désintéressement le plus pur, au plus brillant courage?

Les dernières paroles de Ferdinand avaient produit sur le cœur de son oncle l'effet de reproches mérités; elles étaient pour lui une accusation implicite d'ingratitude, quoique Ferdinand ne pût en juger la portée; elles lui avaient été arrachées par les réprimandes un peu vives de Ropiquet, qui lui-même avait manqué de mesure dans ses procédés. Car, après avoir encouragé par son indulgence les aveux et les confidences de son neveu, dont il connaissait du reste la mauvaise conduite, puisqu'il

avait renoncé depuis long-temps à le voir, il ne pouvait prendre aussi vite à son égard le rôle d'un mentor. La visite à la maison de la rue Pierre-Lescot, le déjeûner de la Petite-Hotte, et les causeries dont le vin blanc avait favorisé la franchise, ne laissaient aucun doute sur la moralité de Ferdinand ; les détails ne devaient rien ajouter à l'opinion plus que désavantageuse que Ropiquet avait des principes et de la vie de son neveu. Le vieil artiste se trouvait donc avoir par sa faute fourni à Ferdinand l'occasion d'une espèce de mouvement oratoire qui lui donnait presque gain de cause dans cette discussion, aux yeux même de Ropiquet.

Ferdinand avait sauvé la vie à madame Saint-Huberty, et il avait été amené si naturellement à rappeler ce service à son oncle, que celui-ci était sur le point de courir sur les pas de son neveu, pour ne pas rester sous le poids de l'anathême.

Mais Ferdinand était déjà bien loin ; il ne pensait plus sans doute à son oncle, ni

à madame Saint-Huberty, ni à l'incendie de l'Opéra.

— Quelle énigme, que ce jeune homme, se disait à lui-même Ropiquet en se dirigeant vers le boulevard ; cœur excellent, mais de l'étourderie, de la légèreté et quelque chose de pis ; ah ! pourquoi l'a-t-on envoyé à Paris ? c'est ce séjour empesté qui a gâté un bon naturel. Ah ! il est trop tard maintenant pour rendre ce jeune homme à l'honneur, à sa famille ; et puis, qui voudrait se charger d'une tâche aussi difficile ? ce n'est pas moi... non, ce n'est pas moi. Mais avec quel aplomb, avec quelle assurance il me parlait de ses espérances, de son brillant avenir ! et il compte sur l'intrigue pour parvenir !... Qu'il parvienne, par quelque moyen que ce soit, peu m'importe ; je ne veux plus le voir, je ne le verrai plus !

Telle était la détermination bien arrêtée de Ropiquet au sujet de son neveu qu'il maudissait et excusait presque tour à tour ; car madame Saint-Huberty était toujours

présente à la pensée du vieux musicien, dès qu'il voulait maudire; il lui était impossible de se défendre d'une espèce d'intérêt, d'un retour de bienveillance pour son neveu; mais le moment approche où il faudra rendre compte du résultat des recherches, qu'on a promis de faire avec zèle et même dévoûment.

L'impatience veille au deuxième étage d'une maison de la rue Caumartin; une impatience de femme!

CHAPITRE VI.

SCRUPULES.

Le vieux musicien qui avait accepté avec tant de complaisance une mission bien difficile, avait réussi dans ses recherches ; mais pouvait-il se féliciter du succès qui couronnait ses efforts? Etait-ce là ce qui pouvait satisfaire complétement l'actrice ,

et la vérité toute entière, sans restriction, sans palliatifs, ne devait-elle pas être un cruel désappointement pour une femme, dont l'imagination enflammée par les préludes d'une aventure romanesque, s'abandonnait à de séduisantes illusions. Quoiqu'elle se retranchât sans cesse derrière le noble motif de la reconnaissance toujours invoquée par elle, Ropiquet comprit, aprés la découverte du libérateur, que ses avantages extérieurs, la jeunesse et la figure de son neveu étaient au moins de moitié dans la vivacité des désirs impatiens manifestés par madame Saint-Huberty.

Cette circonstance augmentait encore les embarras de la position de Ropiquet : s'il dissimulait certains détails, s'il se taisait sur des particularités qui appartenaient à l'analyse morale, on avait de plus justes motifs pour connaître le sauveur, le héros de la nuit fatale, alors, rien ne pouvait justifier de la part de Ropiquet, le refus de ménager le rapprochement tant désiré ; il fallait mettre le neveu en présence de l'ac-

trice, avouer la parenté, et le chapitre des récriminations, de la honte même pour le vieux musicien, lui inspiraient de nouvelles frayeurs. S'il consentait à remplir la tâche d'historien fidèle et véridique, en racontant tout ce qu'il avait vu et entendu, touchant cette aventure.

Toutefois au moment de sonner à la porte de madame Saint-Huberty, le vieil artiste sentit défaillir tout-à-coup son courage : de tristes pressentimens, des réflexions pénibles vinrent ébranler sa résolution d'héroïque véracité; il se remit non sans peine et sa main tremblait. En effet, ne devait-il pas redouter également pour lui, pour l'honneur de sa famille, de fâcheuses conséquences? De quelque manière qu'il envisageât la question, elle ne pouvait guère se présenter à lui que sous un sinistre aspect; il lui restait une ressource, le mensonge; mais elle répugnait trop à ses sentimens, à sa délicatesse; il voulait avant tout répondre par la franchise, par le zèle à l'amitié de l'actrice. Il se décida donc à

parler avec sincérité, mais de manière à ménager tous les intérêts qui se rattachaient à l'affaire.

Suzanne ne se pressa pas de lui ouvrir la porte, et il fut obligé de sonner deux fois ; un moment il espéra que la maîtresse et la femme de chambre seraient sorties, et qu'il pourrait ajourner jusqu'au lendemain sa visite; il se disposait même déjà à redescendre, lorsqu'il se rappela fort à à propos la lenteur habituelle de la femme de chambre, ainsi que les circonstances extraordinaires que lui inspiraient certaines précautions discrètes et mystérieuses. En effet, il entendit du bruit ; on accourait pour l'introduire dans l'appartement; c'était Suzanne qui, avant d'ouvrir, cria à travers la porte :

— Est-ce vous, M. Ropiquet?

— Oui, Suzanne, ouvrez donc !

— Attendez encore, un peu de patience, je vous prie. . .

— Oh! de la patience, j'en ai Dieu merci !

Suzanne n'entendit pas l'espèce de gémissement, accessoire d'une répònse qui pouvait être regardée comme une plainte ou comme un reproche.

Enfin, la soubrette mit un terme à l'anxiété de Ropiquet : l'épingle avec laquelle elle attachait, à la hâte, son fichu sur son sein, et l'émotion de la soubrette annonçaient au musicien qu'il avait interrompu l'important travail de la coquetterie. Les observations critiques eussent été hors de saison, et dans un autre temps il eût trouvé là l'occasion d'une maligne boutade ou d'une réflexion philosophique sur la toilette des femmes; il eût pris plaisir à gourmander l'inexactitude de mademoiselle Suzanne, et à lui faire acheter son pardon par un baiser; mais la morale et la galanterie ont fait place aux préoccupations d'un rôle difficile, aux devoirs d'une mission délicate. Ropiquet n'a pas fait attention à l'épaule demi-nue dont le fichu inégalement placé trahit la blancheur.

— C'est fort heureux, dit-il, qu'on se soit décidé à m'ouvrir!...

Puis il se dirigea vers le salon de madame Saint-Huberty.

— Madame n'y est pas, dit Suzanne.

— Comment! personne ici.

— Et moi donc! est-ce que je ne compte pas pour quelqu'un, M. Ropiquet?

Suzanne, que l'exclamation du musicien avait mise en belle humeur, le regardait en riant. Celui-ci s'arrêta alors dans l'antichambre, et s'asseyant ou plutôt se laissant tomber dans un fauteuil, déclara à la femme de chambre qu'il attendrait le retour de madame Saint-Huberty.

— Comment! elle est sortie, répétait-il, et moi qui me suis tant pressé pour venir ici... moi qui espérais la trouver... Suzanne, ta maîtresse ne t'a pas dit quand elle rentrerait......

— Non, monsieur.

— C'est bien extraordinaire..... y a-t-il long-temps qu'elle est sortie?

— Depuis environ trois heures.

— Diable! elle a pris probablement une voiture.

— Non, monsieur.

— Elle se porte donc bien, maintenant.

— Très bien, je vous jure... ah! vous êtes un fameux médecin, vous, M. Ropiquet.

— C'est donc moi qui lui ai rendu la santé?

— Qui donc, si ce n'est vous? M. Ropiquet, vous avez opéré là une cure bien merveilleuse; sans vous, je ne sais pas ce que serait devenue ma jeune maîtresse, depuis ce maudit jour, où on l'a ramenée dans un état si pitoyable; elle ne voulait rien prendre, ne voulait voir aucun médecin; vous êtes venu, et tout de suite, madame s'est sentie beaucoup mieux; l'appétit est même revenu; ah! M. Ropiquet, si je suis jamais malade, vous aurez ma pratique.

Suzanne, tout en causant avec le musicien, avait mis la dernière main à sa toilette; celui-ci, absorbé par ses réflexions, ne répondit qu'avec peine aux questions

de son interlocutrice, qui allait et venait de l'antichambre à la cuisine, et de la cuisine à l'antichambre. Mais, toutefois, elle remarqua la méditation un peu triste de Ropiquet, dont le silence touchant la promesse qu'elle lui avait faite et le témoignage de sa confiance dans ses connaissances médicales parut la piquer au vif :

— Dites donc, monsieur Ropiquet, dit-elle en s'approchant de lui et en lui frappant légèrement l'épaule, est-ce que vous me refuseriez vos soins et vos conseils.... si j'étais malade ?...

Ropiquet sortit de sa rêverie profonde et prit la main de Suzanne, qui la lui laissa avec une sorte d'abandon familier :

— Non, non, ma petite, je n'ai rien à te refuser ; mais tu as une trop haute opinion de mon mérite dans l'art de guérir ; je ne suis pas un docteur de la faculté, et je m'entends fort peu au genre de maladie dont tu peux être atteinte... Adresse-toi à des médecins plus instruits et surtout plus jeunes que moi.

Et il serrait la main de Suzanne, une main douce et potelée. Peu s'en fallut qu'il n'oubliât en cet instant sa tristesse et sa philosophie; cette main qu'on lui abandonnait, il était près de la porter à ses lèvres : un remords, ou plutôt un scrupule l'arrêta.

Il se leva alors précipitamment, et, se dérobant au danger du voisinage funeste, du contact qui pouvait compromettre une vertu sexagénaire, il marcha dans l'antichambre comme s'il eût cédé à un mouvement d'impatience et qu'il ne parût pas d'humeur à attendre plus long-temps madame Saint-Huberty.

Suzanne ne s'offensa pas de cette brusque révolution dans les manières de Ropiquet; elle y vit les effets de l'originalité ordinaire et de la bizarrerie de l'artiste; elle se contenta de sourire, tandis que Ropiquet, arrêté devant la croisée, soulevait un coin du rideau pour regarder dans la cour.

— La voilà! s'écria-t-il, la voilà!

Il courut aussitôt prendre son chapeau et ouvrit la porte.

— Mais qui donc? dit Suzanne.

— Ta maîtresse..... madame Saint-Huberty.

— Ah! tant mieux..... elle sera bien contente de vous voir... vous avez sans doute du nouveau à lui apprendre?

— Du nouveau!... qu'est-ce à dire?

Ropiquet pâlit tout-à-coup et regarda fixement Suzanne, afin de juger s'il venait d'entendre une indiscrétion échappée à l'étourderie de la jeune fille.

— Du nouveau! du nouveau, répéta t-il, qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle Suzanne?

Suzanne baissa les yeux, car elle sentit qu'elle en avait assez dit pour faire supposer à Ropiquet qu'elle avait été admise à la confidence du grand secret. Mais l'arrivée subite de madame Saint-Huberty mit fin à cette scène muette. L'artiste avait employé à l'explication de cet incident le temps qu'il

destinait à l'accomplissement d'un devoir de politesse.

Il regardait encore Suzanne, lorsque le frôlement de la robe de l'actrice l'avertit de sa distraction. A la vue de madame Saint-Huberty, il balbutia quelques formules de politesse et tâcha d'expliquer la situation embarrassante et presque équivoque où il se trouvait par une erreur de calcul ; il ne s'attendait pas à une arrivée aussi subite et il avait été surpris au moment même où il s'apprêtait à descendre pour recevoir madame Saint-Huberty au bas de l'escalier. Mais l'actrice ne lui donna pas le temps de plaider sa cause et après avoir tour à tour interrogé la physionomie de Suzanne et celle du musicien, pendant qu'il s'efforçait de lui donner le change sur la principale question qui intéressait l'actrice, elle entra brusquement dans son appartement. Elle n'avait pu encore pressentir le résultat des démarches de son mandataire tant celui-ci avait mis d'adresse à cacher le chagrin profond dont il était affecté.

Mais madame Saint-Huberty ne pouvait tarder à procéder au fatal interrogatoire ; à peine entrée, elle fit un signe à Suzanne, un signe qui lui intimait l'ordre de passer dans la cuisine et annonçait en même temps la nécessité d'un huis-clos pour l'entretien qui allait avoir lieu entre les deux personnages. Ropiquet, immobile, et les yeux baissés , attendait aussi l'ordre qui le concernait ; madame Saint - Huberty passa devant lui , et poussant la porte de sa chambre à coucher, elle se retourna :

— Venez donc, monsieur, venez donc.

Le vieux musicien, sortant de l'espèce de rêverie dans laquelle il paraissait plongé , suivit l'actrice qui, refermant vivement la porte, saisit Ropiquet par le bras et lui montra un fauteuil.

— Asseyez-vous là, mon ami; savez-vous enfin quelque chose ?

Ropiquet s'assit; l'actrice rapprocha un fauteuil et vint s'asseoir près du musicien.

— Eh ! bien , eh bien ! dit l'actrice avec

vivacité; eh bien, savez-vous enfin quelque chose... parlerez-vous?

— Hélas! madame, je voudrais bien pouvoir satisfaire votre curiosité...

— C'est-à-dire que vous ne savez rien... parlez-moi franchement... Vous ne vous êtes pas donné la peine de chercher..... n'est-ce pas?

— Ah! déjà des reproches! quand vous ne m'avez pas donné le temps de parler...

— Mais il me semble que vos premières paroles sont assez significatives... point de détours, je vous prie, et d'ailleurs ce serait la première fois.....

L'actrice se leva brusquement, sans finir la phrase commencée, alla devant la glace et se mit à ôter son chapeau, qu'elle jeta ensuite sur un fauteuil; le chapeau roula sur le plancher et Ropiquet courut pour le ramasser. Mais l'actrice ne lui en donna pas le temps; elle ramassa le chapeau qu'elle jeta de nouveau avec humeur sur le même fauteuil où il resta enfin.

Le silence le plus profond régna pendant

tout le temps que l'actrice se tint devant la glace pour se débarrasser des principaux accessoires de sa toilette. Dix minutes s'écoulèrent ainsi; la situation des deux personnages était également gênante. Ropiquet avait employé cette trêve tacite à méditer sur le moyen dont il se servirait pour arriver à un dénoûment qui ménageât tous les intérêts. Ses premières paroles avaient un double sens dont il ne s'était pas douté d'abord, et madame Saint-Huberty avait paru en tirer une induction qui favorisait le projet du musicien; elle avait jugé que les recherches de Ropiquet avaient été complétement inutiles et son dépit annonçait cette conviction ainsi que son désespoir.

Mais quand le vieux musicien pensait à s'emparer de cette erreur et à mettre à profit une méprise qui pouvait mettre un terme à sa mission si délicate et si difficile, alors il s'élevait dans son ame des scrupules qui ne lui permettaient pas de tromper la confiance de l'amitié : sa conscience lui pres-

crivait au contraire de dire à madame Saint-Huberty la vérité tout entière, toutefois avec les ménagemens de la prudence; le hasard ne l'avait que trop bien servi, en lui fesant trouver dans son propre neveu l'homme que la reconnaissance exaltée de l'actrice appelait son libérateur. Ropiquet, après avoir réfléchi sur le parti qu'il devait prendre et pesé les conséquences des deux déterminations entre lesquelles il flottait irrésolu, se décida enfin à raconter à madame Saint-Huberty ce qu'il avait appris, mais il espérait que les détails dans lesquels il entrerait sur le compte du libérateur, sans cependant le nommer, suffiraient pour calmer l'ardeur et refroidir le zèle de l'actrice. Il se doutait bien que son imagination avait beaucoup travaillé depuis la dernière visite et qu'il allait porter de rudes coups à l'amour-propre de cette femme, en cherchant à dissiper ses illusions.

Il s'arma donc de courage et rompant le silence :

— Eh! bien, madame, vous me boudez encore, pourquoi cette mauvaise humeur?

— Moi, je ne vous boude pas, monsieur, je n'ai pas de mauvaise humeur, je vous jure.

— Mais il me semble que vous ne m'avez pas habitué à une réception de ce genre; je vous ai dit que je ne pouvais satisfaire votre curiosité...

— Je ne l'ai point oublié, monsieur, Cela doit suffire.

— Mais vous ne m'avez pas laissé achever et cependant j'avais bien des choses à vous raconter...

L'actrice se retourna vivement; une rougeur subite colora son visage, et revenant vers Ropiquet.

— Ah! mon cher ami, combien je serais désolée, si effectivement j'avais pu vous blesser, vous déplaire par mon impatience; c'est un peu votre faute aussi : pourquoi ces réticences? allons, parlez, mon ami, parlez, dites-moi ce que vous savez; je

vous écouterai désormais sans vous interrompre.

— A la bonne heure, mais vous me le promettez...

— Je vous le promets.

— C'est que, voyez-vous, ma chère amie, le résultat de ma démarche ne répondra pas sans doute à vos espérances. Voilà pourquoi je vous ai dit d'abord que je ne pouvais satisfaire votre curiosité, comme je l'eusse désiré, il vous faudra renoncer à des illusions généreuses, comprimer l'élan de votre cœur... je le connais et ce sacrifice lui coûtera...

Madame Saint-Huberty baissa les yeux : elle semblait se repentir d'un mouvement d'impatience et de mauvaise humeur, mais les paroles de Ropiquet, au lieu de l'attrister, étaient au contraire pour elle un avertissement de ne pas désespérer encore ; elle vint se rasseoir auprès de Ropiquet et lui prit la main qu'elle serra dans la sienne : c'était l'inviter à pardonner et surtout à dire tout ce qu'il avait appris.

— Oui, dit le vieux musicien, je connais maintenant celui qui vous a rendu un service signalé le jour de l'affreuse catastrophe, je le connais...

— Vous le connaissez ! ah ! ciel !

L'actrice ne put maîtriser son émotion, et répéta ces mots qui annonçaient son étonnement : Eh quoi, vous le connaissez ?

— Oui, et j'ai causé long-temps avec lui ; nous avons même déjeûné ensemble.

— Et depuis quand le connaissez-vous ?

Cette question, à laquelle Ropiquet ne s'attendait pas, sembla l'embarrasser un peu.

— Mais, je le connais depuis quelque temps... deux ou trois mois seulement... par l'effet surprenant du hasard... il se trouve que la personne désignée dans la lettre est justement celle dont j'avais fait la connaissance... c'est indirectement, il est vrai... car, je ne voudrais pas le moins du monde qu'on pût croire le contraire... oh ! ce n'est pas mon ami, je vous le jure...

La manière dont Ropiquet se défendait

d'être l'ami de la personne qui avait été l'objet de ses recherches, pour le compte de l'actrice, put lui faire pressentir cette vérité dont le secret semblait échapper à la prudence du musicien. Il en avait dit assez pour que madame Saint-Huberty devinât le reste, et n'insistât pas pour un récit détaillé des démarches faites par M. Ropiquet. Les scrupules de celui-ci étaient d'un si sinistre augure! ils devaient recommander à l'actrice un ajournement indéfini de toute autre question, sur la personne qu'elle désirait connaître. Le vieux musicien s'attendait même à ce résultat.

Mais la curiosité l'emporta; il n'en pouvait être autrement, et madame Saint Huberty fit semblant d'attacher peu d'importance aux protestations de Ropiquet et même de n'en pas bien comprendre le sens; s'il ne convenait pas à celui-ci d'être regardé comme l'ami du héros de la nuit fatale, l'actrice pouvait avoir un motif spécieux pour réclamer des explications nettes et précises sur cet homme; elle avait surtout

la faculté de suspendre l'espèce d'enquête dont Ropiquet s'était chargé, sans être compromise, si les préventions du négociateur se trouvaient malheureusement justifiées. Mais, après tout, le vieux musicien s'était peut-être trompé ; peut-être avait-il jugé sans bien voir, sans examiner avec attention. Ropiquet, homme un peu timide et même misanthrope, ne pouvait être cru sur parole, dans une affaire de ce genre; son jugement n'était pas sans appel, et l'actrice n'était pas d'humeur à accepter une opinion qu'elle n'aurait pas débattue; il lui fallait une discussion, et si Ropiquet avait pu espérer un moment que madame Saint-Huberty ne pousserait pas plus loin ses questions, il ne tarda pas à être détrompé.

CHAPITRE VII.

LE SACRIFICE.

Madame Saint-Huberty avait donné à Ropiquet le temps de manifester son indignation, contre toute supposition relative aux rapports intimes dont il craignait si fort qu'on ne l'accusât ; ce plaidoyer anticipé, ces soupçons qu'il faisait planer sur

la moralité du mystérieux personnage, tout augmentait l'impatience de madame Saint-Huberty.

— Savez-vous bien, mon cher Ropiquet, lui dit-elle, que vous venez de m'inspirer des craintes sérieuses sur le compte de notre homme?... mais, en vérité, si c'était un galérien, un voleur de grand chemin, vous n'en parleriez pas avec plus de sévérité. Comme vous vous disculpez d'un reproche qu'on ne vous adresse même pas! comme vous avez peur qu'on ne vous suppose l'ami...

— Ah! pardon, madame, mais j'ai mes raisons pour parler ainsi. J'ai pu témoigner un peu trop vivement une répugnance dont je ne suis pas maître: que voulez-vous? j'ai des principes rigoureux peut-être; mais je m'en suis toujours fort bien trouvé.

— Ah! je sais que vous êtes un honnête homme; il y a long temps que j'ai pu apprécier votre probité, votre excellent caractère. Toutefois votre opinion juste, sans

doute, sur l'homme que j'étais si intéressée à connaître, ne vous dispense pas de me donner quelques éclaircissemens ; ma conscience même en a besoin pour éviter des remords.

— Des remords ! vous!...

— Eh ! oui, mon cher ami, j'en aurais, si je ne jugeais pas aussi par moi-même ; rien ne doit m'être caché et les réticences que votre amitié pour moi pourrait vous conseiller, je ne saurais les approuver... Que dis-je ? je ne vous les pardonnerais pas. Voyons, mon ami, parlez-moi franchement; ne craignez pas de me contrarier, de me blesser même; je vous écoute.

L'interpellation était claire, précise, explicite, et Ropiquet ne pouvait plus se renfermer dans le système des demi-mots ; l'actrice avait signifié son ultimatum et il fallait y accéder ou s'exposer à une rupture. Le vieux musicien avait déjà éprouvé plus d'une fois les effets d'une vivacité toute méridionale, de la part de madame Saint-Huberty :

— Eh! bien, dit-il, puisque vous l'exigez, je vais vous dire la vérité tout entière.

— Tout entière, entendez-vous?

Ropiquet baissa les yeux, et répondit par un oui, prononcé à voix basse, et qui était démenti par sa résolution bien arrêtée de passer sous silence la parenté qui le liait au mystérieux personnage:

— Oui, répéta-t-il, je dirai toute la vérité; mais hélas! combien elle s'éloigne de l'idée que vous vous étiez sans doute formée!...

— Il n'importe; parlez toujours.

— Ce Ferdinand est tout-à-fait indigne de votre intérêt, même du bonheur qu'il a eu de vous rendre service..... Vous ne pouvez le voir... c'est un de ces hommes dont l'existence est un problème, qui sont la honte de la société, ainsi que de leurs familles; un de ces mauvais sujets que la Province envoie à Paris pour y chercher fortune, et qui n'y trouvent ordinairement que la misère avec l'opprobre... un chevalier d'industrie enfin!

— Un chevalier d'industrie!... oh! n'est-ce que cela, mon cher Ropiquet? mais, en vérité, à Paris c'est un état comme un autre; il y en a partout des chevaliers d'industrie; à la cour même, j'en sais qui font très bonne et très belle figure; j'en sais même qui passent pour des gens fort estimables. Et puis, on donne ce nom à Paris, avec une grande légèreté; on le prodigue même, et la jalousie s'en sert volontiers pour se venger de l'habileté et du mérite qui obtiennent de brillans succès, sans en avoir demandé la permission à des nobles, à des gentilshommes qu'ils ont supplantés; aux yeux de beaucoup de gens, un chevalier d'industrie est un homme qui ne rend pas compte des moyens qu'il emploie pour réussir ou qui ne veut pas en livrer le secret aux autres... Voyez M. de Beaumarchais... n'a-t-on pas dit, ne repète-t-on pas encore dans un certain monde, que c'est un chevalier d'industrie; je ne sais si il est chevalier, mais ce que je

sais bien, moi, c'est qu'il a de l'industrie, une industrie qui fait envie, surtout à ses calomniateurs. Qu'en dites-vous, mon cher Ropiquet?

— Vous avez raison, madame, mais il y a industie et industrie, comme il y a...

— Je vous comprends de reste, mon ami, mais votre monsieur Ferdinand...

— Mon monsieur Ferdinand!... ce n'est pas le mien, entendez vous, et je vous suis très obligé...

— Allons, encore votre susceptibilité qui se fâche et gronde! pardonnez moi une expression qui a pu vous blesser, mais enfin ce monsieur Ferdinand contre lequel vous avez tant de préventions, et je veux bien croire qu'elles sont justes, qu'elles sont fondées; enfin, ce monsieur Ferdinand n'appartient peut-être pas entièrement à cette classe réprouvée de chevaliers d'industrie qui sont le fléau de la société et qui méritent le mépris des honnêtes gens. Avez-vous eu le temps de le connaître, de le juger?

— Je conçois, madame, et je justifie le

désir que vous avez de me convaincre d'exagération, d'injustice même, mais malheureusement les faits sont là... j'ai vu et cela doit vous suffire...

— Mais encore, mon cher ami, ne pourriez-vous vous expliquer davantage ?

— Cet homme m'a fait rougir... le vice a posé entre lui et vous une barrière insurmontable... il ne vous est pas permis de le voir, et vous devez renoncer au projet qui m'a valu la mission dont vous m'avez chargé. Si vous ne voulez pas m'en croire, si vous exigez de moi d'autres explications, je vous les refuserai... Oui, je vous les refuserai... votre honneur, le mien aussi, sont intéressés à ce refus.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il se leva sans donner à madame Saint-Huberty le temps de lui répondre; l'actrice émue, effrayée même par la sévérité du langage du vieux musicien, était encore assise, quand Ropiquet cherchant son chapeau, s'apprêtait à sortir :

— Encore un mot, un seul, mon ami,

s'écria-t-elle en s'élançant sur ses pas ; oh ! ne me le refusez pas.

— De quoi s'agit-il encore ? il me semble que je vous en ai dit assez pour qu'il ne vous soit plus permis de m'interroger...

— Il faut donc que j'étouffe la voix de la reconnaissance.

— Oui, oui, madame, et il m'en coûte, croyez-moi, de vous imposer cette condition terrible.

La voix de Ropiquet s'attendrit; de grosses larmes roulaient dans ses yeux; c'est en vain qu'il voulait maîtriser son émotion et conserver son maintien de mentor inflexible et sévère, il saisit une main de l'actrice et la serrant contre son cœur :

— Ah! vous savez combien est vif l'attachement que je vous ai voué ; je vous en ai donné bien des preuves ; eh bien ! celle que je vous donne aujourd'hui vous la mettrez un jour au nombre des plus grands services que j'ai pu vous rendre ; souvenez-vous de mes paroles : malheur à vous si vous repoussez mes con-

seils, si vous cherchez à connaître l'homme que vous appelez votre Sauveur? malheur à vous si cédant à la vivacité d'un sentiment, qui peut vous entraîner à d'imprudentes démarches, vous ne tenez aucun compte de mes avis. Songez-y bien; vous compromettriez votre tranquillité, votre avenir, votre honneur même, je vous le répète, en essayant de percer le voile qui couvre cette mystérieuse aventure. Oubliez ce qui vous est arrivé, et demandez à vos études de nobles, de glorieuses distractions. Vous vous devez aux arts, à la gloire, à la France; le théâtre va bientôt sortir de ses ruines, et une nouvelle salle vous offrira aux applaudissemens de la foule enchantée; le public reverra l'actrice qu'il idolâtre, qu'il estime surtout...qu'il estime surtout...

Ropiquet appuya sur ces derniers mots, qu'il répéta avec une intention très significative. Il avertissait l'actrice du danger que pouvait courir sa réputation, aussi bien que son talent affaibli, par des préoccupations qui sont l'écueil ordinaire des renom-

mées naissantes, au théâtre. Madame Saint-Huberty sembla enfin comprendre la justesse de ces observations et la portée des paroles de son négociateur. Une voix intérieure lui criait que le musicien avait découvert le secret de son cœur, en l'engageant à se défier du sentiment qu'elle voulait faire prendre pour celui de la reconnaissance : la pénétration de Ropiquet n'admettait plus les subterfuges ni les faux semblans d'une passion romanesque qui agitait déjà à la fois le cœur et la tête de l'actrice. Elle se résigna donc à la perte de ses illusions, à ce désenchantement subit que lui prescrivait le musicien, ou du moins elle témoigna une complète déférence à ses avis.

— Eh bien, mon ami, ne parlons plus de ce qui a paru vous causer déjà tant de chagrin, de désagrémens : je vous en demande pardon, et j'espère que vous serez désormais content de moi. Oui, je m'en rapporte à votre expérience, à votre amitié pour moi. Vos paroles m'ont éclairé sur les dangers d'indiscrètes recherches, et à

compter d'aujourd'hui, je suis tout entière à mes travaux. Vous n'avez, vous, aucun intérêt à me tromper, et puisque je dois renoncer au bonheur d'acquitter une dette que je considérais comme sacrée, je prends l'engagement de garder désormais le silence sur toute cette affaire; vous n'aurez plus à vous plaindre de mes questions importunes... oui, j'ensevelirai mes regrets, mes chagrins au fond de mon cœur. Oublions ce qui s'est passé entre nous, dissipons le léger nuage qui a pu obscurcir notre amitié, et jurez-moi que vous ne me priverez pas de vos visites si agréables pour moi... du moins vous ne m'interdirez pas la reconnaissance à votre égard.

Ropiquet n'eut pas la force de répondre à cette espèce de sommation adressée à son attachement pour l'actrice; toute réponse d'ailleurs eût été inutile, et les larmes qui tombèrent sur ses joues témoignaient combien il était sensible à un si touchant appel.

Peu s'en fallut qu'emporté par son émo-

tion il ne sautât au cou de l'actrice pour l'embrasser, pour confirmer par une douce étreinte tout ce qu'il éprouvait pour elle; c'était une espèce de tendresse paternelle, et madame Saint-Huberty sans doute n'avait pu se méprendre sur la cause de cette démonstration si soudaine et si vive que la situation justifiait. L'actrice avait déjà trouvé dans le musicien toute l'affection d'un père; le dernier entretien qu'ils venaient d'avoir, et dans lequel Ropiquet avait remporté une si grande victoire, attestait l'ascendant qu'il exerçait sur l'actrice.

Mais Ropiquet se rappela à propos la loi qu'il s'était imposée d'un respect presque religieux pour le talent qu'il avait formé pour la scène; car il eût craint que la calomnie et la malignité n'attribuassent son amitié et son dévoûment à un sentiment peu honorable, à une passion dont le ridicule est assez commun chez les vieillards. Il s'était constamment astreint aux formes de la politesse, dans ses rapports avec l'actrice, et jamais il ne s'était laissé aller à

un mouvement, à un geste qui put faire supposer une familiarité inconvenante. Cet homme n'avait jamais eu en vue que les succès de madame Saint-Huberty; sa récompense, le prix de ses efforts désintéressés, c'étaient les applaudissemens prodigués à l'actrice par l'admiration publique; il se croyait payé par les louanges qu'on accordait à son élève, à son amie, à sa fille chérie; il n'avait jamais osé lui donner ce nom, mais après la scène qui venait de se passer, il faillit manquer à ses engagemens, à un serment qu'il avait respecté, dans des circonstances non moins critiques peut-être.

Ici, madame Saint-Huberty venait de livrer le plus rude assaut à la sensibilité, au cœur du chaleureux vieillard; combien d'autres à sa place se fussent oubliés? Combien d'autres eussent brisé les entraves d'une indifférence calculée, d'un respect systématique, pour presser sur leurs cœurs une jeune et jolie femme, qui provoquait elle-même ce témoignage d'abandon? Mais

Ropiquet fut inflexible, et ne démentit pas son caractère :

— Adieu, dit-il, adieu, je vous remercie de vos aimables instances, mais elles n'étaient pas nécessaires ; je viendrai toujours chez vous ; je suis, je resterai toujours votre ami. Mais pour vous, soyez fidèle à la parole que vous m'avez donnée. Le bonheur de votre vie en dépend. Adieu.

Il poussa aussitôt la porte, et se dirigea précipitamment vers l'escalier.

— Vous oubliez votre canne, lui cria Suzanne qui était dans l'antichambre, en attendant la fin d'une séance qu'elle avait sans doute trouvée un peu longue, mais qui devait l'être en raison de l'intérêt des questions graves qui s'y étaient débattues.

— Ah ! c'est vrai, dit Ropiquet en se retournant et prenant la canne des mains de Suzanne ; merci. Puis il sortit.

— Comme il a l'air agité, M. Ropiquet, dit tout bas Suzanne ; vraiment, c'est singulier.

Elle allait prolonger le monologue,

mais elle entendit la voix de sa maîtresse qui l'appelait dans sa chambre.

— Suzanne, lui dit madame Saint-Huberty, en cherchant à composer sa physionomie et son maintien, ce soir je pars pour Neuilly.

— Ce soir, comment madame, ce soir?

— Oui, et tu auras soin que tous les paquets soient prêts pour six heures; tu n'oublieras pas d'y mettre tous les rôles que tu trouveras là, sur mon secrétaire, ainsi que ces cahiers de musique...

— Oui, madame, mais me permettrez-vous de vous demander si c'est pour un long séjour à la maison de campagne...

— Eh! que t'importe?

— C'est que, madame, dans le cas où nous y resterions long-temps, je prendrais tout ce qui est nécessaire...

— Eh bien, pour deux ou trois mois au moins, puisque tu veux le savoir; il faudra bien attendre que la nouvelle salle soit bâtie; et je ne suis pas d'humeur à passer la belle saison à Paris. Mais, rassure-toi,

nous y ferons de fréquens voyages, tu y viendras souvent; car je sais que mademoiselle Suzanne n'aime pas beaucoup la campagne... on a ses connaissances, ses amitiés, n'est-ce pas?...

— Et tout comme une autre, madame.

— A la bonne heure, et je ne saurais t'en vouloir... mais dépêche-toi, car il faut absolument que je parte à six heures.

— Je ne vous ferai pas attendre un seul instant.

Suzanne, dont la figure s'était un peu rembrunie à l'idée d'une séquestration trop longue et d'une triste solitude, reprit sa gaîté et dit tout bas, en regardant sa maîtresse;

— Partir sitôt! qu'est-ce que cela veut dire?

Madame Saint-Huberty de son côté mit en ordre et disposa quelques effets pour son séjour à la campagne. Plus d'une fois elle gronda Suzanne qui lui paraissait agir avec lenteur; il lui échappa même quelques expressions de colère, et la soubrette en fut

étonnée, car jamais jusque-là sa maîtresse ne lui avait parlé qu'avec douceur, avec indulgence, même lorsque Suzanne méritait de justes reproches. Madame Saint-Huberty s'efforçait cependant de cacher à sa femme de chambre la peine dont elle était tourmentée et craignait surtout de lui en laisser deviner la cause. Suzanne pensait l'expliquer par le résultat de la longue audience accordée à Ropiquet; c'était justement ce que craignait l'actrice. Mais son agitation, sa mauvaise humeur lui arrachaient son secret; et Suzanne, tout en faisant les paquets, maudissait le vieux musicien qu'elle accusait de la colère de l'actrice et surtout de ce voyage subit à Neuilly. Enfin on partit.

Quand Ropiquet vint le lendemain pour faire visite à madame Saint-Huberty, la portière de la maison l'arrêta par ces mots :

— Il n'y a personne, madame est à la campagne.

— A la campagne! et hier elle était en-

core ici; mais ne me trompez-vous pas, ma bonne dame?

— Incapable, monsieur Ropiquet, incapable. Je vous repète que madame Saint-Huberty est partie pour la campagne avec Suzanne.

Ropiquet ne pouvait revenir de sa surprise; il regardait, il examinait attentivement la figure de la portière, pour juger si elle parlait avec sincérité; un moment il crut que c'était de la part de madame Saint-Huberty une manière honnête d'éconduire un importun conseiller, un ancien ami dont on était las; mais il se ravisa, et il pensa avec raison que la détermination subite, instantanée de l'actrice, était l'effet de la scène de la veille; les craintes et les soupçons de Ropiquet furent bientôt dissipés; il ne songea plus qu'à l'utilité de cette retraite pour le repos et le bonheur de l'actrice, et se prépara à l'aller féliciter d'une résolution qui annonçait de la fermeté et de l'énergie. toutefois il se décida à attendre un avis

préalable pour se rendre à la maison de campagne.

Toutes ces réflexions, il les avait faites devant la loge de la portière qui le voyant si long-temps debout et silencieux, fut sur le point de l'inviter à prendre un siége. Mais Ropiquet sortant tout-à-coup de sa rêverie :

— C'est sans doute à Neuilly, dit-il à la portière, qu'est maintenant madame Saint-Huberty?

— Je le crois, mais c'est à vous de vous en assurer.

Ce peu de mots suffirent pour rappeler à Ropiquet qu'il commençait à être importun et même singulier dans ses questions, et il termina l'interrogatoire par un salut d'adieu adressé à la portière, puis s'éloigna.

— C'est bien extraordinaire, se disait-il, en marchant dans la rue, c'est fort étrange que ce départ mystérieux dont on ne m'a pas averti, moi qu'on consulte toujours, moi qui suis toujours chargé des préparatifs, des soins, des embarras des

voyages. En vérité, je n'y conçois plus rien. Ah ! si j'avais moins d'amitié pour cette petite, je ne lui pardonnerais pas un tel procédé à mon égard. Mais j'oublie qu'elle est femme, et par conséquent un peu légère, et puis je lui ai inspiré peut-être une si grande frayeur, mes paroles ont produit un effet si terrible, que sans doute elle a voulu ne plus s'exposer à mériter des reproches... mais des reproches! je ne lui en ai pas adressé ; je lui ai seulement donné des conseils, je l'ai avertie des dangers que lui faisait courir une imprudente curiosité, n'était-ce pas là mon devoir? je l'ai rempli... eh bien! si elle est fâchée, si elle a pris mes conseils en mauvaise part, tant pis pour elle... si elle ne veut plus me voir, si elle veut briser les nœuds d'une vieille amitié... j'en gémirai, mais enfin ma conscience sera tranquille, pauvre Saint-Huberty, tu me rendras justice un jour!...

Et le musicien, en se parlant ainsi, arrivait à son domicile, et tandis qu'il se laissait aller à des soupçons fâcheux, à des

idées tristes, il ne se doutait pas qu'une lettre de madame Saint-Huberty l'attendait chez lui; à peine l'eût-il reçue, qu'il la décacheta.

— Dieu soit loué, s'écria-t-il, avec une sorte d'exaltation, dieu soit loué, on ne m'éxile pas! on m'appelle à Neuilly, on s'y souvient encore de moi!

C'était en effet une invitation en termes fort affectueux de la part de madame Saint-Huberty; elle mandait auprès d'elle le vieux musicien, et celui-ci se mit aussitôt en route pour répondre au désir de l'actrice, dont l'invitation était fort pressante.

Il était bien déterminé à persévérer dans son sévère ultimatum relativement à l'aventure mystérieuse dont il avait juré de ne plus s'occuper; mais quand il arriva à Neuilly, il trouva que la résignation promise ne s'était nullement démentie : madame Saint-Huberty ne parla pas une seule fois de la négociation dont le résultat avait trompé ses espérances. De son côté, Ropiquet se

garda bien de revenir sur un sujet qui lui avait causé tant de désagrémens et de contrariétés.

Madame Saint-Huberty ne songeait plus qu'à ses rôles, et à ses études lyriques. L'ouverture prochaine du nouveau théâtre, dont on avait déjà jeté les fondemens, et dont la construction rapide ne permettait pas de dangereux loisirs aux artistes de l'Opéra, préoccupait vivement madame Saint-Huberty, jalouse surtout de conserver tous ses droits à la faveur publique. Ropiquet, s'emparant adroitement de ce concours de circonstances, qui faisaient diversion à un récent chagrin, ne cessait d'aiguillonner l'amour-propre de son élève; il lui montrait la gloire comme le seul but auquel le talent dût aspirer, et l'actrice travaillait, étudiait avec une ardeur nouvelle.

Cependant, quelque attentive qu'elle fût à composer sa physionomie, à en écarter les indices d'une profonde mélancolie, elle ne put échapper à Ropiquet; mais il n'osait adresser des questions, il craignait de rou-

vrir une ancienne blessure, et même il semblait éviter toute espèce de confidence, quoique madame Saint-Huberty ne fût disposée à en faire aucune de son côté. Celui-ci put croire que l'actrice avait décidément oublié M. Ferdinand; il se garda bien de s'occuper du sort de ce jeune homme, qu'il abandonnait de bien bon cœur à sa destinée, et dont la conduite ainsi que le langage avaient si fort révolté les principes et la probité du vieillard. Perdu dans la foule des mauvais sujets de la capitale, livré à tous les désordres d'une jeunesse indocile et fougueuse, loin d'une famille dont il faisait le tourment et la honte, peut-être, Ferdinand n'avait plus auprès de Ropiquet ni le titre ni les droits de neveu. Le vieux musicien avait même signifié à sa famille, qui sollicitait sa médiation et ses conseils pour tâcher de ramener ce jeune homme à ses devoirs, qu'il répudiait la parenté, et il fut infléxible dans sa résolution. Il avait annoncé positivement que Ferdinand *finirait mal*; c'était préciser le motif d'une répugnance

qui prenait sa source dans la crainte de graves événemens.

De ce moment, la famille n'insista plus; peut-être reconnut-elle qu'il fallait, comme Ropiquet, désespérer de l'avenir de Ferdinand, et que toute médiation, tout conseil étaient désormais inutiles.

Quant à Ferdinand, si son oncle s'informait peu de ce qu'il pouvait faire, de son côté, il n'était pas importun; il ne demandait, il ne cherchait pas une réconciliation, qui peut-être n'eût pas été impossible, malgré la déclaration de Ropiquet. Non-seulement il ne parut pas une seule fois devant son oncle avec l'attitude du repentir, mais pendant les sept ou huit ans qui suivirent l'entrevue qui eut lieu entre l'oncle et le neveu, ils ne se rencontrèrent qu'une fois, et encore Ferdinand ne s'arrêta pas, ne salua pas même le musicien! Celui-ci, étonné de cette rencontre, à laquelle il ne s'attendait guère, se garda bien de donner au jeune homme une leçon de politesse; seulement il murmura entre ses lèvres la répéti-

tion de l'anathème qu'il avait prononcé depuis long-temps sur son neveu :

— Il finira mal.

[illegible]

CHAPITRE VIII.

LE BEAU CONJURÉ.

Qu'est donc devenue cette société si frivole et si légère, immuable seulement dans l'inconstance de ses caprices et de ses folies? Où donc est-elle cette société dont l'unique soin était de varier les hochets de sa frivolité, et dont les molles langueurs,

les doux loisirs ne s'émouvaient qu'au bruit des applaudissemens ou des sifflets qui accueillaient une pièce nouvelle ou une brochure? N'y a-t-il donc plus de théâtres, d'opéra surtout, dont la chronique scandaleuse suffisait à la publique curiosité? Ne fait-on plus de petits vers lâchés par gros in-octavo, de madrigaux, d'épigrammes contre les célébrités et les ridicules du jour? Pourquoi cet air grave et froid qui assombrit tous les visages? Pourquoi cette préoccupation silencieuse qui a fait place aux riantes idées du plaisir, aux joyeuses pensées d'un aimable enjouement?

Une voix a répondu; une voix terrible a retenti au sein de cette société devenue tout-à-coup sérieuse et sévère : 1789!

1789! Cette date explique tout; c'est le mot de l'énigme politique; 1789! c'est le tocsin d'une révolution.

La France, l'Europe tout entière, attendent avec impatience l'ouverture de ces États-Généraux où commencera bientôt la lutte entre le peuple et la monarchie; que

d'espérances et de craintes s'agitent autour de l'arène qui va s'ouvrir ! C'est à l'historien de retracer la solennité dramatique de cette scène imposante ; à lui seul le droit d'apprécier, de juger le prélude de la révolution qui s'annonce.

Mais il y a encore dans Paris plus d'une personne qui n'attache à la convocation des États-Généraux que l'idée d'un spectacle nouveau, d'une grande fête. Chez les femmes surtout, rien ne saurait faire pressentir une crainte sur l'avenir, ni déceler le sentiment des dangers que court leur aimable empire. A peine, dans les brillans salons que peuple la haute noblesse, aperçoit-on quelque changement dans les habitudes de la coquetterie féminine ; elle se pose, comme aux plus beaux jours de sa sécurité, et la mode n'a pas eu à se plaindre d'un moment de dédain ou d'indifférence ; elle règne encore, armée de sa tyrannique dictature ; elle a conservé tous ses droits, tous ses priviléges.

Qu'importe à la jeune et jolie marquise

de Varanges le mouvement des passions politiques qui s'agitent à la surface de la France! elle ne comptera pas un adorateur de moins dans ses soirées; l'élite de la société s'y pressera encore, et aujourd'hui même la cour spacieuse de son hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré est encombrée de carosses et de laquais : car madame la marquise de Varanges reçoit si bien; elle fait les honneurs de sa maison avec tant de grâce que ses soirées ont inspiré de la jalousie à Versailles; la cour s'est plaint plusieurs fois de nombreuses désertions, et d'une vogue qui lui donnait une rivale dangereuse. La reine Marie-Antoinette elle-même avait eu beaucoup de peine à s'accoutumer à cette redoutable concurrence.

Mais on dirait qu'il y a eu redoublement dans l'ardeur qui entraîne le beau monde vers les salons de madame la marquise de Varanges. Jamais la réunion n'avait été à la fois si nombreuse et si brillante : on n'y distinguait pas seulement des noms que la noblesse comptait parmi ses illustrations;

mais l'aristocratie de l'empire des lettres et des arts y avait aussi ses représentans; des poètes, des peintres, des musiciens célèbres rehaussaient encore par l'éclat de leurs talens et de leur réputation celui de cette assemblée où régnait une sorte d'abandon et d'égalité même; car, quoique l'on ne s'y fût pas tout-à-fait affranchi du joug de l'étiquette, du moins elle n'y était ni cérémonieuse ni gênante; elle conciliait les droits de la politesse et ceux d'une liberté sage, qui permettait les heureuses saillies de la conversation, sans manquer aux convenances. Cet heureux compromis entre tant d'amours-propres et de rivalités de rang et de réputation, n'était pas le triomphe le moins glorieux qu'eût obtenu madame la marquise de Varanges; c'était son adresse et la puissance de son amabilité qui avaient résolu ce problême si difficile; il est vrai que les circonstances avaient un peu aidé à ce triomphe, et pouvaient réclamer une part dans la gloire de la jeune marquise. Il y avait déjà long-temps que des symptômes

de tendance, sinon pour une fusion, du moins pour un rapprochement, s'étaient manifestés à la surface de la société, entre des classes qui jusque-là semblaient séparées par un immense intervalle. Mais enfin madame de Varanges paraissait s'être placée à la tête du mouvement; elle s'en était, pour ainsi dire, emparé pour le diriger, et, grâce à elle, il y avait à Paris un salon où la noblesse était sans orgueil, la magistrature sans morgue, les hommes de lettres sans pédantisme, et les artistes sans ridicules.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas: le salon de madame la marquise de Varanges n'était ni un club, ni un bureau d'esprit; elle ne voulait nullement recommencer l'hôtel de Rambouillet, dont les traditions d'ailleurs étaient bien effacées, et puis c'eut été un grossier anachronisme, dont le dédain et l'indifférence eussent fait bonne et prompte justice. Le temps n'était pas du tout aux graves discussion sur la niaiserie d'un bout-rimé, ni sur la fadeur d'un madrigal; l'*Almanach des*

Muses lui-même, cet Almanach qui, naguère encore, était le temple de la gloire pour les disciples de Dorat, avait paru presque incognito le 1er janvier 1789; M. Sautreau de Marsy, l'éditeur des *Étrennes d'Apollon*, redemandait en vain des lecteurs à la province oublieuse, qui cherchait des émotions et des plaisirs autre part que dans des poésies fugitives. Madame de Varanges n'aspirait pas non plus à la célébrité de ces dames qui avaient changé leurs salons en académie au petit pied ; elle ne faisait pas de l'esprit une obligation pour le monde qu'elle invitait, et sa tolérance même était extrême sur ce chapitre, car, parmi les habitués de ses réunions, il y avait deux fermiers généraux qui s'étaient fait une espèce de réputation par leur simplicité plus que naïve ; madame de Varanges avait pris la diversité des caractères et des hommes pour devise de sa philosophie sociale, et elle y avait été bien rarement infidèle.

Quant au marquis de Varanges, il n'était dans la maison qu'un personnage fort se-

condaire. Bon gentilhomme de province, héritier d'une grande fortune, il était venu chercher une femme à Paris, et cette femme, qu'il avait épousée à cause de sa beauté et de son esprit, mais qui ne lui avait point apporté de dot, tenait le sceptre conjugal avec trop d'éclat pour que M. de Varanges cherchât à le lui arracher; il était fier des succès qu'obtenait la marquise, et des hommages qu'on lui prodiguait; il était pour ainsi dire, le premier esclave de cette souveraine aimable; il s'énorgueillissait presque de sa servitude volontaire. Il faut toutefois dire que la marquise n'avait point donné le droit à la malignité d'attaquer sa conduite et de jeter du ridicule sur la position de M. de Varanges; quoique mêlée à toutes les agitations du monde et des plaisirs, elle avait su commander le respect pour elle et pour son mari; jamais on ne put lui reprocher une de ces étourderies, une de ces imprudences dont il n'est donné qu'à un fort petit nombre de femmes de prévoir les résultats, de calculer les conséquences.

Cette sagesse, chez madame la marquise de Varanges, paraissait inexplicable pour un monde qui avait sous les yeux tant d'exemples d'une facilité de mœurs acceptée comme une nécessité de tradition, et presque comme un principe social; or, cette sagesse, était le produit d'un heureux équilibre entre la tête et le cœur. La marquise de Varanges avait ce qui manque le plus souvent à son sexe, cette fermeté de jugement qui impose à la sensibilité, et préserve de ses égaremens et de ses fautes.

Mais nous oublions que les salons de la marquise se remplissent; des groupes se sont formés, et les conversations s'engagent; les complimens, les félicitations, les éloges assiégent la dame qui préside à la fète; mais elle est toujours calme, et sa présence d'esprit fait tête à l'orage de la galanterie, qui fait pleuvoir sur elle ses fadeurs et ses madrigaux.

— Eh bien! dit le chevalier de Lancy, en s'approchant de madame de Varanges, j'espère que madame la marquise est satis-

faite de l'exactitude et surtout de la docilité de ses fidèles sujets.

La marquise se retourna vivement et regarda le chevalier d'un air qui annonçait la surprise :

— Mes fidèles sujets! est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

— Sans doute, madame la marquise, ne sommes-nous pas tous ici vos sujets, vos vassaux même.

— Ah! chevalier, je n'ai et ne veux avoir que des amis.

— Si je ne me trompe, c'est votre faute, madame la marquise, et je puis voir des sujets où j'aperçois une reine...

—Encore! encore, monsieur le chevalier, mais vraiment votre amabilité est un peu féodale, permettez-moi de vous le dire, et vos complimens ont un parfum du moyen-âge...

— Mais ce moyen-âge, madame la marquise, valait bien le nôtre sous certains rapports, et je crois que les dames n'ont jamais eu à s'en plaindre, car alors le respect dont on entourait la beauté était un

culte, l'amour qu'elles inspiraient une religion...

— Chevalier ! chevalier ! si j'étais jamais reine, (ce dont le ciel me préserve !) je vous choisirais pour mon troubadour.

A ces derniers mots le chevalier un peu confus du mauvais succès de son compliment, balbutia encore quelques excuses, mais sa réplique se perdit dans le bruit qui s'éleva tout-à-coup dans l'assemblée, et qui vint fort heureusement au secours du troubadour en expectative.

Un conseiller au Parlement, M. d'Eprémesnil, tenait à la main une brochure et en lisait quelques passages au milieu d'un groupe nombreux qui interrompait de temps en temps la lecture par des marques d'une vive approbation ; quelques applaudissemens se firent même entendre, et c'est ce bruit tout nouveau dans le salon de madame la marquise de Varanges, qui avait causé l'émotion générale en appelant l'attention et les regards de tous les assistans

sur la scène dans laquelle le conseiller au parlement jouait le principal rôle.

— Quelle énergie! quelle hardiesse, s'écriait-on ; c'est de la véritable éloquence.

La marquise de Varanges, les personnes qui l'entouraient, vinrent grossir la foule des auditeurs qui se pressaient autour de M. d'Eprémesnil. Alors le lecteur s'était arrêté, comme pour reprendre haleine et laisser à l'assemblée le temps d'admirer, de commenter l'éloquent mémoire dont il venait de faire connaître quelques passages.

— Connaissez-vous l'auteur, demanda une jeune dame au marquis de Belleval qui se trouvait placé près d'elle.

— Pas le moins du monde, répondit le marquis; cependant on assure que c'est un gentilhomme de province...

— Et de plus, ajouta l'abbé de Rostan, un député à notre grande cohue nationale.

— Qu'est-ce que cette grande cohue

nationale ? reprit avec quelque aigreur un avocat, Laporte-Dutertre ; veuillez, je vous prie, monsieur l'abbé, nous faire connaître ce que vous entendez par là ; pour ma part, je ne serais pas fâché de savoir à quoi m'en tenir là-dessus.

L'abbé de Rostan parut un peu embarrassé par cette question, mais il reprit bientôt contenance et s'adressant à l'avocat :

— Je suis fort surpris vraiment que vous m'interpelliez de la sorte, et je ne pensais pas qu'il y eût une énigme dans mes paroles ; mais puisque vous m'en demandez le mot, je vais vous le dire et vous éviter les embarras des recherches pour le deviner. Que chacun juge à sa manière les événemens politiques dont nous sommes témoins ; les opinions sont parfaitement libres, je crois, du moins ici ; moi, je ne vois qu'une cohue dans la convocation des États-Généraux, et je suis tout prêt à prouver que ce n'est pas autre chose...

— Une cohue ! une cohue ! les États-Généraux une cohue !...

Vingt ou trente voix s'élevèrent à la fois pour protester contre les paroles de l'abbé, qui cependant faisait tête à l'orage des interpellations. Enfin madame la marquise de Varanges vint heureusement interposer sa médiation dans ce brouhaha presque général ; à sa vue, l'irritation se calma et l'on sépara l'avocat et l'abbé qui échangeaient déjà entre eux des propos très vifs et même des menaces. Mais la curiosité de la jeune dame, cause innocente de cette espèce d'émeute, n'était pas satisfaite ; elle s'adressa donc à une autre personne, mais elle ne fut pas plus heureuse et ne put obtenir de renseignemens positifs. Enfin elle s'adressa à M. d'Eprémesnil lui-même qui attendait le rétablissement de l'ordre et du silence pour obtempérer aux invitations d'une partie de l'assemblée qui n'avait pu entendre les fameux passages du mémoire sur les États-Généraux.

Mais avant de répondre à la jeune dame, il crut devoir lui adresser quelques mots d'aimable galanterie.

— Quoi, madame, lui dit-il, vous refuserez-vous encore aujourd'hui aux hommages qui vous attendent? ne pourrons-nous pas acquitter par les tributs de notre admiration le bonheur que nous promet votre voix si suave et si pure? la gloire est encore ici pour vous, quoique le théâtre ne soit point digne peut-être de votre talent, de réputation...

— Ah! monsieur, je ne mérite ni vos reproches, ni vos éloges; je suis bien fatiguée et ce n'est pas la bonne volonté qui me manque; mais les forces trahissent mon courage; vous savez si j'ai l'habitude de résister aux honorables sollicitations qu'on m'adresse; le service que je fais depuis quelque temps à l'Opéra est si pénible, et monsieur le premier gentilhomme de la chambre est si peu raisonnable.

— J'en conviens avec vous, madame; toutefois j'espère bien que vous nous dédommagerez une autre fois.

— Je vous le promets, mais vous, monsieur, à votre tour vous nous accorderez

bien la faveur d'une seconde lecture de l'ouvrage que quelques personnes ont pu seules admirer... l'auteur... vous connaissez son nom et il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander.

— C'est le beau conjuré...

— Le beau conjuré!... mais ce n'est pas là un nom de famille, je pense...

— Oh ! pas tout-à-fait, mais il est beaucoup plus connu sous ce nom dont nous l'avons baptisé que sous le sien propre...

— Le beau conjuré ! c'est donc un conspirateur de profession; il fait donc son état du complot; singulier métier vraiment, mais par le temps qui court, il ne faudrait pas s'en étonner peut-être.

— Oh ! madame, c'est un conspirateur de fort bonne compagnie, de mœurs très douces et d'une exquise politesse; il ne porte pas de poignard sous son habit; il n'a point une de ces physionomies sombres et terribles que l'imagination des poètes et des romanciers prête si gratuitement aux

conjurés de tous les pays, surtout à ceux de Venise et de Florence.

— A la bonne heure, monsieur, vous me rassurez un peu ; toutefois voudrez-vous bien m'expliquer l'origine de ce nom si bizarre ? car enfin il faut bien que le beau conjuré...

— Eh ! mon Dieu, c'est que d'abord il conspire, ensuite qu'il est fort bel homme, avantage qui manque ordinairement aux conspirateurs. Mais ne croyez pas, madame, que notre beau conjuré s'occupe de trames et de complots, d'intrigues mystérieuses dont le résultat est toujours le crime ou la violence. Oh! lui, il ne conspire qu'avec la plume, dans son cabinet, ou avec sa parole dans un salon ; il lui faut toujours le public pour confident de ses projets, de ses pensées, de ses espérances. Il conspire même assez souvent ici...

— Ici ! ici !

— Ici même, dans ce salon, à la place que vous occupez en ce moment...

M. d'Eprémesnil, en prononçant ces

derniers mots, donna un libre cours à sa gaîté qu'il avait eu peine à contenir; ses éclats de rire déconcertèrent un peu madame Saint-Huberty qui craignit un moment d'avoir été mystifiée par son interlocuteur: celui-ci s'aperçut bientôt de l'embarras qu'éprouvait l'actrice; d'autres personnes qui avaient écouté la conversation entre madame Saint-Huberty et le conseiller au parlement paraissaient déjà s'amuser de la surprise et de la perplexité de la jeune dame, lorsque M. d'Eprémesnil changeant de ton et de langage:

— Ce conjuré, madame, vous allez sans doute bientôt le voir, nous l'attendons ce soir même, et je suis fort étonné qu'il ne soit pas encore arrivé, car je l'ai rencontré ce matin dans le jardin des Tuileries; il m'a bien promis qu'il viendrait.... la preuve de ce que j'avance, c'est qu'il m'a remis cet exemplaire de son mémoire sur les États-Généraux.

— Mais son nom, son nom, monsieur, de grâce...

— Le comte d'Antraigues, fort bon gentilhomme du Vivarais, et de plus, député de la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg, aux États-Généraux. Vous le connaissez peut-être, madame...

Madame Saint-Huberty réfléchit un moment et sembla interroger sa mémoire :

— Non, monsieur, je n'ai même jamais entendu prononcer ce nom, mais attendez donc... ce doit être le nom d'une ancienne famille, et je crois me souvenir d'avoir lu dans l'histoire de France qu'une maîtresse d'Henri IV était une d'Antraigues.

— Oui, précisément, la belle marquise de Verneuil qui conspira contre son royal amant; toutefois je n'assurerais pas que notre comte est de cette noble famille. Mais il n'importe; vous savez son nom, madame, et votre curiosité sera bientôt complétement satisfaite; je l'espère, du moins.

— Mais, monsieur, je crois m'apercevoir que beaucoup de personnes s'impatientent et trouvent notre conversation beaucoup

trop longue ; elles semblent attendre quelque chose que vous leur avez promis.

— Vous le devinez sans doute... c'est la lecture de quelques autres passages de ce mémoire. Si la politique ne vous fait pas trop peur, veuillez, madame, vous asseoir et prendre place parmi les auditeurs. Je vous préviens que ce que je vais lire n'a rien de bien attrayant pour une artiste ; ce n'est pas de la poésie...

— Qu'importe, monsieur ? ce ne sont pas du moins les vers d'Opéra qui auraient pu me rendre bien sévère à l'égard de la prose. Lisez, lisez donc, monsieur, car il me semble déjà entendre des murmures, précurseurs d'une émeute contre vous, contre moi surtout qu'on accuse de vous accaparer, pour ainsi dire, au détriment de la curiosité générale.

Madame Saint-Huberty s'éloigna un peu de M. d'Eprémesnil et s'assit dans un fauteuil, qu'avança le marquis de Barjac, un des plus assidus et des plus empressés courtisans de l'actrice. Il épiait depuis long-

temps le moment où la conversation cesserait entre elle et le conseiller au parlement, afin de pouvoir présenter ses hommages à madame Saint-Huberty ; aussi à peine avait-elle quitté M. d'Eprémesnil, que le galant marquis dont la prévoyance toujours pleine d'attention avait eu soin de chercher un siége, invitait l'actrice à s'y asseoir. Madame Saint-Huberty remercia l'officieux personnage par un gracieux sourire; M. d'Eprémesnil, tenant dans ses mains le mémoire sur les États-Généraux, le feuilletait rapidement comme embarrassé par le choix du morceau dont il voulait faire admirer les beautés ; quelquefois aussi il levait les yeux et l'on observa que ses regards se tournaient du côté de l'endroit où se trouvait madame Saint-Huberty.

Mais enfin il commença la lecture au milieu d'un profond silence. Il faisait des pauses fréquentes, comme pour donner aux auditeurs le temps d'applaudir les hardiesses politiques de l'écrivain et peut-être aussi le talent du lecteur dont la voix for-

tement accentuée et la prononciation nette faisait valoir le style pompeux et souvent déclamatoire de l'ouvrage.

Toutefois il y avait dans l'assemblée des personnes qui n'applaudissaient pas et qui hochaient la tête en signe de mécontentement. Elles ne partageaient pas du tout l'enthousiasme du plus grand nombre, et cette exaltation qui prodiguait les bravos n'était pas de leur goût; on entendit même quelques murmures qui protestaient contre les applaudissemens; la vieille marquise douairière de Neuilly se distinguait par l'énergie de son opposition et la vivacité de ses critiques :

— Quoi ! s'écriait-elle, c'est un gentilhomme qui a écrit ces belles choses; pour moi, j'en doute fort, et si c'est effectivement un véritable gentilhomme, non pas un de ces gentilshommes de contrebande qui pullulent à Paris et qui usurpent un titre de noblesse pour appuyer leurs intrigues, ce gentilhomme là est un fou...

— Lui un fou! le comte d'Antraigues

un fou ! répliqua un jeune officier qui était assis près de la marquise.

— Oui, monsieur l'officier, et même un fou à lier... je suis désolée d'être forcée de le dire; mais c'est la vérité; s'il est de vos amis, je vous conseille de le faire conduire à Charenton.

— Un écrivain aussi éloquent! le rival de Mirabeau!

— Autre fou encore, qui, si l'on m'avait cru, serait depuis bien long-temps aux Petites-Maisons...

La discussion prenait un caractère de violence qui fit craindre un moment une scène fâcheuse, car la vieille marquise de Neuilly paraissait décidée à tenir tête à l'officier; mais heureusement la maîtresse de la maison avait tout entendu, et elle parvint à mettre les parties d'accord par de gracieuses paroles; après ce petit incident d'une controverse assez plaisante, M. d'Eprémesnil continua sa lecture; il était arrivé à ce passage dont les premières

phrases causèrent une sorte d'émotion dans l'assemblée :

« Ce fut sans doute pour donner aux plus héroïques vertus une patrie digne d'elle, que le ciel voulut qu'il existât des républiques, et, peut-être pour punir l'ambition des hommes, il permit qu'il s'élevât de grands empires, des rois et des maîtres... Mais Dieu, toujours juste, même dans ses châtimens, Dieu permit qu'au fort de leur oppression, il existât pour les peuples asservis un moyen de se régénérer; en Angleterre, l'insurrection est permise; elle serait sans doute légitime, si le parlement détruisait lui-même une constitution que les lois doivent conserver. Ah! grand Dieu! s'il est sur la terre un homme incapable par sa position d'exercer le pouvoir législatif, c'est un roi et surtout un roi héréditaire... la noblesse héréditaire est le plus épouvantable fléau dont le ciel, dans sa colère, puisse frapper une nation libre... »

Ces derniers mots furent le signal de

murmures et d'exclamations qui déconcertèrent entièrement le lecteur, quelque déterminé qu'il parût d'abord à les braver.

— C'est une horreur! c'est une abomination, s'écriait la vieille marquise de Neuilly, dont l'impatience et la mauvaise humeur oubliaient les invitations polies de la maîtresse de la maison; il est impossible à d'honnêtes gens d'en entendre davantage. Qu'on nous insulte, qu'on nous outrage de loin, à la bonne heure, mais on devrait bien ne pas nous jeter à la face de pareilles impertinences. Monsieur le conseiller au parlement n'y voit pas sans doute de personnalité pour lui, car il est un peu désintéressé dans la question...

— Que voulez-vous dire, madame, lui répond en souriant le comte de Bernay, et pourquoi donc monsieur d'Eprémesnil ne se trouverait-il pas offensé comme nous de l'indécente audace de l'écrivain?

— C'est que cette noblesse de robe, entre nous, mon cher comte, est fort contestable et surtout très contestée.

— Mais qu'importe ! il ne prétend pas donner comme sienne l'opinion de M. d'Antraigues; il en fait part à une réunion qui a paru désirer la connaître; il en décline sans doute la responsabilité; d'ailleurs je connais beaucoup d'excellens gentilshommes qui applaudissent à ces ridicules déclamations contre la royauté et la noblesse; c'est même une manie du jour, une mode et nous n'y pouvons rien, madame la marquise : ainsi donc le parti le plus sage est de gémire et de se taire...

— Non pas! non pas! je parlerai ou je sortirai d'ici : il faut faire justice de ces calomnies.

Elle se disposait déjà à se lever, mais le comte de Bernay, aidé de quelques personnes placées près de lui, fit entendre raison à l'impatiente marquise, en lui montrant les inconvéniens et surtout l'inconvenance d'une réclamation violente, dont l'assemblée toute entière eût pu se formaliser. Il était déjà même fort heureux pour elle que ses observations pleines d'amertume sur le mémoire de M. d'Antraigues et

ses épigrammes contre le lecteur officieux, n'eussent point dépassé le petit cercle au milieu duquel la marquise se trouvait.

Mais dans les autres parties du salon, la controverse, quoique plus favorable à l'auteur et au lecteur, n'en était pas moins animée; la majorité s'accordait sur le talent de l'écrivain, tout en discutant les principes où un certain nombre de juges trouvaient des hérésies; ils ne pardonnaient pas à un noble ou du moins à un homme qui portait un titre de noblesse, de déserter une cause qu'il devait défendre : « Pourquoi, disaient-ils, monsieur l'auteur qui écrit si bien, ne renonce-t-il pas à ce titre qui s'accorde si peu avec son opinion politique? il n'y a pas de loi, de nécessité qui le force à s'appeler M. le comte d'Antraigues. »

Il y avait des admirateurs exaltés, fanatiques même, qui voyaient une sorte d'héroïsme dans la résignation du comte, dans sa persistance à conserver son titre nobiliaire; elles donnaient plus de crédit, plus de force à ses paroles, à ses écrits; elles

prêtaient à l'éloquence l'éclat du désintéressement. Qu'y aurait-il eu d'extraordinaire, si, simple roturier, appartenant au tiers-état, l'auteur eût critiqué, attaqué la noblesse? Il n'était pas sans doute le premier, le seul écrivain qui eût appelé par ses écrits la réforme des abus et des privilèges, et plaidé avec force la cause du peuple; mais le premier il avait prouvé la possibilité d'une alliance entre les principes de la liberté et la noblesse; quant à M. de Mirabeau, il ne pouvait être opposé à M. d'Antraigues, puisque le député d'Aix avait répudié solennellement sa noblesse et son titre, pour réunir les suffrages. Il s'était fait marchand de draps, et le comte avait fait place à l'homme de boutique.

Tel était le tableau que présentait la société si diversement émue, si agitée par tant d'opinions contraires. Toutefois on pouvait observer une sorte d'unanimité bienveillante de la part des dames en faveur du noble démagogue; il n'y avait peut-être que la vieille marquise de Neuilly qui lui

fut opposée et qui eût manifesté contre lui, contre ses principes, la persévérance de sa mauvaise humeur. Toutes les autres inclinaient, sinon à une approbation très explicite qui se prononce par des applaudissemens, mais à l'amnistie l'indulgence. Le surnom de beau conjuré était-il un titre à cette bienveillance extraordinaire, car la plupart de ces dames étaient tout aussi nobles que la marquise de Neuilly? Il faut le croire, pour expliquer le privilége de l'intérêt et même de la sympathie qui imposaient silence à l'orgueil nobiliaire et aux préjugés de la naissance.

Toutefois M. d'Eprémesnil n'était pas disposé à continuer sa lecture; il craignait de soulever de nouveaux orages, en jetant au milieu de l'assemblée d'autres phrases encore plus hardies que celles qui avaient déjà excité une si vive rumeur; entouré de plusieurs personnes qui semblaient partager les opinions politiques du comte d'Antraigues, et pressaient le lecteur de faire connaître encore quelques passages

du mémoire, il résistait à leurs instances multipliées, à leurs vives sollicitations; il paraissait même se reprocher son imprudence et son étourderie.

— J'avoue, disait-il en riant, que je n'avais parcouru la brochure que fort légèrement avant de lire les morceaux qui ont failli livrer ce salon à la guerre civile; j'ai été séduit, fasciné par l'éclat du style; je ne m'attendais pas à trouver dans cet écrit des principes qui tendent au renversement de la monarchie; je veux des réformes sages, mesurées; mais la royauté, le parlement, la noblesse, il faut les respecter; elles auront toujours droit à mon respect et je saurai les défendre...

— On peut bien se passer du parlement, et surtout du parlement de Paris, monsieur le conseiller, entendez-vous bien; ce sont les parlemens qui ont fait tout le mal, et Dieu sait où ils conduiront la France!

Tous les regards se tournèrent vers le baron de Bourgeval qui venait d'apostropher avec cette rudesse M. d'Esprémesnil,

dont l'embarras et la confusion seraient difficiles à décrire. Il est vrai qu'il avait en quelque sorte provoqué l'apostrophe du baron, en plaçant les parlemens avant la noblesse dans l'ordre des institutions qu'on devait conserver : il avait blessé la susceptibilité du gentilhomme, et celui-ci n'avait eu garde de laisser échapper l'occasion de se venger du lecteur qui venait de jeter le trouble dans la société, en se chargeant de lui faire connaître les passages les plus séditieux du fameux mémoire sur les États-Généraux.

Cependant M. d'Eprémesnil garda le silence; il craignit peut-être les conséquences d'une discussion qui pouvait amener un fâcheux éclat; le baron de Bourgeval parut comprendre aussi le danger de l'interpellation qu'il venait d'adresser au conseiller et n'insista pas sur la nécessité d'une réplique.

Il y eut alors un moment de silence dans l'assemblée : on se regardait, on s'observait, et la gêne, la contrainte, avaient suc-

cédé aux doux épanchemens de l'amitié, ainsi qu'à l'aimable familiarité de la conversation. Quelques instans auparavant, on n'entendait que le cliquetis des paroles échangées par la vivacité française, le choc des joyeuses saillies, le bruit des pas retentissans sur le parquet qu'ils faisaient gémir. Partout la gaîté et la galanterie variaient les scènes animées de ce mobile théâtre, et, tout-à-coup, il est devenu triste, silencieux, comme la solitude.

Qu'est-ce qui a donc causé cette soudaine résolution ? La politique, quelques phrases hardies lancées au milieu de ces groupes qui ne pensaient naguères qu'au plaisir, ont rembruni par de sombres teintes toutes ces physionomies ; elles ont averti ce monde insouciant et frivole qu'il lui faudrait renoncer bientôt à ces amusemens d'une société polie pour songer à ses périls, à ses convulsions, à ses malheurs ; la noblesse et la royauté allaient avoir une lutte terrible à soutenir, et ces dissentimens qui venaient d'éclater dans un salon, ne

devaient pas tarder à éclater au dehors, pour aboutir à la guerre civile, et à l'anarchie.

Ce fut en vain que la marquise de Varanges, effrayée de ce changement, chercha à combattre les progrès de la tristesse et de la froideur qui s'étaient emparé de l'assemblée; elle ne put y réussir; déjà même quelques personnes se disposaient à sortir, et M. d'Eprémesnil, presque honteux du rôle qu'il avait joué, s'était dérobé aux regards qui l'importunaient lorsqu'on le vit rentrer tout-à-coup dans le salon; il était tout effaré:

— Le voici, le voici, s'écriait-il.

— Qu'y a-t-il, demanda madame de Varanges, tout émue et courant au-devant du conseiller?

— Il me suit, il est sur mes pas.

— Eh! qui donc, monsieur, répéta la marquise en accompagnant sa question d'un mouvement très prononcé d'impatience et de mauvaise humeur.

— Le beau conjuré!

Et M. d'Eprémesnil fut bientôt entouré d'hommes et de femmes qui lui adressaient mille questions auxquelles il répondit en montrant la grande porte du salon ; elle s'ouvrit bientôt.

Un domestique revêtu d'une riche livrée, s'avança et dit d'une voix retentissante :

— Monsieur le comte d'Antraigues.

Bientôt on vit entrer un homme de haute taille, à la tournure élégante ; il était habillé très simplement, et se présentant avec aisance au milieu des spectateurs silencieux dont les regards étaient fixés sur lui, il alla droit vers la marquise de Varanges.

C'était le beau conjuré, l'auteur de la brochure qui avait produit une si vive sensation dans l'assemblée; c'était enfin le fameux comte d'Antraigues!

CHAPITRE IX.

LE SOUVENIR.

Il s'est tout-à-coup dissipé l'orage des divisions intestines qui menaçaient le salon de madame la marquise de Varanges, de toutes les horreurs de la discorde ; les fiers ressentimens qui semblaient attendre si impatiemment l'heure de la vengeance et

qui voulaient demander compte à l'audacieux écrivain de ses hardiesses insolentes, de ses blasphêmes contre la noblesse et contre la royauté, gardent le silence et semblent craindre de se trahir.

Il est là, cet ennemi dont les phrases avaient froissé tant d'intérêts, blessé tant d'amours-propres ; il se présente seul, pour ainsi dire, désarmé, devant la ligue des barons et des marquises, qui tout-à-l'heure maudissaient son nom et son talent ; il vient affronter leur colère, défier leur orgueil irrité ; pourra-t-il résister seulement au choc ? sans doute il peut compter sur l'intervention de quelques auxiliaires, sur le dévoûment de quelques amis qui partagent ses opinions ; ils le soutiendront, ils le défendront, dans la mêlée des reproches, des récriminations et des plaintes ; mais ils sont en bien petit nombre, tandis que les rangs de ses adversaires sont pressés et compactes. La noblesse s'appuie sur une majorité imposante, et il faudra bien qu'elle triomphe ; le premier résultat de sa

victoire certaine sera la retraite de l'auteur; l'interdiction prononcée contre lui; madame la marquise de Varanges ne pourra se refuser à ce sacrifice qui coûtera sans doute à sa politesse, ou si elle ne se rend pas aux exigences du parti vainqueur, elle court risque de voir son salon transformé en une vaste solitude.

Mais quoi? le silence se prolonge; les têtes s'inclinent devant le beau conjuré; les dames qu'il salue lui répondent par d'aimables révérences; la marquise de Neuilly elle-même qui avait témoigné tant d'acharnement contre l'écrivain absent, n'a pas détourné la vue avec horreur, à l'aspect du comte d'Antraigues. Elle s'est levée pour mieux le voir; elle a oublié sa colère et sa vanité et après avoir échangé des saluts très gracieux avec le comte, elle ne se lasse pas de le regarder; elle voudrait se mêler au groupe qui l'escorte, puis quand elle se rassied; elle se penche vers le chevalier de Villers:

— Quel dommage, lui dit-elle tout bas,

qu'un aussi bel homme ne soit pas des nôtres ?

— Il est vrai que c'est un cavalier très distingué et il a, ma foi, de très bonnes manières. On ne le prendrait jamais, en le voyant, pour un méchant pamphlétaire.

— Surtout pour un de nos ennemis ; j'ai bien de la peine à croire qu'il ne soit pas un gentilhomme de bonne maison.

— J'en doute fort, moi, mais s'il n'écrivait pas contre la noblesse, on pourrait encore douter. Son mémoire sur les États-Généraux lui fait beaucoup de tort, surtout du côté de la naissance.

— Cependant M. le comte de Mirabeau est d'une bonne noblesse, et Dieu sait comme il nous traite!

— C'est vrai, mais en France tout le monde connaît les Mirabeau, tandis que dans le Vivarais même on ne connaît pas les d'Antraigues; celui-ci, je crois, est le premier de sa race.

— Tant pis! tant pis! car c'est un bien bel homme que ce monsieur.

Et la vieille marquise poussa un profond soupir qui témoignait de la sincérité de ses regrets.

Mais le beau conjuré poursuivait sa marche triomphale à travers les hommages; toutes les dames avaient pour lui les yeux de la marquise de Neuilly; les hommes, même ceux qui paraissaient les plus prévenus contre lui, cédaient à l'entraînement général.

Le comte d'Antraigues justifiait du reste cet intérêt si vif; il y avait dans toute sa personne un charme qui résultait autant des avantages extérieurs que des qualités non moins séduisantes; il s'exprimait avec une gracieuse facilité et sa figure alliait à la noblesse des traits, un air de bienveillance qui la tempérait, pour ainsi dire, par les teintes de la douceur et de la modestie. Il n'acceptait les éloges qu'avec des restrictions et semblait se dérober à la gloire.

Or, les premiers mots qu'on lui adressa, furent des louanges; on s'empressait à lui parler de son mémoire sur les États-Géné-

raux ; mais il parut étonné d'apprendre qu'il fût déjà si bien connu dans le salon de madame de Varanges ; l'ouvrage n'avait encore été livré qu'à un très petit nombre d'amis parmi lesquels se trouvait M. d'Eprémesnil ; il soupçonna une indiscrétion, et courant après le conseiller qui évitait sa présence, il le prit par le bras, puis l'entraînant dans un coin du salon, il lui adressa des reproches de manière à lui faire croire qu'il était blessé de cette communication qu'il n'avait pas autorisée :

— Ah ! je vous tiens, dit-il à M. d'Eprémesnil, je vous tiens enfin, confident indiscret et bavard ; quoi ! devais-je m'attendre à cette trahison de votre part ?

— Une trahison de ma part ! ah ! mon cher ami, pouvez-vous me traiter ainsi ? comment vous ai-je trahi ?

— Vous faites semblant de ne pas me comprendre, je le vois, mais, répondez-moi, avouez-moi franchement votre crime...

— Mon crime ! oh ! c'est un peu fort.

Le comte d'Antraigues faisait tous ses

efforts pour ne pas rire de l'embarras et de la surprise du conseiller au parlement.

— Oui, ajouta-t-il, oui, monsieur, vous m'avez trompé, vous m'avez livré à mes ennemis; c'est un guet-à-pens. Allez, je répudie votre amitié; je vous retire la mienne. C'est en vain que vous prétendriez vous justifier.

— Mais enfin, mon cher comte, expliquez-vous, de grâce, car tout ce que vous me dites est une énigme dont je n'ai pu saisir le mot. Si c'est une plaisanterie, elle dure trop long-temps.

— Je ne plaisante pas du tout, monsieur le conseiller au parlement, et vous me donnerez satisfaction complète, pour la conduite tout-à-fait déloyale que vous avez tenue envers un ami...

— Une satisfaction! je suis prêt à vous la donner, monsieur, mais encore une fois, faut-il que je sache de quoi l'on m'accuse, afin que je puisse me défendre?

— Vous demandez, monsieur, quel est votre crime?

Il est exécrable, odieux,
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des Dieux.

Et la preuve, la voici. »

En disant ces mots, il saisit rapidement la brochure pliée que M. d'Eprémesnil avait cachée dans une des poches de son habit, et la lui montrant :

— Que répondrez-vous, maintenant, oserez-vous nier votre culpabilité ?

Un éclat de rire fut la réponse du conseiller qui s'aperçut enfin de la petite mystification dont il était l'objet ; le comte d'Antraigues ne voulut plus dès lors la continuer, mais il persista à quereller M. d'Eprémesnil sur ce qu'il appelait son indiscrétion :

— C'est vous qui avez fait connaître ici ma brochure, je n'en puis douter ; comment ne m'avez-vous pas prévenu, au moment où je me suis présenté, du danger que je courais ? Il y a dans cette réunion tant de personnes dont j'offense les idées, qu'elles doivent me regarder comme leur plus

grand ennemi : vous m'avez laissé entrer sans me donner avis de ce qui venait de se passer, et de la communication officieuse faite par vous, d'un mémoire qui s'adresse au peuple, d'un ouvrage qui a été composé pour lui seul. Certes, je n'en décline nullement la responsabilité, et je me soumets à toutes les conséquences de cette publication ; je réponds de chacune de mes phrases. La critique, les injures, je les attends sans crainte ; mais était-il convenable que je vinsse ici après une lecture qui peut avoir soulevé contre moi bien des inimitiés ; on doit y voir une bravade, et je serais désolé qu'on se méprît ainsi sur mes intentions.

— Rassurez-vous, mon cher comte, et laissez-là vos scrupules que je respecte, mais qui sont hors de saison; vous pouvez juger si vous devez craindre cette sévérité, cette injustice même de la part de l'assemblée qui vous regarde et vous admire.

— Je la trouve, il est vrai, bien indulgente, et je suis étonné de la réception

qu'on m'a faite. Mais, sans doute, vous avez glissé sur les vérités les plus dures; vous n'avez pas lu les passages qui feront jeter les hauts cris à la noblesse et à la famille royale; car, vous le savez, mon cher ami, je ne ménage pas la royauté héréditaire.

— Oui, vous la considérez comme un châtiment pour l'ambition, comme un fléau que le ciel envoie dans sa colère; je ne vous conseillerais pas de vous présenter aujourd'hui à Versailles, car vous courriez risque d'y être mis en pièces par les courtisans.

— Erreur, mon cher, erreur, j'y serais au contraire fort bien accueilli; en ce moment même on s'arrache, au château, mon mémoire; tout le monde veut le lire; c'est une rage, mais si l'on se formalise de certaines hardiesses, je m'y attends; cette indignation ne me surprendra pas, car j'ai écrit avec l'intention de l'exciter; il fallait faire de l'effet, et pour y parvenir, parler haut et ferme. Mais ces horreurs, car c'est ainsi qu'ils appellent tout ce qui est écrit dans l'intérêt du peuple, on les aime, on les recherche,

comme des nouveautés piquantes.....

—Mais ils sont fous, vraiment, à la cour, ils s'amusent de ce qui doit leur être si funeste.

— Bah! vous ignorez donc quelle est la puissance de la mode. Aujourd'hui, il est de bon ton de fronder; on fronde encore plus à la cour qu'à la ville, et notre pauvre Louis XVI n'est entouré que de courtisans frondeurs; ces gens-là vivent des abus, mais ils trouvent charmant la critique qui demande des réformes. Ne croyez pas qu'ils soient sincères : s'ils font aujourd'hui semblant d'être ennemis des priviléges, c'est qu'ils n'en aperçoivent l'abolition que dans un avenir très éloigné. Ils n'ont pas d'inquiétudes pour leur situation.

— Ils seront bien trompés dans les calculs de leur égoïsme.

— Et vous les plaindriez peut-être.

— Non pas, Dieu m'en garde ; mais enfin, mon cher comte, si vous êtes fort tranquille sur les dispositions futures de la cour à votre égard, ne craignez-vous pas que le

Parlement, que le Châtelet, ne soient pas aussi indulgens...

— Ils n'oseraient me chercher querelle, et, vous le premier, mon ami, vous prendriez la parole pour me défendre. Mais le temps des Séguier est passé; aujourd'hui, on peut tout dire, tout écrire, et j'ai profité de l'occasion; ne pensez pas que je me glorifie de mon œuvre comme d'un acte de courage; il n'y a pas de courage, il ne saurait y en avoir, à heurter du pied ce qui tombe en ruines. Mais ne vous apercevez-vous pas qu'on nous observe?...

En effet, les regards de l'assemblée étaient attachés sur eux; leur colloque mystérieux était l'objet de mille conjectures. M. d'Eprémesnil, averti par la remarque du comte d'Antraigues, jugea qu'il fallait terminer un entretien qui intriguait tant de personnes curieuses:

— On croit sans doute, lui dit-il, que nous conspirons ensemble.

— C'est la faute de votre interlocuteur; car on m'a délivré un brevet de conspira-

teur et vous pourriez bien passer pour mon complice. Ah! je serais désolé de compromettre un conseiller au parlement.

— Mais ce conseiller au parlement est déjà bien compromis, je vous jure.

— Oui, mais vous ne vous êtes pas encore élevé à la hauteur d'une conspiration; si vous n'y prenez garde, si vous ne rompez tout-à-fait avec moi, je ne réponds pas de votre liberté. Soyons ennemis, mon cher conseiller...

M. d'Eprémesnil fit un geste de surprise:

— Oui, mon ami, soyons ennemis..... ou du moins feignons de l'être; nous ne nous en aimerons pas moins pour cela.

— Ma foi, je me moque des critiques et des calomnies; on dira, on pensera ce qu'on voudra sur mon compte; mais je ne me prêterai jamais à un tel rôle qui répugne à ma délicatesse; votre amitié m'honore, et quoique je ne partage pas entièrement vos principes, je respecte votre franchise, la noblesse de votre caractère, et vous pouvez

compter, en toute occasion, sur mon dévoûment.

— Allons, mon cher conseiller, puisque vous voulez vous perdre, puisque vous n'avez pas peur de mon amitié si dangereuse, je n'insisterai plus pour vous dissuader.

Et il serra affectueusement la main de d'Eprémesnil, puis ils se séparèrent.

Mais, pendant que le comte d'Antraigues s'entretenait avec le conseiller au parlement, il avait observé qu'une jeune dame s'appuyant sur le bras d'un vieillard, avait passé plusieurs fois près des deux interlocuteurs, et il lui avait été facile de reconnaître qu'il était l'objet de cette attention particulière, quoique la dame s'y prit assez adroitement pour cacher son jeu et ne point paraître indiscrète. D'Antraigues intrigué par ces démarches qui ne lui semblaient pas naturelles, ne les attribuait pas au seul sentiment de curiosité que sa personne avait excitée dans le salon de madame la marquise de Varanges. Elles avaient un caractère distinct qui ne permettait pas à un

juge aussi expérimenté, aussi habile d'y voir le simple calcul d'une coquetterie qui appelle l'intérêt, et puis cette jeune dame manifestait, toutes les fois que ses regards rencontraient ceux du comte, un trouble, une émotion qui se lisaient sur sa figure. Quelques instans avant la fin de cette conversation qui venait d'avoir lieu entre le comte d'Antraigues et M. d'Eprémesnil, ce trouble, cette émotion, avaient été si prononcés, que le vieux chevalier de Saint-Louis, qui donnait le bras à la jeune dame, s'arrêta, et lui demanda si elle était indisposée :

— Est-ce la chaleur qui vous fait mal, madame, lui dit-il; voulez-vous prendre l'air dans le jardin... un tour de promenade vous fera du bien...

— Oh! ce n'est rien, chevalier, lui répondit-elle; je vous remercie de votre offre...

— Mais, madame, vous êtes agitée... vous tremblez même...

— Je tremble!... moi! je tremble...

— Oui, madame, et votre bras l'annonce.

La jeune dame s'était arrêtée à ce moment; ses yeux étaient attachés sur d'Antraigues, qui, parlant alors avec vivacité à M. d'Eprémesnil, laissait à la dame le loisir d'étudier les traits du comte. La cause de cette préoccupation extraordinaire n'échappa point au vieux chevalier qui était trop poli pour se faire un mérite de sa perspicacité, pour laisser même soupçonner qu'il avait surpris un secret.

Le chevalier se prêta donc de fort bonne grâce, et sans toutefois alarmer les scrupules de la dame, à l'espèce de station qu'elle lui faisait faire si près des deux interlocuteurs. Il affectait même de regarder d'un autre côté et d'être distrait par un autre spectacle; son attention semblait se diriger vers un groupe où l'on remarquait les gestes pétulans, la pantomime très animée d'une personne dont les saillies excitaient les éclats d'une gaîté un peu bruyante.

Mais enfin, madame Saint-Huberty se décida à continuer sa marche, et, serrant le bras du vieux chevalier, elle jeta un dernier coup-d'œil sur d'Antraigues. A ce moment, le comte se retourna, et ses regards rencontrèrent ceux de madame Saint-Huberty ; alors, elle se troubla, pâlit et rougit tour à tour, et s'éloigna en entraînant avec elle le complaisant chevalier. D'Antraigues joua l'indifférence à la vue de cette scène muette à laquelle il ne pouvait plus se croire entièrement étranger ; il continua sa conversation ; mais il se garda bien d'adresser quelques questions sur la dame qui l'avait observé avec une attention presque indiscrète ; il se promit bien de satisfaire sa curiosité, aussitôt qu'il se serait débarrassé de son interlocuteur.

Aussi, lorsque d'Eprémesnil l'eut quitté, n'eut-il rien de plus pressé que d'aller à la découverte de la dame qui l'avait si vivement intrigué; et puis un souvenir confus avait tout-à-coup reporté sa pensée vers une époque déjà éloignée, vers un temps

où d'ordinaire les moindres événemens, surtout ceux qui se rattachent aux premières passions, aux premiers mouvemens du cœur, laissent des traces durables dans la mémoire. Cependant, avec quelque soin, avec quelqu'exactitude qu'il cherchât à réveiller les impressions de sa jeunesse, il ne trouvait dans son passé rién qui pût expliquer l'intérêt extraordinaire de la jeune dame; il ne trouvait en elle aucun rapport avec les femmes qu'il avait pu connaître autrefois à Paris, et celles qu'il avait rencontrées dans la société depuis son retour presque récent dans la capitale, où l'appelaient ses fonctions de député aux États-Généraux. Tout occupé de son travail sur la convocation prochaine de cette assemblée, et pressé par le temps, à peine avait-il pu faire visite aux anciennes connaissances qu'il avait délaissées à Paris; étranger à tous les plaisirs, à toutes les distractions du monde, il s'était enfermé dans son petit appartement de la rue de Miroménil, près de l'hôtel de Beauvais; son arrivée et son séjour

dans la capitale étaient un secret même pour deux ou trois intimes amis qui l'y avaient précédé et qui le croyaient encore aux bords de l'Aveyron ; mais il avait compris que s'il entrait dans le monde avant d'avoir mis la dernière main à son ouvrage, il courait grand risque de ne jamais l'achever, et qu'il lui serait bien difficile de concilier les intérêts de son ambition et de son amour-propre littéraire avec le plaisir vers lequel il se sentait entraîné par un penchant impérieux. Il n'était donc sorti qu'avec son manuscrit revu, corrigé, mis au net, puis il n'avait fait, pour ainsi dire, qu'un saut de son cabinet à l'imprimerie du sieur Moutard, qui s'était empressé de mettre le chef-d'œuvre sous presse.

Alors, délivré de toute crainte sur l'avenir de son mémoire qui devait enfin paraître, il commençait à se produire dans le monde, et ses débuts avaient fixé sur lui l'attention publique. Ses opinions exprimées avec hardiesse, soutenues par une élocution facile et brillante tout à la fois, ses avanta-

ges extérieurs le faisaient rechercher, comme un personnage déjà célèbre; à peine pouvait-il suffire aux invitations qui l'assaillaient de toutes parts; c'étaient des soupers, des dîners, des bals, des soirées qui se le disputaient; les salons de la noblesse s'étaient ouverts pour lui, sans qu'il eût besoin de justifier le titre qu'il prenait, par des preuves et par l'autorité du parchemin, parce qu'il le justifiait par sa bonne mine, ses manières et des formes qu'eût enviées un grand seigneur, un duc et pair de vieille origine.

D'Antraigues n'avait donc pas eu encore le temps de s'orienter dans le monde où il paraissait depuis peu de jours seulement; il n'était venu encore que deux fois chez madame la marquise de Varanges, et la plupart des personnes qui s'y trouvaient étaient inconnues au comte que sa réputation y avait devancé; on s'entretenait déjà du beau conjuré, lorsqu'il ne s'était pas encore montré dans cette réunion; mais il en était là comme ailleurs; le beau conjuré

était l'objet de la curiosité générale ; on voulait voir, on voulait admirer le gentilhomme qui s'annonçait comme le rival du comte de Mirabeau, et qui, marchant sur ses traces, l'égalait déjà, du moins à ce que disaient les envieux du héros provençal, et devait le surpasser un jour.

Suivons maintenant d'Antraigues dans ses recherches et ses courses, pour découvrir la dame mystérieuse. Après avoir circulé pendant quelque temps, arrêté à chaque pas par des complimens et des félicitations dont la plupart étaient loin d'être sincères, il aperçut madame Saint-Huberty, car c'était elle qui l'avait regardé avec tant d'attention ; elle était assise dans un fauteuil sur un bras duquel elle s'appuyait. Elle paraissait rêveuse et ne prêtait qu'une faible attention aux paroles du vieux chevalier qui se tenait debout près d'elle. Quand elle vit que d'Antraigues se dirigeait de son côté, elle baissa les yeux, puis se levant brusquement :

— Chevalier, dit-elle, il faut que je me

retire, il est tard. Veuillez me donner votre bras.

Le chevalier toujours empressé, se leva et offrit le bras qu'on lui demandait, sans faire d'objections ni de remarques. Il avait observé qu'à mesure que d'Antraigues approchait, la contenance de madame Saint-Huberty était devenue moins assurée ; il s'était aperçu d'un trouble extraordinaire qui annonçait le renouvellement de la crise ; mais c'était un homme si discret que ce vieux chevalier, il savait si bien son monde ! aussi garda-t-il le silence, mais il suivit des yeux les mouvemens de d'Antraigues.

Celui-ci devina qu'on voulait l'éviter et manœuvra pour arriver à son but. Il avait causé une fois avec le vieux chevalier chez le marquis de Valence, et c'en était assez pour qu'il vint le saluer. Alors s'approchant de lui, il lui adressa la parole :

— Eh ! bonjour, monsieur le chevalier, que je suis aise de vous rencontrer ici ! je viens vous demander la permission de vous offrir un exemplaire de mon ouvrage...

— En vérité, monsieur le comte, je ne mérite pas cet honneur; toutefois, si votre indulgence ne m'en trouve pas indigne, croyez à toute ma reconnaissance...

Pendant qu'il cherchait des formules de politesse pour remercier d'Antraigues, madame Saint-Huberty détournait les yeux pour dérober son trouble à d'Antraigues qui la regardait avec une attention mêlée de surprise. Mais celui-ci interrompant tout-à-coup le chevalier au milieu de la digression de sa gratitude, s'adressa à la dame, afin de la forcer à montrer sa figure :

— Si madame daignait également accepter l'hommage de mon livre, ce serait pour moi une des plus glorieuses récompenses; j'attacherais le plus grand prix aux suffrages de la beauté...

Madame Saint-Huberty, ne pouvait se dispenser de répondre ; elle était obligée de remercier d'Antraigues, et levant les yeux, elle balbutia quelques paroles :

Monsieur le comte.... les suffrages d'un

juge tel que moi..... je ne saurais accepter....

Elle ne put achever, et serrant vivement le bras du vieux chevalier, s'y cramponnant, pour ainsi dire, elle lutta vainement contre le spasme nerveux qui la saisit, puis, elle ferma les yeux et tomba défaillante entre les bras de d'Antraigues qui placé devant elle s'était aperçu le premier de l'agitation pénible qu'éprouvait madame Saint-Huberty.

— Mon dieu, s'écria-t-il, madame se trouve mal!

Le chevalier faillit être entraîné par madame Saint-Huberty dans sa chûte, mais reprenant son équilibre, il aida d'Antraigues à la porter sur un fauteuil près d'une fenêtre qu'il ouvrit, pour donner de l'air. Aussitôt tout le monde accourt, se presse autour de cette femme qui ne tarda pas à avoir une violente attaque de nerfs. La marquise de Varanges donna des ordres pour qu'on allât chercher un médecin, et

les domestiques sortirent précipitamment pour les exécuter.

C'était une confusion difficile à décrire; on s'interrogeait sur les causes qui pouvaient avoir déterminé cette crise qui se prolongeait. Quatre personnes, au nombre desquelles se trouvait d'Antraigues, avaient beaucoup de peine à maîtriser les mouvemens de la malade : enfin arriva un médecin, le docteur Andry qui, s'ouvrant un passage à travers la foule qui se pressait autour de madame Saint-Huberty, pénétra jusqu'à elle, à peine l'eut-il regardée.

— Oh ! ce n'est rien, dit-il, c'est une attaque de nerfs qui va se calmer.

Les dames étonnées du sang-froid et de la tranquillité du docteur, se regardaient, comme si M. Andry eût prononcé des paroles étranges : elles ne paraissaient pas disposées à partager l'opinion du docteur sur les attaques de nerfs.

— Mais, ajouta M. Andry, la position de la malade n'est pas favorable..... Il faudrait l'étendre sur le parquet, tout douce-

ment, et la contenir jusqu'à ce que la fin de la crise arrive, il y a déjà des symptômes qui annoncent qu'elle ne se fera pas long-temps attendre.

Suivant la prescription de M. Andry, on étendit madame Saint-Huberty sur le parquet, et, quelques instans après, elle commença à s'agiter moins vivement, puis entr'ouvrant les yeux, elle articula quelques monosyllabes, puis ses paupières se mouillèrent de larmes.

— Elle pleure, dit Andry en souriant, elle est sauvée.

Alors se penchant vers la malade, il lui prit les mains qu'il serra fortement dans les siennes.

— Maintenant, dit-il à d'Antraigues et au vieux chevalier qui n'avaient pas quitté un seul instant la malade, maintenant, il faut attendre le retour progressif du calme...

Ce que le docteur avait annoncé, se réalisa bientôt : madame Saint-Huberty versa des larmes abondantes; la douleur long-temps

comprimée s'échappait en sanglots et en soupirs. C'était le moment attendu par le docteur pour adresser à la malade quelques paroles qu'elle pût entendre. Il l'aida à se mettre sur son séant : alors, elle promena autour d'elle ses yeux humides et hagards, puis, comme arrachée aux tourmens d'un songe pénible, ou au supplice d'un affreux cauchemar...

— Où suis-je, dit-elle, et pourquoi tout ce monde ?

Le docteur Andry s'efforça de la rassurer, de dissiper son inquiétude.

— Vous êtes ici, madame, chez madame la marquise de Varanges... Vous n'avez rien à craindre... Vous avez beaucoup souffert, sans doute.

— Beaucoup, monsieur, mais je suis vraiment honteuse de l'état où je me trouve, de tous les embarras que j'ai causés...

— Ne pensez point à cela ; on a fait ici son devoir, comme on l'aurait fait ailleurs ; ce qui vous est arrivé, arrive très souvent

dans les bals, dans les réunions nombreuses.

— Mais, monsieur, veuillez avoir la bonté de me faire reconduire chez moi, car j'ai besoin de repos.

— J'aurai l'honneur de vous y reconduire moi-même; si vous ne refusez pas mes soins.

— Ah! monsieur, je ne veux pas abuser de votre bonté, de votre complaisance. Laissez-moi partir seule, je suis tout-à-fait remise, et d'ailleurs, ma femme de chambre sera avec moi, son bras me suffira.

Alors elle se leva, aidée par le docteur et par plusieurs dames qui se tenaient auprès d'elle. Les convenances avaient forcé le comte d'Antraigues de s'éloigner.

Madame la marquise de Varanges avait fait mettre les chevaux à sa voiture : madame Saint-Huberty traversa le salon au milieu des témoignages de l'intérêt général, et fut reconduite jusqu'au carrosse par madame la marquise de Varanges, et par le docteur qui renouvela, mais en vain, ses

instances pour accompagner l'actrice jusqu'à sa demeure.

Les commentaires et les conjectures n'avaient pas, comme on le pense bien, attendu son départ, pour tâcher d'expliquer cette subite attaque de nerfs; mais ils se produisirent avec plus de liberté, quand ils ne furent plus contenus par la présence de la malade, et quelques insinuations malignes vinrent s'y joindre. Il y en eût même qui allaient jusqu'à l'incrédulité sur la crise nerveuse, et qui attribuaient l'indisposition de l'actrice à une cause assez commune d'indisposition chez les dames du monde et surtout chez les femmes de théâtre. Pourquoi, en effet, madame de Saint-Huberty aurait-elle eu le privilége exclusif d'une infaillible vertu? Pourquoi n'aurait-elle pas succombé à son tour, après une lutte si longue et dont la malignité rehaussait encore le mérite pour appuyer son sophisme? Les jeunes gens et les vieilles femmes qui se trouvaient là partageaient cette opinion, mais du moins ils ne l'exprimaient qu'avec une prudente

réserve, avec les ménagemens que commandait la circonstance.

Cependant qu'était devenu d'Antraigues, après le départ de madame Saint-Huberty? on le cherchait, on le demandait, mais il avait tout-à-coup disparu ; personne ne s'était aperçu de cette disparition subite. Le chevalier était resté, et ce fut lui que madame de Varanges questionna avec le plus d'intérêt; car il donnait le bras à madame Saint-Huberty au moment où elle tomba évanouie; il répondit à toutes les questions avec sa réserve ordinaire dont il ne se départit point un moment; il mit l'indisposition de l'actrice sur le compte de la chaleur et de la fatigue; mais des observations singulières qu'il avait pu faire, pas un mot. Quant à ce qui concernait le comte d'Antraigues, il répondit qu'il l'avait perdu de vue, quelques instans avant l'arrivée du docteur Andry :

— Et puis, dit-il, en finissant, on ne me l'avait pas donné à garder; mais soyez sans inquiétude sur son compte, madame la

marquise, vous le reverrez ici à votre première soirée, car il serait bien ingrat, s'il pouvait oublier l'accueil qu'il y a reçu : pour mon compte, je serais vraiment désolé qu'il n'y reparût pas.

Le chevalier salua la marquise et sortit ; à ce moment, il n'y avait plus que deux ou trois personnes dans le salon ; c'étaient des parens de madame de Varanges :

— Eh bien, mon cher vicomte, dit-elle à M. de Margency, comment trouvez-vous cette soirée?

— Fort amusante, fort intéressante... toutefois c'était bien assez, ce me semble, de la comédie que nous a donnée le charlatan politique.

— De quel charlatan voulez-vous parler ?

— De votre comte d'Antraigues dont vous êtes engouée, et qui se moque de vous le plus agréablement du monde.

— Ah! vicomte, parlez avec plus de ménagemens d'un homme honorable, d'un écrivain qui excite l'admiration générale.

— Je vous prie, ma chère cousine, de m'excepter de cette admiration. Mais il n'importe, vous ne changerez pas mon opinion sur votre prétendu comte d'Antraigues; je respecte la vôtre; ainsi n'en parlons plus; admirez, tant qu'il vous plaira ces écrivains philosophes, vous verrez bientôt où ils nous mèneront.

— Mais enfin, vicomte, vous conviendrez du moins que c'est un cavalier charmant.

— Ma foi, cela ne me regarde pas; c'est aux dames de le juger sous ce rapport; pour moi, je me récuse. Adieu, cousine, sans rancune du moins et ne m'en veuillez pas, si je n'aime pas les charlatans; à chacun son goût. Si je voulais voir des charlatans, je n'aurais qu'à ouvrir mes fenêtres qui donnent sur la place Dauphine, comme vous savez. Mais, je le répète, je n'aime pas cette espèce de gens, soit qu'ils débitent de l'orviétan en plein air, soit qu'ils débitent des phrases dans un salon; ce sont toujours des drogues, entendez-vous, ma

chère cousine, et si j'étais obligé de choisir, je préférerais encore l'orviétan aux horreurs, aux infamies écrites en beau style. Avec l'une, on peut empoisonner peut-être quelque pauvre diable, quelque bourgeois crédule, mais avec les autres on empoisonne tout un peuple... on provoque une révolution où vous et moi, ma chère et charmante cousine, nous pourrons fort bien perdre notre fortune et mieux encore!...

La marquise se prit à rire en entendant cette diatribe du vicomte de Margency.

— Oh! mon dieu, où donc avez-vous appris ces belles choses-là, mon cousin, vous parlez comme un prédicateur, ou comme un avocat-général; il ne vous manque qu'une chaire ou qu'un tribunal. Vous avez failli, vraiment, à une double vocation. Mais, mon cher cousin, malgré votre éloquence ou votre mauvaise humeur, je persisterai à recevoir chez moi M. le comte d'Antraigues...

— Ah! oui, M. le comte d'Antraigues et autres lieux!

Le vicomte de Margency partit d'un grand

éclat de rire en répétant ces derniers mots de la marquise. Celle-ci, piquée au vif, fut sur le point de répliquer au vicomte goguenard par des reproches amers sur son impolitesse et son opiniâtreté impertinente. Mais heureusement le marquis de Varanges accourut au bruit de cette conversation, car le vicomte parlait très haut. La marquise s'en tint au persiflage et répondant ironiquement à M. de Margency :

— Oui, mon cousin, je recevrai toujours avec plaisir M. le comte d'Antraigues, et je me trouverai fort honorée de ses visites.

— A la bonne heure : à chacun son goût; je vous le répète. Mais vous trouverez bon que je ne vienne plus m'exposer ici aux insultes d'un misérable écrivailleur....

Le marquis de Varanges ouvrait de grands yeux.

— Que voulez-vous dire, vicomte?...

La marquise interrompit son époux.

— Voilà le fait : Monsieur est l'ennemi

du comte d'Antraigues ; et c'est lui qu'il traite aussi poliment.

— Pourquoi donc alors, vicomte, ajouta le marquis, ne lui avez-vous pas fait part à lui-même de votre opinion sur son compte ?... vous vous y prenez un peu tard.... dans tous les cas, vous êtes bien le maître de ne plus revenir ici, et je ne vous importunerai pas, je vous jure, de mes invitations.

— Quoi! et vous aussi, marquis, vous que votre âge, votre expérience auraient dû mettre à l'abri de l'espèce de fascination exercée par cet homme, vous sacrifiez un parent, un ami, à un inconnu, à un chevalier d'industrie....

— C'est assez, vicomte, et je vous prie de me faire grâce de vos conseils et de vos remontrances. Terminons une discussion qui dure depuis trop long-temps.

— Adieu donc, madame et monsieur, nous nous sommes vus aujourd'hui pour la dernière fois : adieu.

Il se retira, en haussant les épaules et

laissa le marquis et sa femme tout émus de cet affligeant débat qui avait abouti à une éclatante rupture. Après la brusque sortie du vicomte, ils se regardèrent pendant quelque temps, sans proférer une parole : enfin, le marquis rompit le silence.

— Votre parent, madame, dit-il à la marquise, a des prétentions singulières.

— Ah! c'est un original; il a toujours eu l'esprit un peu faible, et je le crois dominé par la dévotion, depuis qu'il a perdu sa femme, il s'est jeté dans le confessionnal, il n'en sort pas. C'est son confesseur qui lui aura inspiré le fanatisme de cette haine contre tous les écrivains philosophes.

— Mais du moins, il n'aurait pas dû oublier que la dévotion n'exclut pas la politesse; de quel droit vient-il exiger que nous mettions M. le comte d'Antraigues à la porte? fort heureusement pour lui, je me suis rappelé qu'il était de votre famille; car, sans cette considération ou ce souvenir, je lui aurais demandé raison de son impertinence.

— Ah! mon ami, vous auriez eu grand tort, et cette susceptibilité de votre part aurait été pour moi la cause d'une vive affliction, je suis assez vengée par ce que vous avez dit au vicomte, et sans doute, il ne se présentera plus ici.

— Je l'espère bien : mais conçoit-on qu'un étranger veuille me faire la loi dans ma maison, me cherche querelle parce que je reçois des personnes qui ne lui plaisent pas!

Le marquis réfléchit un moment :

— Il faut convenir, cependant, qu'il y a des choses bien dures dans le mémoire sur les États-Généraux... M. d'Eprémesnil aurait peut-être bien fait de le garder dans sa poche... Qu'en pensez-vous madame?

— C'est aussi mon avis; dorénavant nous veillerons à ce que l'on ne fasse plus ici de ces lectures qui peuvent produire une véritable guerre civile.

— Oui, mais vous voulez sans doute parler du lecteur d'écrits politiques; quant aux pièces de vers, aux chansons...

— Vous oubliez donc, mon ami, que la politique se fourre aujourd'hui partout ; elle a envahi la chanson...

— Je n'y songeais pas : eh bien ! dorénavant on causera, on rira, la conversation n'en sera que plus animée, la société plus aimable.

— Oui, si l'on n'y parle pas de politique, et il est bien difficile qu'on n'en parle pas.

— Alors, il faut donc fermer notre salon, renoncer au monde, et nous ensevelir dans une profonde solitude.

— Mais c'est peut-être le parti le plus sage, et nous ne le suivrons pas.

— Mon amie, vous me dites cela d'un air bien triste ; si vous croyez cependant que nous devions quitter Paris, et nous retirer dans notre terre du Nivernais, pour y attendre le retour de la tranquillité, nous partirons dans huit jours ; demain, même, si vous le jugez convenable. Mais vous paraissez mélancolique, rêveuse, et vous ne me répondez pas.

— Pardon, mon ami, pardon, mais je ne sais quels pressentimens sinistres me font trembler pour l'avenir. Ce qui s'est passé cette nuit chez nous, cette agitation, ces disputes qui ont troublé notre réunion, la dernière scène qui vient d'affliger mon cœur, tout contribue à m'attrister. Que sera-ce donc dans quelques jours, lorsque les passions politiques et les intérêts opposés se trouveront en présence dans l'assemblée des États-Généraux? comment ne pas s'inquiéter en voyant déjà attaquer si vivement la noblesse et la royauté? l'écrit de M. le comte d'Antraigues est, tout bien considéré, un fâcheux exemple pour les écrivains de bas étage qui voudront l'imiter; ils voudront suppléer au talent qui leur manque, par la violence; ils ne discuteront pas comme le comte d'Antraigues dont la pensée éloquente et profonde échappera au vulgaire; il n'a pas d'ailleurs écrit pour le peuple, qui ne le comprendrait pas; mais les petits avocats sans cause, les auteurs faméliques, prétendront tous à la gloire des

Mirabeau, des Mably, des Raynal; et où mèneront-ils le peuple avec leurs pamphlets et leurs doléances hypocrites sur son sort? Vraiment, je ne puis me défendre de craintes sérieuses que je cherche en vain à combattre; je ne sais, mais quelque chose me dit là, que le vicomte de Margency n'a pas tout-à-fait tort.

Ces mots prononcés avec l'accent d'une profonde tristesse, émurent le marquis.

— Nous avons donné, dit-il, notre dernière soirée.

CHAPITRE X.

UN INTERROGATOIRE.

Il y a un préjugé assez singulier répandu dans le monde, où, du reste, il y a tant de préjugés, malgré la civilisation et la philosophie qui leur fait une si rude guerre; ce préjugé c'est l'opinion qui accorde aux artistes un privilége de longévité,

et une certaine puissance pour combattre les progrès de l'âge, ou les rendre presque insensibles. On suppose qu'ils ont la faculté de prolonger leur existence bien au-delà des limites imposées à la vie humaine ; on leur octroie l'avantage tout exceptionnel d'épuiser toutes les jouissances, et d'abuser même du plaisir, sans compromettre leur santé, sans hâter le moment fatal par des excès.

Aussi voyez comme les gens du monde, comme les bourgeois citent avec surprise les noms d'un certain nombre de grands artistes, peintres et musiciens, qui ont honoré leur verte vieillesse par des travaux et des ouvrages dignes de leur âge mûr ! chose extraordinaire et qui ne fait pas l'éloge des bourgeois et des gens du monde, ni de leur goût, ni de leur délicatesse ; ils envient, non pas la gloire des artistes, mais leur santé ; tel de ces admirateurs, de ces envieux, donnerait tous les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, pour la vigueur et l'énergie du sublime vieillard ; ils n'admirent pas le génie qui enfanta tant de merveilles, mais la force

physique qui lutta pendant si long-temps contre la mort; aux yeux de ces gens, un artiste est un homme qui a fait un pacte avec l'existence, afin de ne la quitter que lorsqu'il est fatigué; un artiste meurt quand il ne se soucie plus de vivre

Mais hélas! les pauvres artistes ne vivent pas plus long-temps que les autres, et même ils ont plus de chances pour passer plus rapidement sur la terre. Pour un petit nombre de privilégiés de la gloire et de la fortune, qui ont trouvé des élémens de longévité dans les agrémens d'une vie exempte de besoins et de soucis; combien en trouverez-vous dont la faim abrégea l'existence; combien qui ont traversé le temple de la renommée, pour arriver à l'hôpital! on cite ceux qui ont vécu long-temps, mais l'on passe sous silence les noms des pauvres diables qui n'ont fait ici-bas qu'une très courte apparition; la misère a eu soin de terminer promptement une vie de privations et de plaintes sans cesse renouvelées contre l'ingratitude du public; elle

s'est hâtée de leur ouvrir les portes de la postérité; mais qu'importe cette liste innombrable d'artistes obscurs ou célèbres qui ont expié si cruellement leur velléité de génie! les bourgeois persisteront à dire que les artistes vivent très long-temps; est-ce une moquerie? est-ce une manière de persifler des hommes qui n'ont pas de quoi vivre; et n'y aurait-il pas dans cette espèce d'axiôme vulgaire, une figure de rhétorique qu'on appelle antiphrase? nous ne prononcerons pas sur cette question; nous laissons le soin de la résoudre aux doctes observateurs, moralistes et philosophes qui étudient la société, la poursuivent de leurs conjectures, l'assiégent de leurs commentaires, sur les singularités et les phénomènes qu'elle offre à leurs investigations.

Il y a un homme, un artiste émérite, un vétéran d'orchestre, qui pourrait sans doute fournir sur ce grave sujet quelques éclaircissemens; il pourrait aider à la solution du problême, car il a dû y songer souvent, grâce aux complimens, aux félicitations

qu'il reçoit sans cesse : c'est notre vieux Ropiquet, que nous avons perdu de vue depuis plus de huit ans, et que nous retrouvons toujours bien portant, toujours de bonne humeur, et exempt des infirmités de la vieillesse. Ces huit années ne lui ont pas donné une ride de plus ; sa démarche est toujours vive, et son pas ne s'est pas ralenti. Avec quelle légèreté il pose encore le bout de son soulier sur le pavé, qu'il effleure à peine, afin de préserver ses bas de soie des taches de cette boue fétide et noire qui rend le séjour de Paris si funeste à la toilette des piétons coquets et jaloux de la conserver intacte ! Voyez-le, la main gauche placée sur sa petite épée à poignée d'acier, la main droite armée du chapeau, qu'il ne place que bien rarement sur sa tête, de peur de déranger l'économie de sa coiffure blanche et parfumée ; comme il franchit, dispos et gaillard, les difficultés qui se multiplient sur son passage, enjambe le ruisseau, avise et prévient l'approche du cabriolet, si dangereux par sa course précipitée, et presque

toujours inattendue! Avec quelle prompte adresse il se range près des maisons pour éviter les éclaboussures! C'est un vieillard cependant que Ropiquet, cet ami, ce mentor de madame Saint-Huberty; il a atteint l'âge où tant d'autres regardent comme une insigne faveur du ciel la faculté de pouvoir faire un tour de promenade aux Tuileries ou au Luxembourg. Mais aussi, combien de fois s'est-il entendu dire :

— Monsieur Ropiquet, comment vous y prenez-vous donc pour avoir toujours une si bonne santé? Vous ne vieillissez pas; au contraire, vous rajeunissez, parole d'honneur!

Et l'ami Ropiquet de sourire, de se redresser sous la question, de se raidir sous l'éloge.

— Mon secret à moi, répond-il, est bien simple : de la sobriété, de l'exercice, et pas de chagrin, voilà ma recette; je ne la vends pas, je la donne.

Mais c'était surtout le vieux marquis de Vaudreuil, habitué de l'Opéra, qui ne se

lassait pas de poursuivre Ropiquet, lorsqu'il le rencontrait dans le foyer, de ses exclamations d'étonnement; elles annonçaient quelquefois un certain dépit et même de la jalousie chez le grand seigneur. Il semblait ne pas toujours pardonner à Ropiquet sa bonne mine et la souplesse de ses jambes.

— Ces artistes, disait-il, en s'adressant au vieux musicien, comme ça se porte! En vérité, je regrette bien de n'avoir pas joué du violon ou de la flûte, au lieu d'être allé chercher des rhumatismes et des coups de fusil dans le Hanôvre et sur les bords du Rhin!

A cela, Ropiquet se contentait de répondre par un sourire, et se dérobait par une prompte retraite aux observations du marquis de Vaudreuil, qui, du reste, avait toujours témoigné de l'estime pour le caractère réservé de Ropiquet; mais celui-ci, toujours humble et modeste, n'avait jamais songé à profiter de la protection du grand seigneur, qui, plus d'une fois, lui proposa

des places avantageuses, où il aurait pu utiliser ses connaissances musicales. Le vieux musicien aimait trop l'indépendance pour accepter de semblables propositions. Il y avait long-temps qu'il avait renoncé au violon, aux élèves et aux cachets.

Nous le retrouvons donc avec la même activité, les mêmes habitudes, et surtout le même attachement pour madame Saint-Huberty. Il avait oublié depuis long-temps et l'épisode de l'incendie de l'Opéra, et les tribulations que lui avait causées une romanesque aventure. Il avait oublié en même temps ce neveu, dont il n'entendait plus parler, et qu'il croyait passé aux îles, comme on disait alors. Il le croyait mort, et jamais il ne lui était venu à l'esprit l'idée de demander des renseignemens sur le sort et les aventures de ce jeune homme. De son côté, madame Saint-Huberty ne troubla pas la quiétude du musicien, en mettant de nouveau son zèle et sa patience à l'épreuve. Ce n'est pas qu'elle ne songeât plus à ce qui

lui était arrivé lors de l'incendie de l'Opéra; mais elle ne confiait à personne le secret de la mélancolie profonde dont elle paraissait quelquefois atteinte; Ropiquet était le seul ami qui eût toute sa confiance; mais elle ne pouvait, elle n'osait s'adresser à lui; quand survenaient les accès de tristesse provoqués par un souvenir à la fois cruel et doux. Lorsque Ropiquet la voyait dans cet état, il supposait des peines de cœur, auxquelles il ne lui était pas permis de porter remède; il respectait le silence de madame Saint-Huberty, comme s'il eût redouté même une confidence aussi dangereuse que celle dont les résultats avaient été pour lui si désagréables. Il avait juré de refuser son ministère pour toute affaire à laquelle l'amour pourrait avoir part, et, du reste, madame Saint-Huberty ne se mit pas dans le cas d'essuyer un refus de la part de Ropiquet.

Or, il venait, ce jour-là; c'était le lendemain du jour où madame Saint-Huberty avait éprouvé cette violente attaque de nerfs chez madame la marquise de Varanges, il

venait, disons-nous, de mettre la dernière main à sa toilette; le garçon perruquier était à peine sorti, et le vieux musicien rejetait légèrement avec de petites chiquenaudes les grains de poudre tombés de sa perruque sur une des manches de son habit, lorsqu'il entend tout-à-coup frapper à sa porte. Troublé par cette visite inattendue, qui pouvait contrarier ses projets pour la journée, et retarder son départ, il hésite d'abord à ouvrir; enfin il ouvre, et c'est Suzanne, la femme-de-chambre de madame Saint-Huberty, qui se présente. Elle est pâle, émue, hors d'haleine, et c'est à peine si elle salue Ropiquet.

— Monsieur, dit-elle, venez, venez vite; madame vous demande; madame veut vous voir tout de suite.

— Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il de nouveau? qu'est-il donc arrivé? Allons, Suzanne, remets-toi un peu, et réponds-moi...

— Je vous le dis, monsieur, madame veut que vous passiez tout de suite à la maison...

Et tenez, voici une petite lettre qu'elle m'a dit de vous remettre.

— Que ne me la donnais-tu donc tout de suite ?

Il saisit la lettre qu'il arracha presque des mains de Suzanne, et après l'avoir lue rapidement :

— Partons, partons, s'écria-t-il, quant à toi, Suzanne, cours devant moi, car tu as de bonnes jambes, des jambes de vingt ans, et annonce mon arrivée. Mais, attends... attends un peu : dis-moi, je t'en prie, serait-il arrivé quelque grave accident à ta maîtresse? car elle ne s'explique pas du tout.

— Elle veut expliquer la chose elle-même; ce serait trop long à vous raconter, n'oubliez pas que madame vous attend; au revoir, monsieur!

Suzanne sortit, et elle était déjà au bas de l'escalier, quand Ropiquet tout occupé à redresser son jabot, à chercher sa canne et son chapeau, préparait une question plus pressante à la femme de chambre. Il

ferma sa porte, descendit ; mais sur le point de franchir la dernière marche, il s'arrêta encore. Une idée singulière avec la complication d'un souvenir, était venue s'emparer de son esprit : il hocha la tête, après quelques instant de réflexions :

— Si c'était, se dit-il à lui-même, si c'était quelque événement semblable à ce qui s'est passé il y a huit ans... s'il me fallait encore... oh ! non .. c'est impossible... cela ne se rencontre pas deux fois dans le cours d'une vie, quelque romanesque qu'on la suppose... mais dans tous les cas, je dirai tout net que je ne veux pas me mêler de ces sortes d'affaires... Oui, mon parti est bien pris ; les supplications, les pleurs, les soupirs ne me feront rien, et je serai insensible, je veux l'être... mais pourquoi ces craintes, ces scrupules ? rien ne les justifie : oh ! je suis bien sûr qu'on ne me ferait pas venir pour me demander des conseils sur des questions délicates auxquelles je dois rester tout-à-fait étranger... Oui, les affaires de cœur ne me regardent pas...

on doit le savoir ; mais j'espère bien qu'on ne l'a point oublié...

Quand il eut ainsi tranquillisé sa conscience et préparé son stoïcisme contre des éventualités dont il semblait avoir un vague pressentiment, il se mit en route et répara par une marche rapide le temps qu'il avait perdu en réflexions. Tel était même son empressement, qu'il dérogea à ses habitudes de précautions et de soins, et lorsqu'il fut arrivé à la porte de la maison de madame Saint-Huberty, il aperçut bon nombre de taches de boue à ses bas de soie noire ; mais il ne s'en affecta que très médiocrement, et comptant bien sur l'indulgence de la personne qu'il allait voir ; il se présenta hardiment, sans craindre les regards et la critique de plusieurs dames qui descendaient l'escalier au moment où il le montait. Suzanne l'attendait sur le carré ; elle le fit entrer, prit son chapeau et lui dit tout bas à l'oreille :

— Si vous saviez combien madame est impatiente de vous voir, voilà déjà cinq ou

six fois qu'elle me sonne pour me demander si vous êtes arrivé ou si je vous aperçois de loin... vous vous serez un peu amusé en route...

— Mais je n'ai fait que courir, répondit-il également d'une voix basse, et je suis en nage... vois donc!

Il tira son mouchoir de sa poche, s'essuya le front, et, après avoir sollicité son entrée en frappant légèrement à la porte, suivant son habitude, pour ne pas s'exposer aux reproches d'une surprise, car les femmes veulent toujours avoir le temps de préparer leur maintien, quelle que soit la personne qui leur fait visite, il tourna la clé de la chambre à coucher où se trouvait alors madame Saint-Huberty.

Elle était assise sur une bergère, et paraissait un peu fatiguée; mais moins que ne s'y attendait Ropiquet, qui croyait la trouver malade et couchée; elle tenait une brochure qu'elle parcourait encore, quand le vieux musicien entra.

— Me voici, madame, et vous me voyez

dans une grande inquiétude... Les paroles de Suzanne, ses instances m'ont fait craindre quelqu'événement fâcheux... toutefois puisque vous êtes levée...

— Ah! mon ami, je n'en ai pas moins souffert, je n'en souffre pas moins... mais je ne puis rester au lit, quoique le repos absolu me soit bien nécessaire... Avez-vous lu, mon cher Ropiquet, le fameux *Mémoire sur les États-Généraux*?

Cette question surprit beaucoup Ropiquet, qui attendait lui-même une réponse à une question autrement intéressante, puisqu'il avait parlé de son inquiétude et manifestait le désir de connaître le motif du fatal message. Il demandait à madame Saint-Huberty, des nouvelles de sa santé, et celle-ci, au lieu de satisfaire sa juste curiosité, le questionnait sur une brochure, lui parlait des États-Généraux.

Tout étourdi de la question, Ropiquet hésita à répondre; il regardait madame Saint Huberty et avait de la peine à conserver son sérieux : son sourire qu'il maîtri-

sait difficilement errait même sur ses lèvres; mais il se rappela qu'il n'était pas complètementrassuré sur la santé de l'actrice.

— De grâce, ma bonne amie, lui dit-il, veuillez dissiper mon incertitude; enfin; comment vous portez-vous?

— Mon Dieu, je vous ai déjà dit, que je souffrais beaucoup... il me semble que cela est très clair, très significatif... enfin, puisqu'il vous faut d'autres expressions pour que vous compreniez mieux... je vous dirai, comme on dit vulgairement, je me porte mal... est-ce assez, maintenant, de cette explication?

C'était là le style de la mauvaise humeur, et Ropiquet ne pouvait s'y méprendre; mais il était accoutumé à ces mouvemens brusques, inattendus, d'un esprit un peu fantasque, car il avait long-temps médité sur le chapitre des vapeurs, chapitre qui occupe une si grande place dans l'histoire d'une femme; or, en ce temps-là, les vapeurs étaient une maladie fort à la mode, et dont notre époque semble avoir un peu

oublié les traditions ; alors, au moyen des vapeurs, une jolie femme obtenait un grand nombre de priviléges, et entre autres, celui d'être toujours de mauvaise humeur, sans injustice, et de rudoyer l'amitié, même l'amour, sans avoir à craindre des reproches et des rancunes impitoyables. Ropiquet savait son siècle ; il connaissait surtout le caractère de madame Saint-Huberty, dont il supportait avec résignation les exigences et les bizarreries, et même les emportemens; car elle abusait quelquefois de la douceur et de la bienveillance du bonhomme, qui cependant ne se plaignait jamais, parce qu'il avait pour l'actrice un attachement pur et sincère, parce qu'elle lui avait inspiré un sentiment qui ressemblait à la tendresse paternelle. Pour elle seule il avait abjuré sa vivacité naturelle, et une susceptibilité qui souvent n'épargnait pas même ses amis les plus intimes, aussi ne parut-il pas affecté de la réponse de madame Saint-Huberty ; il conserva son calme et, sans faire attention aux repro-

ches de l'actrice, à ses paroles qu'il n'eût pas supportées, si elles lui avaient été adressées par une autre personne, il fut plus empressé auprès de madame Saint-Huberty:

— Qu'avez-vous donc? qu'éprouvez-vous? lui dit-il avec douceur, où est votre mal? parlez, mon amie, parlez, voulez-vous que j'aille chercher votre médecin?

— Il est déjà venu.

— Alors je vais rester, mais de grâce, ne prolongez donc pas ainsi mon supplice...

Madame Saint-Huberty ne l'écoutait pas; elle feuilletait d'un air distrait la brochure qu'elle tenait dans sa main; enfin elle se décida à répondre à Ropiquet:

— Une indisposition assez sérieuse m'a forcée hier de quitter la soirée de madame de Varanges... une violente attaque de nerfs!...

— Diable, une attaque de nerfs, cela est grave, ma bonne amie, et je m'étonne de votre sécurité, de votre assurance; vous auriez dû rester au lit d'abord...

— Ah! mon cher Ropiquet, je rends

justice à vos connaissances, mais trève des dissertations et des ordonnances; mon docteur qui sort d'ici ne vous a laissé rien à faire, rien à dire sur les attaques de nerfs ; toutefois, je vous remercie de votre bonne volonté...

— Et cette attaque de nerfs, comment donc est-elle venue?

— Mais, mon cher Ropiquet, comme toutes les attaques de nerfs...

Le musicien, toujours impassible dans sa philosophique observation, regardait en riant madame Saint-Huberty :

— Oh! vousvous trompez, nous avons des attaques de nerfs qui sont causées par...

— Allons, voilà que vous revenez encore à votre médecine. Je vous avertis, mon cher, que si vous y mettez de l'entêtement, je quitterai la partie et serai obligée de vous laisser disserter seul, seul à votre aise, sur les attaques de nerfs...

— S'il en est ainsi, je me tais et vous écoute.

Ropiquet s'éloigna de quelques pas,

prit un fauteuil qu'il poussa vers madame Saint-Huberty, et s'assit près d'elle. L'actrice continuait à feuilleter la brochure qu'elle tenait à la main, et s'arrêtait à quelques passages ; alors ses yeux s'animaient, brillaient d'un feu nouveau, sa figure pâle se colorait d'un vif incarnat, et tout annonçait en elle, à la fois, la satisfaction et la surprise.

Le vieux musicien commençait à s'inquiéter de l'étrange manière dont il était reçu par madame Saint-Huberty ; jamais elle n'avait été avec lui si rude et si bourrue. Enfin, fermant la brochure après avoir marqué certains chapitres par des plis qu'elle fit en haut des pages, elle leva les yeux.

— Ah ! bien, mon cher Ropiquet, dit-elle au musicien, me répondrez-vous à votre tour ?

— Mais je suis toujours prêt, madame, vous le savez bien.

— Oh ! madame, madame... vous êtes

fâché, monsieur Ropiquet, vous me gardez rancune...

— Non, je vous jure, seulement, j'aurais désiré que...

— Allons, pardonnez mes brusqueries à ma mauvaise humeur.

— Il est vrai que vous ne ménagez pas vos amis.

— J'ai eu tort, je le confesse; qu'il ne soit plus question de rien entre nous, et surtout ne m'appelez plus madame, mais votre amie. Allons, donnez-moi votre main.

Ropiquet ne se le fit pas dire deux fois, et s'empressa de souscrire aux conditions de la réconciliation qu'il savait bien ne pas devoir se faire long-temps attendre : c'était toujours ainsi que se terminaient les petits différends, les légères altercations qui s'élevaient de temps en temps entre l'élève et le maître. D'ailleurs madame Saint-Huberty était toujours la première à reconnaître ses torts, et à offrir la main à son adversaire.

— Eh! bien, dit-elle au musicien, me

répondrez-vous enfin à votre tour d'une manière satisfaisante? car jusqu'ici vous avez paru éluder la question que je vous adressais, avez-vous lu le fameux mémoire sur les États-Généraux par le comte d'Antraigues?

— Mais j'ai cru d'abord que vous plaisantiez, ou que c'était la suite de votre mauvaise humeur, et maintenant encore j'ai bien de la peine à prendre cette question au sérieux.

— Mais, mon ami, rien n'est plus sérieux, je vous jure, répondez-moi donc enfin; avez-vous lu l'ouvrage dont je vous parle?

— Ma foi, je ne sais pas ce que vous voulez me dire, et je ne comprends pas comment je pourrais avoir lu un ouvrage que je ne connais pas; je m'occupe fort peu, vous le savez, de politique, et je n'ai jamais songé aux États-Généraux; qu'ils s'assemblent ou qu'ils ne s'assemblent pas, cela m'est parfaitement égal.

— Mais enfin malgré votre antipathie pour tout ce qui a rapport à la politique,

malgré votre indifférence à l'égard des États-Généraux, vous auriez pu avoir connaissance du mémoire dont tout le monde parle, de l'effet extraordinaire qu'il produit partout.

— Non, parole d'honneur, et où voudriez-vous que j'eusse pu avoir ces renseignemens? Vous savez que j'évite les cercles, les clubs renouvelés non pas des Grecs, mais des Anglais, et surtout les conversations où l'on pérore sur les affaires du gouvernement; je laisse aux gens plus habiles que moi, aux hommes de lettres, aux journalistes, économistes, avocats, le soin de régenter le roi et ses ministres, de demander la réforme des abus, l'abolition des priviléges; quant à moi, je réclame le maintien du seul privilége qui m'intéresse, c'est de pouvoir continuer à vivre tranquillement, à cultiver à la fois les arts et l'amitié; vous voyez, ma chère amie, qu'il me serait bien difficile de vous parler sciemment du mémoire des États-Généraux, ainsi que de l'auteur que

vous appelez..... que vous appelez.....

Il était embarrassé pour trouver le nom qu'il avait oublié, mais madame Saint-Huberty vint en aide à sa mémoire.

— Monsieur le comte d'Antraigues...

— Ah! oui, monsieur le comte d'Antraigues, que je respecte, que j'honore infiniment, mais que je ne connais pas, et n'ai point envie de connaître.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites-là, mon cher Ropiquet, et ne vous avancez-vous pas un peu trop en affirmant ainsi...

— Ah! je jurerais, je suis prêt à jurer que j'entends pour la première fois aujourd'hui prononcer ce nom, monsieur le comte d'Ant... d'Antraigues... non, jamais jusqu'ici ce nom n'avait frappé mon oreille.

— Votre mémoire vous trompe peut-être; je ne doute pas de votre sincérité, mon cher Ropiquet; mais cependant...

— Cependant!... cependant!... de quel ton vous me dites cela. Vous paraissez hé-

siter à me croire, quand je vous déclare que je ne connais pas votre comte d'Antraigues, ni son mémoire sur les États-Généraux. Mais il me semble que je suis ici sur la sellette... A quoi tendent toutes ces questions, ma bonne amie, et pourquoi cet interrogatoire que vous me faites subir avec une sévérité si minutieuse?

— Vous le saurez plus tard, mon ami, je ne puis m'expliquer maintenant.

Madame Saint-Huberty rougit et baissa les yeux pour éviter les regards de Ropiquet.

— Quel mystère! Ah! je vous en conjure, dites-moi de quoi il s'agit. Qu'est-ce que votre comte d'Antraigues, qui paraît vous intéresser si vivement?... Vous savez qu'il est certains secrets que je ne veux pas approfondir, certaines confidences que je ne veux pas recevoir.

— Ah! ces paroles sont bien dures, ces reproches bien humilians! mais je ne les mérite pas; aussi je ne m'en trouve pas blessée; toutefois, j'exige que vous ne les renouveliez pas, parce qu'alors je serais forcée

d'être plus susceptible. Mais, puisque vous paraissez vous formaliser de mes questions sur le comte d'Antraigues, vous me forcez à vous donner une explication qu'il ne m'est plus possible d'ajourner sans m'exposer à vos récriminations, à vos conjectures blessantes pour mon amour-propre, pour mon amitié.

L'actrice, en parlant ainsi, était calme, et rien ne pouvait faire supposer en elle quelque émotion; il y avait de la dignité dans son langage, qui mettait tous les torts du côté de Ropiquet, dont les scrupules avaient éclaté en expressions indiscrètes et presque inconvenantes; son rigorisme s'était alarmé trop vite d'une question qui lui avait paru cacher une arrière-pensée de confidence amoureuse; aussi était-il un peu confus du rôle qu'il venait de jouer, et fort embarrassé de sa position actuelle. Il tâcha toutefois de s'excuser de son mieux; mais madame Saint-Huberty l'interrompit dans la justification qu'il essayait presqu'en balbutiant.

— Allons, il suffit, mon ami, que vous re-

connaissiez vos torts à votre tour, et je ne suis pas moins indulgente que vous ne venez de l'être à mon égard : vous m'avez donné l'exemple de la clémence, en me pardonnant tout-à-l'heure ma mauvaise humeur. Eh bien ! apprenez donc que si vous ne connaissez pas le Mémoire sur les États-Généraux, vous en connaissez du moins l'auteur.

Ropiquet fit un geste de surprise, et s'apprêtait à protester de nouveau de la sincérité de sa première déclaration.

— Oui, vous le connaissez, et je m'attendais à vos nouvelles dénégations; mais laissez-moi achever ce que j'ai à vous dire. Il est possible que ce nom de d'Antraigues vous soit inconnu, ou qu'il échappe en ce moment à votre souvenir; mais celui qui le porte est une de vos anciennes connaissances.

— Une de mes anciennes connaissances!

— Peut-être un de vos anciens amis les plus intimes; un de vos parens, même!

— Un de mes parens! qui? M. le comte d'Antraigues!

Le vieux musicien bondit sur sa chaise, et se leva tout ému.

— Calmez-vous donc, mon ami ; il me semble que rien, dans mes paroles, ne saurait justifier votre indignation.

— Je n'ai pas d'indignation, moi ; mais je suis surpris, stupéfait... Vouloir me persuader que j'ai pour parent M. le comte d'Antraigues, moi qui ne suis qu'un roturier, moi qui ne compte que des roturiers, de petits bourgeois, des paysans même dans ma famille! Mais, en vérité, comment ne serais-je pas surpris, confondu de votre langage?

— Attendez donc un peu, mon ami ; je ne prétends pas vous donner malgré vous un comte pour parent, ni même pour ami; mais enfin vous vous rappelerez sans doute un jeune homme...

A ce moment, la voix de madame Saint-Huberty s'affaiblit un peu, et elle s'arrêta pour donner à Ropiquet le temps de recueillir ses idées et ses souvenirs.

— Un jeune homme, dit-il ; un jeune

homme ; mais lequel? Des jeunes gens, j'en ai beaucoup connu, quand j'étais jeune homme moi-même, j'en connais même encore quelques-uns qui causent avec moi au foyer de l'Opéra, et ont la bonté de ne pas trouver trop ennuyeux mon radotage sur le temps passé.

— Oh! le jeune homme dont je veux vous parler, vous ne sauriez l'avoir complétement oublié, pas plus que je ne l'ai oublié moi-même.

— Ciel! serait-il possible! quoi! ce jeune homme qui..... Oh! que venez-vous de m'apprendre!

Ropiquet leva les yeux au ciel, puis se rassit et parut réfléchir à l'étrange révélation que venait de lui faire madame Saint-Huberty.

— Mais, ma bonne amie, en êtes-vous bien sûre? ne vous trompez-vous pas? Ce Ferdinand...

— Oui, justement, ce Ferdinand qui m'a sauvé la vie le jour de l'incendie de l'Opéra; cet homme, que vous avez voulu me

rendre odieux, c'est monsieur le comte d'Antraigues.

— Lui, le comte d'Antraigues! Ferdinand, aujourd'hui M. le comte!... non, je ne croirai jamais...

— C'est cependant ce Ferdinand envers qui vous m'avez forcé d'être ingrate; oui, c'est le comte d'Antraigues, un seigneur aussi distingué par ses manières que par ses talens. Vous vous êtes sans doute trompé, il y a huit ans; vous avez été dupe de faux rapports, de vos préventions contre un jeune étourdi que vous avez jugé, condamné avec une sévérité injuste. Mais aujourd'hui il se venge de ses calomniateurs, il répond, par son mérite éclatant, à la médisance et à la haine..... Eh bien! vous ne répondez pas, mon cher Ropiquet; vous êtes atterré. Je conçois votre embarras, car, grace à vos conseils, M. le comte d'Antraigues doit me mépriser; il regrette peut-être le service qu'il m'a rendu, à moi qui l'ai payé d'une si noire ingratitude!

Ropiquet, qui avait gardé le silence pen-

dant quelque temps, le rompit enfin :

— Mais avant de m'accuser, madame, êtes-vous bien sûre de ne pas avoir été induite en erreur par une ressemblance? Quant à ce Ferdinand, à ce jeune homme qui vous protégea dans un grand danger, et qui, s'il vit encore, ne vous accuse pas d'ingratitude, soyez-en bien convaincue, ce Ferdinand n'est point noble ; il n'y a jamais eu de comte d'Antraigues dans notre pays.

— Il était donc de votre pays? et vous me l'aviez caché...

— Je devais, ma chère amie, vous cacher bien d'autres choses; mais je n'aurais pu vous faire un mystère du comte d'Antraigues, ni de la noblesse de Ferdinand Avenel, car j'en ignorais complètement l'existence.

— Ferdinand Avenel ! c'est donc le nom de ce jeune homme, suivant vous?

— Je ne savais pas qu'il en eut un autre. Cependant, nous voyons de nos jours des choses si extraordinaires, nous sommes témoins de tant de prodiges, qu'en vérité il

ne faut plus s'étonner de rien. Mais ce Ferdinand Avenel, ce mauvais sujet qui n'avait jamais voulu rien faire, qui s'était moqué de mes conseils, et menait ici une vie si peu régulière, être devenu un comte, un écrivain célèbre!... Oh! je m'y perds!...

Ropiquet avait prononcé ces dernières phrases en marchant de long en large, en se frappant le front; il était en proie à une agitation violente :

— Mon ami, voyez, connaissez-vous cette écriture-là?

Et elle présentait à Ropiquet la brochure ouverte à la première page; elle lui montrait du doigt quelques mots tracés au haut de cette page, suivant la formule de l'hommage offert par les auteurs aux personnes qu'ils gratifient d'un exemplaire. Le vieux musicien s'avança :

— Quoi, cette écriture, que me dira-t-elle?

— Regardez-la toujours, mon ami, peut-être vous fournira-t-elle des éclaircissemens.

— Mais il faut que je mette mes lunettes, car sans elles je ne saurais juger...

Il tira ses lunettes de sa poche et regarda attentivement l'écriture qu'il lut : « Hommage respectueux offert à madame Saint-Huberty par son serviteur très humble et son plus sincère admirateur. » Puis il relut encore à voix basse ces mots, comme pour mieux en étudier les caractères.

— Eh! bien, dit madame Saint-Huberty, qu'en dites-vous? cette écriture vous en rappelle-t-elle une que vous devez connaître?

— Ma foi, non, je vous le jure... et puis, il y a long-temps, bien long-temps que je n'ai reçu de lettres de mon drôle...

— Votre drôle..... de qui voulez-vous donc parler?...

— Eh! de Ferdinand donc!

— Comment, vous parlez ainsi de ce jeune homme? Mais un tel langage donnerait à penser qu'il y avait entre vous des rapports intimes, des liens de parenté, peut-être.....

— Allons, vous voilà encore avec vos suppositions! J'ai dit mon drôle de Ferdinand, comme j'aurais dit ce drôle de Ferdinand : ce changement de locution ne tire pas à conséquence. Mais, je vous le répète, il y a long-temps que je n'ai eu sous les yeux de l'écriture de mon..... de monsieur Ferdinand Avenel.

Madame Saint-Huberty paraissait très contrariée des réponses peu satisfaisantes de Ropiquet, qui trompait ainsi sa curiosité, et qu'elle suspectait même d'obstination calculée, pour ne point reconnaître l'identité des deux personnages, M. Ferdinand Avenel et M. le comte d'Antraigues. Ropiquet, fatigué d'un aussi long interrogatoire, parcourait silencieusement les pages de la brochure qu'il tenait dans ses mains : il s'arrêtait à quelques passages, puis haussait les épaules, comme si les réflexions de l'auteur provoquaient sa mauvaise humeur; il rejeta enfin la brochure sur la petite table d'acajou placée devant madame Saint-Huberty, et s'écria :

— Non, c'est impossible! il n'a pu écrire de pareilles choses.

— Qui donc! monsieur le comte d'Antraigues ou votre, drôle... votre drôle de Ferdinand?

L'actrice appuya sur les mots que le musicien avait si difficilement expliqués :

— Je veux parler de Ferdinand, répondit Ropiquet.

— A la bonne heure! Mais tant pis pour lui, tant pis si ce jeune homme n'est pas capable d'écrire aussi bien; je lui souhaiterais autant de talent, et s'il avait composé cet ouvrage, peut-être le traiteriez-vous un peu mieux; peut-être, mon cher ami, seriez-vous plus indulgent, plus poli à l'égard de votre drôle de Ferdinand.

— Je ne suis point juge du talent de l'auteur qui a écrit ce que je viens de lire; il peut avoir un fort beau style, il est sans doute digne d'éloges, mais je ne puis l'apprécier. Ce sont des opinions politiques qui me paraissent fort singulières et que je ne saurais approuver.

— Ah! vous voulez aussi critiquer les opinions politiques de M. le comte d'Antraigues. Vous oubliez donc que ce n'est pas votre Ferdinand, et que vous n'avez pas le droit de vous montrer sévère...

— Et pourquoi ne le serais-je pas, s'il vous plaît? N'ai-je pas mon gros bon sens qui me fait distinguer ce qui est utile de ce qui ne l'est pas; qui m'aide à faire la différence entre l'homme de bien et le fripon; à démêler le charlatanisme qui s'enveloppe des oripeaux du grand seigneur?

— Allons, mon cher Ropiquet, assez de morale comme cela; mais respectez ce que vous ne connaissez pas, ce que vous ne pouvez comprendre. M. le comte d'Antraigues ici doit être à l'abri de vos critiques, et l'hommage qu'il m'a fait de son livre vous interdit toute observation injurieuse.

— Ah! mon Dieu, ma bonne amie, avec quelle vivacité vous plaidez la cause de cet illustre auteur; il faut reconnaître aussi qu'il a été bien aimable, bien généreux envers vous. Il vous a donné son ouvrage,

et il a ajouté un nouveau prix à son cadeau devenu inestimable par les mots dont il l'a accompagné. Oh ! la reconnaissance est une fort belle chose ; vous me l'avez rappelé, et je vous en remercie.

Madame Saint-Huberty rougit, et se détourna un peu pour ne pas laisser voir à Ropiquet l'effet de ses ironiques remercîmens; mais celui-ci continuant :

— Il paraît que M. le comte d'Antraigues est de vos amis, madame, puisqu'il vous a envoyé son ouvrage... C'est singulier, je ne vous connaissais pas cet ami-là ; il n'est pas sans doute fort ancien...

— Mais si c'était votre Ferdinand Avenel ?

— Si c'était Ferdinand Avenel !...

Ropiquet fut atterré par cette réponse, et garda pendant quelques instans le silence.

— Oui, dit madame Saint-Huberty, si c'était cet homme qui m'a sauvé la vie, le service qu'il m'a rendu ne lui a-t-il pas

donné tous les droits d'une amitié ancienne?...

— Mais quelle vraisemblance que ce soit celui-là même qui... ; à moins que je ne le voie, que je ne lui parle, je ne pourrai reconnaître la même personne dans Ferdinand Avenel et dans M. le comte d'Antraigues!

A peine avait-il prononcé ces derniers mots avec une singulière vivacité qu'on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêta à la porte de la maison, puis la voix forte et sonore d'un laquais qui demandait si madame Saint-Huberty était chez elle.

L'actrice et le musicien se regardèrent avec surprise :

— Je n'attends pas cependant de visites; dit madame Saint-Huberty ; qui peut donc me venir voir aujourd'hui ? ne serait-ce pas M. de la Ferté qui veut me forcer à jouer ce mauvais rôle dont je ne veux pas? mais il aura beau faire, il aura beau menacer, prier, tour à tour; il n'obtiendra rien de moi; ma résolution est bien arrétée; je ne compromettrai pas ma réputation ni mon

talent pour satisfaire le caprice de monsieur l'intendant des Menus.

Ropiquet s'était approché de la fenêtre pour regarder la voiture et la livrée du cocher.

— Non, dit-il, ce ne sont pas là les gens de M. de la Ferté.

Tout-à-coup la sonnette retentit, et peu de momens après accourut Suzanne.

— Madame, dit-elle d'un ton presque mystérieux, y êtes-vous pour M. le comte d'Antraigues?

— Le comte d'Antraigues! répétèrent presque simultanément Ropiquet et madame Saint-Huberty.

L'un et l'autre, en ce moment critique, éprouvaient des impressions bien différentes. Ropiquet tremblait presque, et si madame Saint-Huberty sentait battre son cœur avec violence, ce n'était point par suite de l'inquiétude ou du déplaisir que lui causait cette visite inattendue.

CHAPITRE XI.

C'EST LUI.

— Eh bien, madame, dit Suzanne impatientée, voulez-vous bien me dire ce que je dois faire...

Suzanne attendait depuis plus de cinq minutes la réponse de madame Saint-Huberty.

— Ah! je n'y songeais pas...

— C'est que M. le comte d'Antraigues doit s'impatienter tout de même.

— Suzanne, présente-lui mes excuses, prie-le d'attendre un moment encore... il faut, vois-tu, que je me prépare... Eh bien, mon cher Ropiquet, que me conseillez-vous donc de faire? Vous voilà contre cette fenêtre immobile, silencieux; est-ce que vous auriez des craintes, des scrupules ?

— A moi des craintes ou des scrupules! et pourquoi donc en aurais-je? est-ce à moi qu'on fait visite?

— Suzanne, dit madame Saint-Huberty, avec une assurance qui devait relever le courage fort abattu du vieil artiste; Suzanne, faites ce que je viens de vous prescrire; introduisez monsieur le comte d'Antraigues, quand je vous sonnerai.

— Bien, madame, mais vous me donnez là une commission un peu délicate, et monsieur le comte d'Antraigues paraît bien empressé, bien impatient.

— Dis-lui enfin que je suis avec quelqu'un, avec mon ancien maître de musique.

— Je n'y manquerai pas ; mais pourvu que monsieur le comte veuille bien attendre ! car ces grands seigneurs ne sont pas habitués à faire antichambre.

— Allez donc, Suzanne...

Madame Saint-Huberty fit à sa femme de chambre un signe qui était un ordre de se taire et de sortir.

Quand Suzanne se fut éloignée.

— Voici, mon cher ami, l'épreuve que vous deviez désirer...

— Je ne m'en soucie nullement, et de quel intérêt est-il pour moi que M. le comte d'Antraigues soit Ferdinand Avenel ?

— Mais, vous avez tort de parler ainsi ; je ne puis concevoir, je ne m'explique pas cette indifférence ; mais, je crains bien, mon cher Ropiquet, que vous n'exprimiez pas ici votre pensée. Non, vous ne sauriez être désintéressé dans cette question dont la solution importe tant à mon repos, à ma conscience, à mon cœur. Car, c'est vous,

vous seul, et vous m'obligez de vous le rappeler, c'est vous seul qui m'avez privé du bonheur de dégager ma reconnaissance. Si vous vous étiez en effet trompé, si cet homme envers lequel vous m'avez rendue bien malgré moi et en dépit de mes sollicitations, de mes prières, coupable de la plus affreuse ingratitude, si cet homme enfin était, non pas ce personnage imaginaire que vous êtes parvenu à me rendre presque odieux, s'il était le comte d'Antraigues.... répondez-moi, mon ami, je vous en conjure, n'éprouveriez-vous pas des regrets bien vifs ?...

— J'ai cru vous servir, j'ai cru vous donner une preuve de mon amitié et je ne désavoue rien, je ne me repens de rien.

— Pourquoi donc êtes-vous si embarrassé ? c'est en vain que vous voudriez affecter un calme, une confiance qui ne sont pas dans votre cœur.... si vous redoutez la présence de M. le comte d'Antraigues, passez dans cette petite pièce qui est au fond de mon appartement; il ne vous verra pas...

— Mais qui vous a dit que la présence de votre comte d'Antraigues me fît peur, ma chère amie? non, non, je ne profiterai pas... je vous remercie de l'asile que vous m'offrez. Je resterai ici, j'affronterai les regards terribles de ce seigneur, dont vous voulez faire absolument le Sosie de mon Ferdinand. Seulement, pour me venger de tous vos reproches injustes, pour vous punir de votre défiance à mon égard, je lui raconterai tout ce qui s'est passé lors de l'incendie de l'Opéra.

— Ah! il doit le savoir tout aussi bien, et même beaucoup mieux que vous. Ainsi il vous dispensera d'un récit qui pourrait l'ennuyer.

— Mais, ma bonne amie, souvenez vous donc que M. le comte d'Antraigues ou plutôt que M. Ferdinand Avenel, attend dans votre antichambre, depuis long-temps, et que probablement il ne trouve pas une grande distraction dans la conversation de mademoiselle Suzanne Duriez...

— C'est vrai! oh! mon dieu, il doit me

trouver bien impolie, et s'il n'avait pas eu la patience!.. oh! je tremble qu'il ne soit parti!...

— Mais Suzanne nous aurait au moins prévenus de son départ... Et puis la voiture de M. le comte est encore à la porte.

Ropiquet avait écarté le rideau de la fenêtre pour s'assurer du fait sur lequel il appuyait son opinion.

Madame Saint-Huberty tira la sonnette qui correspondait à l'antichambre, et qui lui servait pour avertir Suzanne de se rendre auprès d'elle, toutes les fois qu'elle avait besoin des services de sa femme de chambre.

Suzanne accourut :

— Ah! madame, vous avez bien fait de sonner, car j'allais venir sans vous en demander la permission. M. le comte est d'une complaisance, d'une patience que je n'aurais certainement pas à sa place.

—Allons, cours, prie-le d'entrer... Non, non, reste encore un moment.

Puis s'adressant à Ropiquet :

— Voyons, mon ami, je vous le demande encore, êtes-vous bien décidé à être témoin de l'entrevue? Ne serez-vous pas gêné par la présence du comte?... Il en est encore temps... répondez...

Ropiquet se tourna vers Suzanne, et, la prenant par le bras, il la poussa vers la porte.

Suzanne, lui dit-il, introduis ici M. le comte d'Antraigues.

Suzanne sortit, et alors l'actrice et le musicien se hâtèrent de composer leur maintien, de se préparer à la scène qui allait avoir lieu. Madame Saint-Huberty était livrée à une agitation intérieure qu'elle voulait cacher sous les dehors du calme et de l'assurance. Elle eût voulu peut-être différer encore l'épreuve qu'elle avait paru si vivement désirer.

Enfin la porte s'ouvrit : M. le comte d'Antraigues se présenta avec sa grâce et son aisance accoutumées; madame Saint-Huberty, qui s'était d'abord assise, avant que le comte entrât, se leva aussitôt, et répondit au salut du nouveau visiteur; mais

elle tremblait, un frisson parcourait tous ses membres, et c'est à peine si elle put se tenir debout pendant quelques instans, pour l'échange des formules de politesse.

Quant à Ropiquet, il avait imaginé un moyen qui lui semblait le plus convenable, le plus sûr pour étudier la physionomie et les manières du comte d'Antraigues. Il voulait jouer le rôle d'un témoin tout-à-fait indifférent, complétement étranger à la scène; il s'était placé devant le clavecin, qu'il regardait attentivement, faisant semblant de parcourir un gros cahier de musique qui était posé à côté de l'instrument.

Le comte d'Antraigues ne le vit pas d'abord, ou eut l'air de ne pas l'avoir aperçu. Il le prit peut-être pour un vieux domestique ou pour l'homme de confiance de l'actrice. Mais madame Saint-Huberty lui fit signe de s'asseoir, en l'y invitant par un geste gracieux. Toutefois le comte ne s'assit point aussitôt, et demanda la permission d'aller admirer le portrait qu'il vit suspendu à la muraille.

— Ah ! madame, dit-il, permettez-moi de jeter un coup-d'œil sur ce portrait qui me paraît d'une ressemblance parfaite...

Il touchait presque Ropiquet, qui lui tournait le dos.

— Quelle voix, dit celui-ci en lui-même, mais elle me rappelle effectivement... oh ! je n'oserai jamais regarder cet homme en face.

Et il resta devant le clavecin, toujours occupé à feuilleter le cahier de musique...

Le comte d'Antraigues s'arrêta pendant quelques instans devant le portrait.

— Si je ne me trompe, madame, ce portrait est l'ouvrage de Bounieux? ... je cherche en vain sa signature.

—Oui, monsieur le comte, c'est Bounieux qui m'a peinte ainsi, il y a environ dix ans. Vous connaissez donc cet artiste ?...

— Je ne connais que son talent, madame, et je l'admire, d'abord parce qu'il saisit bien la ressemblance, ce qui est un mérite fort peu commun chez les artistes de nos jours, ensuite parce que son pinceau a de la naïveté; je ne sais s'il est élève

de Greuze, mais à coup-sûr notre grand peintre ne le désavouerait pas; toutefois je reprocherai à Bounieux d'avoir répandu sur votre figure une teinte de mélancolie qui l'attriste...

— Mais, monsieur le comte, il a dû me peindre telle que j'étais alors; et aujourd'hui même, il me semble que j'aurais bien de la peine à livrer au pinceau de l'artiste une figure plus riante.

Elle poussa un soupir en prononçant ces paroles qui avertirent le comte d'Antraigues de ne pas insister sur la critique du portrait; mais inquiète de ne pas voir Ropiquet, de l'entendre feuilleter cette musique, sans vouloir prendre part à la conversation dont le fardeau allait retomber sur elle seule, elle se retourna.

— Eh bien! mon ami, lui dit-elle, que faites-vous donc là-bas dans votre solitude?

— Je cherche, dit-il, un air que nous aimons tant et que vous exécutez si bien.

Le comte d'Antraigues fut frappé de l'accent de cette voix qui répondait à madame

Saint-Huberty ; l'actrice l'observait, et put juger dès-lors qu'elle ne s'était pas trompée.

— Approchez-vous donc, mon ami, dit-elle à Ropiquet, et laissez-là cette musique, vous chercherez un autre jour l'air introuvable. Venez vous asseoir près de moi.

Ropiquet forcé de se lever, s'exécuta enfin, il se leva et pendant ce moment le comte d'Antraigues le regardait de côté. Enfin ils furent en présence l'un de l'autre.

— Ciel ! s'écria le comte...

— Toi ici, mon neveu.

— Son neveu, répéta madame Saint-Huberty avec l'expression de la plus vive surprise...

Un assez long silence suivit ces mots prononcés par les trois interlocuteurs. Le comte d'Antraigues baissait les yeux; la rougeur subite qui avait coloré son visage attestait son embarras et surtout sa honte : lui monsieur le comte d'Antraigues, le neveu d'un petit vieillard qui était loin d'avoir les manières, les formes et les habitudes d'un

homme titré ; d'un pauvre musicien dont le nom était si hostile aux prétentions nobiliaires de M. Ferdinand ! Certes, la situation était fort critique et devait être bien plus pénible encore pour lui, que pour Ropiquet qui, après tout, n'avait à se reprocher que l'exagération de ses scrupules à l'égard de madame Saint-Huberty ; son seul tort était de ne pas lui avoir dit toute la vérité, et de lui cacher une parenté qui, du moins, à l'époque où il montrait cette réserve si prudente, n'avait rien d'honorable et de flatteur pour la famille Ropiquet.

Madame Saint-Huberty, de son côté, n'était pas à son aise : elle ne savait que penser de cette révélation subite, inattendue, qui la confirmait dans son opinion sur l'identité dont l'entêtement du vieux musicien avait provoqué la preuve ; elle se trouvait justifiée aux yeux de Ropiquet ; mais que pouvait-elle penser d'un homme qui en moins de huit années avait subi une telle transformation; qui, de mauvais sujet, d'aventurier même, dont la connaissance, au

dire de Ropiquet, eût été une honte, était devenu un grand seigneur, un écrivain distingué, un personnage important enfin. Les mouvemens de la reconnaissance qui s'était réveillée dans le cœur de l'actrice, se trouvaient tout-à-coup comprimés par de nouveaux soupçons, par de nouvelles craintes. La rencontre du neveu et de l'oncle était un événement singulier, bizarre, qui loin de jeter quelque lumière sur un mystérieux imbroglio, ne faisait qu'épaissir les ténèbres dont il était enveloppé. L'actrice n'osait interrompre le silence qui régnait autour d'elle.

D'ailleurs ce n'était pas à elle de parler; elle devait écouter l'explication qui ne pouvait manquer d'avoir lieu entre l'oncle et le neveu. Enfin, Ropiquet se décida à adresser la parole à celui que nous continuerons à appeler le comte d'Antraigues, puisqu'il s'est donné ce nom, que personne jusqu'ici n'avait songé à lui disputer d'une manière positive.

Quelques doutes manifestés à voix basse,

quelques protestations timides de la part de certains gentilhommes jaloux de la réputation et des succès du comte d'Antraigues, ne constituaient pas un procès en règle fait à sa noblesse de fraîche date; du reste il portait assez bien, ainsi que nous l'avons vu, son nom nobiliaire et son épée, pour que l'envie et la malignité n'osassent pas lever l'étendard contre l'usurpation de l'écrivain politique, qui, dans tous les cas, l'aurait bien su défendre et n'aurait pas eu besoin d'invoquer un secours étranger, pour combattre avec quelque succès ses adversaires.

Mais ici le vieux musicien va fournir une nouvelle preuve de ce tact et de cette prudence qui se sont rarement trouvés en défaut : on va voir combien Ropiquet se trouvait au-dessus de sa position, par son caractère et par son adresse; il saura concilier à la fois tous les intérêts, ménager tous les amours-propres et mériter également la reconnaissance de madame Saint-Huberty et celle du comte d'Antraigues.

Quel oncle, à la place de Ropiquet, ne

se serait pas emporté en reproches, en récriminations violentes? Quel oncle n'eût pas aussitôt saisi cette occasion de faire un long sermon sur l'inconduite et l'audace d'un neveu qui se parait d'un titre qui ne lui appartenait pas? Quel oncle n'eût pas fulminé une espèce d'excommunication, dans le genre de ces excommunications traditionnelles, consacrées par l'usage et les habitudes du théâtre.

Et certes, il y avait là matière à tous ces lieux communs, à ces banalités qui n'ont d'autre résultat que d'aigrir de plus en plus un jeune homme, et de le pousser par des humiliations à un parti souvent désespéré. Ropiquet aurait même pu rajeunir ces maximes vieillies, ce texte usé de morale monotone, par les inspirations que lui aurait fournies la nouveauté de la situation; mais nous l'avons déjà dit, le vieux musicien connaissait son temps; il savait que le succès même obtenu jusqu'ici par Ferdinand, lui donnait des droits à son indulgence; le talent de l'écrivain deman-

dait pardon pour le comte improvisé, et puis, où était le grand dommage pour la société, dans cette usurpation d'un titre, si toutefois l'on pouvait appeler ainsi l'acte d'une vanité inoffensive; le comté d'Antraigues appartenait à tout le monde, puisqu'il ne se trouvait nulle part. Ferdinand n'avait dépossédé, spolié personne; la manière même dont il écrivait son nom nouveau annonçait la précaution d'un homme adroit, qui au moyen de l'A, au commencement du titre, interdisait toute réclamation aux héritiers ou ayant-cause de l'antique maison de Balzac-d'Entragues ou d'Entraigues. Tant pis pour les niais ou les gens crédules qui s'inclinaient, faute d'aller aux informations, de recourir aux renseignemens devant le souvenir d'une vieille noblesse. Ferdinand Avenel était comte d'Antraigues, de par lui-même et de son autorité privée, et il avait suivi l'exemple d'un grand nombre de soi-disant gentilshommes qui s'étaient faits barons ou marquis, pour cor-

riger l'injustice de la fortune qui leur avait donné un berceau roturier.

Ropiquet prit donc la parole :

—Eh bien, mon ami, vous ne me dites donc rien ? est-ce que vous craignez un reproche ? vous savez bien que mon cœur vous a pardonné depuis long-temps : allons, que tout soit oublié entre nous...

— Oh ! mon cher oncle, s'écria le comte d'Antraigues !

Et il se précipita dans les bras de Ropiquet.

— J'ai eu des torts envers vous, de grands torts...

— Allons, n'en parlons plus... tu les as bien réparés; mais cependant j'exige que tu viennes demain chez moi?...

— Toujours rue Grange Batelière.

— Oui, toujours, il y a bientôt vingt ans que j'habite dans la même maison et tu dois la connaître, car tu y es venu plus d'une fois... jadis.

— Oui, demain, mon cher oncle, je serai chez vous.

— Mais avec ton ouvrage, car j'ai droit à l'hommage d'un exemplaire.

— Oh! je ne l'oublierai pas... d'ailleurs vous n'aviez pas besoin de me faire cette recommandation.

— Allons, je ne te demande pas ce petit mensonge, car, si le hasard ne nous avait fait rencontrer tous deux ici, tu n'aurais jamais pensé à acquitter cette dette... Ainsi donc à demain matin, car j'ai besoin de te parler... Il faut absolument que je te parle... entends-tu bien ?...

— Je vous promets de ne pas me faire attendre.

— A la bonne heure.

Puis se tournant vers madame Saint-Huberty, fort embarrassée de son rôle, quoiqu'il eût été muet jusqu'ici, Ropiquet lui adressa la parole :

— Adieu, madame, adieu, vous paraissez encore bien souffrante des suites de votre indisposition d'hier... un plus long entretien pourrait vous fatiguer... permettez-moi... permettez-nous de nous retirer...

Ces mots causèrent une impression de surprise à madame Saint-Huberty. Était-elle contrariée de ne pouvoir encore ce jour-là satisfaire complètement sa curiosité, en causant avec le comte d'Antraigues? Nous ne le pensons pas : la situation respective des interlocuteurs exigeait une prompte séparation. Le comte d'Antraigues surtout, qui n'était pas préparé aux résultats inattendus de la rencontre qu'il venait de faire, avait besoin de réfléchir aux moyens de rétablir sa réputation un peu compromise par la reconnaissance de son oncle, qui lui rendait bien difficile à soutenir le rôle de gentilhomme. Quelque disposée qu'eût été l'actrice à l'indulgence, et même à la crédulité, le comte improvisé avait perdu le prestige de son illustration nobiliaire, et le souvenir du triomphe de la veille redoublait encore sa mortelle anxiété.

La proposition de Ropiquet mettait donc tout le monde à son aise; aussi le comte d'Antraigues se garda bien d'insister, pour obtenir la permission de rester plus long-

temps avec madame Saint - Huberty :

— Madame, lui dit-il, j'ai trouvé un double bonheur ici... puisque vous avez daigné me recevoir, et qu'en entrant chez vous j'ai retrouvé mon oncle, un protecteur de ma jeunesse... Que ne vous dois-je pas?

— Monsieur... monsieur le comte, dit-elle, vous ne me devez rien; c'est moi, au contraire... vos remercîmens me font sentir bien cruellement un oubli bien involontaire de ma part; si j'ai manqué à la reconnaissance, croyez.....

Ropiquet l'interrompit aussitôt :

— Vous n'avez rien à vous reprocher, vous le savez bien, mon amie, et s'il y a un coupable, c'est moi... Ainsi, en revenant sur un pareil sujet, vous me faites bien du mal...

— Oh! mon ami, telle n'est pas mon intention...

— Eh bien! brisons là-dessus. Vous avez besoin de repos, et je prolonge un entretien qui augmente votre lassitude..... Ne jouez-vous pas demain?

— Oui, l'on m'a remis mon bulletin d'avis; et c'est un des rôles les plus fatigans du répertoire que je suis obligée de jouer, celui de Didon!...

— Ah! jamais vous ne serez en état pour demain..... il faut écrire ou faire dire au directeur qu'une indisposition vous condamne au repos..... Je me charge de cette commission, et, comme il n'y a pas de temps à perdre, je me rends de ce pas au théâtre...

— Arrangez cela pour le mieux, mon cher Ropiquet, car vous connaissez les moyens de calmer la mauvaise humeur, de faire entendre raison au directeur; il va crier que je le ruine, en lui faisant manquer son spectacle...

— Oh! il faudra bien qu'il change son affiche!... vous ne pouvez jouer demain, vous ne jouerez pas Didon! Allons, sortons.....

Il prit aussitôt le comte d'Antraigues par la main, et tous deux saluèrent madame Saint-Huberty :

— Monsieur le comte, dit-elle au neveu de Ropiquet, j'espère bien que vous me fournirez l'occasion de vous parler de votre éloquent mémoire, de vous remercier surtout de votre aimable envoi auquel je n'avais aucun droit. Quoique je ne me mêle pas de politique, je veux cependant vous prouver que j'ai lu votre ouvrage et que je sais l'apprécier...

— Madame, votre jugement me sera plus précieux que l'opinion de la plupart de mes juges et de mes critiques, et j'écouterai avec docilité vos observations.

— Bien, bien, dit Ropiquet impatienté; mais n'oubliez donc pas qu'il faut aller prévenir le directeur que Didon est malade?

Et il entraîna le comte hors de la chambre de madame Saint-Huberty.

Suzanne ouvrit de grands yeux en voyant Ropiquet et l'étranger qui se tenaient familièrement par le bras :

— Monsieur Ropiquet, dit-elle, faudra-t-il mettre votre couvert aujourd'hui? dînerez-vous à la maison?

— Non, Suzanne.

Elle s'était approchée de Ropiquet, afin d'examiner le comte d'Antraigues tout à son aise. Le vieux musicien lui donna, selon l'habitude, un petit coup de sa main sur la joue, en lui disant :

— Soyez sage, mademoiselle, soyez sage; adieu.

Le musicien et son neveu sortirent de l'appartement et montèrent en voiture, non sans de grandes difficultés de la part de Ropiquet, qui ne pouvait se décider à monter :

— Je t'assure, mon ami, disait-il au comte, que par goût et surtout par raison de santé, je préfère aller à pied..... je ne peux supporter le mouvement du carrosse.

— Oh! le mouvement de ma voiture est très-doux, il est presque insensible; vous ne vous en apercevrez pas, je vous jure... Montez donc...

Enfin Ropiquet et le comte s'éloignèrent. Suzanne, qui était descendue à leur suite, pour compléter son étude sur la physio-

nomie et la tournure de l'étranger, et qui s'était à peine arrêtée à la loge du concierge, tant sa curiosité éprouvait de plaisir à regarder le comte, Suzanne se trouvait encore au bas de l'escalier, quand madame Saint Huberty la sonna. Mais la soubrette ne pouvait l'entendre.

Madame Saint-Huberty l'appela encore, mais inutilement : inquiète, elle se leva et vint pour la chercher. Mais personne dans la cuisine, dans l'antichambre, dont la porte était entr'ouverte ; elle l'ouvrit entièrement, car elle se douta alors que Suzanne avait accompagné les deux visiteurs. Au moment où elle se présentait sur le carré, la soubrette arrivait tout essoufflée : elle rougit quand elle aperçut sa maîtresse qui la cherchait et qui paraissait de fort mauvaise humeur.

— Eh bien ! dit madame Saint-Huberty, que faites-vous donc? où êtes-vous donc quand on vous appelle ?

— Madame, c'est que... c'est qu'il me

fallait descendre pour quelque chose... qui m'était nécessaire.

Suzanne balbutiait quelques excuses qu'il était bien difficile de faire accepter; aussi madame Saint-Huberty ne lui épargna pas les reproches sur sa négligence et sur son indiscrétion :

— C'est la curiosité qui sans doute vous a fait descendre...

— Oh! madame sait bien que je ne suis ni curieuse, ni indiscrète...

— Ce n'est pas un autre motif que la curiosité, je vous le repète, qui vous a fait ainsi tout quitter... Vous saviez cependant bien que j'avais besoin de vous...

La femme de chambre baissa les yeux et garda le silence : car les reproches que lui adressait alors sa maîtresse, étaient mérités; madame Saint-Huberty rentra dans sa chambre à coucher.

Suzanne voulut l'y suivre :

— Non, laissez-moi, je vous prie, je veux être seule...

— Mais madame, vous me disiez tout-à-l'heure que vous aviez besoin de moi.

— Maintenant, j'ai changé d'idée; je veux être seule.

Suzanne se prit à pleurer:

— Eh bien, madame, puisque vous n'avez plus besoin de mes services, je m'en irai, je ne veux plus rester dans une maison où je suis inutile...

Madame Saint-Huberty, émue, attendrie, n'eut plus que de douces et bienveillantes paroles pour sa femme de chambre; son ressentiment ne pouvait tenir contre la douleur et le désespoir de la pauvre fille:

— Allons, mon enfant, lui dit-elle, ne pleure donc pas ainsi... il me semble que je n'ai dit rien qui pût te causer tant de peine... il ne faut pas être aussi susceptible... entends-tu bien? il faut aussi me passer quelques mouvemens d'impatience... entends-tu?

Suzanne prit la main de madame Saint-Huberty, et la baisa:

— O ma bonne maîtresse, que ces paroles me font de bien !

Et elle essuya ses yeux.

— Mais du moins, lui dit madame Saint-Huberty, avec douceur, j'espère que mademoiselle Suzanne ne sera plus curieuse.

— Madame, je vous le promets, me permettrez-vous maintenant de vous suivre dans votre chambre à coucher, pour y mettre un peu d'ordre, car les deux visites que vous avez reçues...

— Non, non, reste; j'ai une lettre à écrire, et il faut qu'elle parte aujourd'hui même, je n'ai pas de temps à perdre; je ne veux pas être dérangée.

Suzanne n'insista donc plus: madame Saint-Huberty entra dans sa chambre à coucher, puis en ressortit bientôt, et rappelant Suzanne :

— Souviens-toi que je ne veux pas être dérangée :

— Il suffit, madame, et je ne laisserai entrer personne.

— Personne, et toi-même, tu attendras pour venir, que je te sonne.

— Oui, madame, mais si ce monsieur de tout à l'heure… ce seigneur qui vous a fait visite, et qui a l'air d'être si bien avec M. Ropiquet.

Madame Saint-Huberty sourit, mais se pinça les lèvres pour ne pas paraître avoir remarqué l'observation de Suzanne :

— Ce seigneur !.. qui ? la personne que Ropiquet accompagnait ?

— Oui, justement.

— Et quels droits, je vous prie, aurait ce seigneur à une exception ? pourquoi cette préférence en faveur de cette personne !…

— Et M. Ropiquet, par exemple, ne pourrait-il entrer, s'il se présentait ?

— Non, pas d'exception, te dis-je, je veux être seule…

— A la bonne heure.

Et madame Saint-Huberty entrant dans sa chambre à coucher, ferma la porte sur elle.

Quant à Suzanne, qui restait seule aussi,

elle mit à profit la solitude et le silence auxquels elle était condamnée, pour faire des réflexions sur tout ce qui venait de se passer, sur ce qu'elle avait vu. Mais quel était donc ce monsieur dont la visite s'était tant prolongée chez madame Saint-Huberty? que venait-il y faire? et puis Ropiquet qui causait familièrement avec lui, qui lui a donné le bras, qui a monté dans sa voiture, toutes ces circonstances réunies devaient troubler la tête de Suzanne qui cherchait en vain à deviner quelque chose, à expliquer surtout la longueur de la visite, de la part d'un comte, et d'un comte jeune, beau, bien fait, et qui avait un carrosse! Alors il put s'élever dans l'esprit de la soubrette, des soupçons sur l'indifférence prétendue de sa maîtresse; cette vertu, qui avait toujours été si fière, si indomptable, si dédaigneuse de tant d'offres brillantes, qui avait vu, sans s'émouvoir, sans se laisser fléchir, soupirer à ses pieds les puissances de la terre, des ducs et pairs, des généraux illustres, des princes même, allait-elle en-

fin succomber dans ce dernier combat?

Mais la présence du musicien, son indulgence rassuraient un peu Suzanne, et la ramenaient à des idées plus favorables à la vertu, à la réputation de madame Saint-Huberty. Ropiquet qui affichait des principes si sévères, et que, du reste, il n'avait pas encore démentis, ne pouvait donner la main à une intrigue amoureuse; son caractère et ses mœurs repoussaient jusqu'à la pensée d'une coopération, d'un concours qui l'eussent fait descendre de l'estime où il était placé, dans l'esprit de Suzanne, jusqu'au mépris; lui qui ne cessait de sermonner la soubrette sur le danger des séductions, des liaisons illicites, lui qui prêchait avec tant d'éloquence, la morale et la pureté du cœur, aurait-il consenti à se faire, par dévoûment pour son élève et son amie, le complaisant intermédiaire d'une transaction dont le sacrifice de l'honneur de madame Saint-Huberty devait être la première clause? non, c'était impossible, et Suzanne, il faut le dire, tranchait toujours la question en fa-

veur de sa maîtresse et du vieux musicien qu'elle justifiait dans sa conscience. Mais bientôt ses doutes, ses scrupules se renouvelaient, lorsqu'ils étaient à peine dissipés; elle se rappelait et la belle figure, et les belles manières du comte, et cette visite si longue, et cette familiarité de Ropiquet ; elle voyait une coïncidence fâcheuse entre tout cela et la retraite dans laquelle madame Saint-Huberty venait de se renfermer pour écrire une lettre.

Une lettre ! quelle pouvait-être cette lettre qu'on avait tant d'intérêt à écrire, et qui interdisait toutes les visites, même celle de l'ami de la maison, de celui qui jamais n'avait essuyé un refus? à qui cette lettre était-elle adressée, si ce n'est à la personne qui venait d'être reçue par madame, et dont la visite lui avait paru sans doute bien agréable, puisqu'elle avait duré près de deux heures. Telles étaient les idées qui occupaient et tourmentaient Suzanne, et comment en aurait-il été autrement ? Quelle femme de chambre, à sa place, eût pu ne pas songer

aux récens événemens qui fesaient un si singulier contraste avec un passé si simple, si uniforme, si tranquille.

C'était aussi l'aurore d'une révolution dans l'intérieur de l'actrice!

CHAPITRE XII.

MOYENS DE PARVENIR.

Pendant le court trajet de la rue Caumartin à l'Académie royale de Musique, vulgairement dite Opéra, il n'y eut que fort peu de mots d'échangés entre Ropiquet et son neveu que nous continuerons d'appeler, ainsi que nous en avons déjà prévenu le

lecteur, le comte d'Antraigues. Ils étaient également gênés de se trouver placés l'un en face de l'autre, après la scène qui avait eu lieu chez madame Saint-Huberty ; mais l'oncle et le neveu s'entendirent pour rester sur la défensive et se tenir dans une réserve réciproque, qui toutefois n'avait rien d'extraordinaire, puisqu'un rendez-vous avait été indiqué pour le lendemain : c'était le jour des explications qu'on ne pouvait plus différer, à moins que Ferdinand ne manquât à sa parole et ne voulût mystifier son oncle par une promesse illusoire, qui lui aurait été arrachée par le désir de trouver un expédient pour sortir d'embarras. Mais les intérêts du comte d'Antraigues se trouvaient d'accord avec sa conscience, afin de le rendre exact à un rendez-vous indiqué ; il avait à sauver son amour-propre d'une rude épreuve et à rétablir sa réputation ainsi que son avenir, exposés aux dangers de l'indiscrétion ; et puis, s'il n'avait pas été insensible aux charmes de l'actrice célèbre, aux prestiges de sa gloire théâtrale, il trou-

vait également dans le souvenir d'une aventure de sa jeunesse, un motif assez puissant de la réhabiliter aux yeux de madame Saint-Huberty ; que de considérations l'engageaient, l'excitaient à faire une conquête pour laquelle le hasard et les circonstances semblaient le servir, au gré de ses souhaits !

La conversation entre l'oncle et le neveu se réduisit donc à ces lieux communs, usités entre gens qui n'ont rien à se dire ou qui s'observent ; il fut un peu question de la musique, de l'opéra, des pièces qu'on y jouait, mais pas un mot sur le personnel du théâtre, pas un mot qui pût amener les interlocuteurs, malgré eux, sur un terrain qu'ils voulaient surtout éviter. On les eût pris pour deux personnes étrangères l'une à l'autre et qui se voyaient pour la première fois.

Ferdinand conduisit donc Ropiquet jusqu'à la porte du théâtre, et quand celui-ci descendit de voiture, il n'oublia pas de re-

nouveler sa recommandation pour le lendemain :

— A demain, dit-il à son neveu, en lui donnant une poignée de main ; à demain, chez moi, entre huit et neuf heures.

Et il sauta du marche-pied dans la rue avec une agilité et une prestesse qui surprirent beaucoup le comte d'Antraigues. Ropiquet alla droit au cabinet du directeur pour lui exposer l'impossibilité où se trouvait madame Saint-Huberty de jouer le lendemain ; il déclina son nom au domestique, espèce d'huissier chargé d'amener les visiteurs à l'excellence administrative, et fut immédiatement introduit. La fâcheuse nouvelle dont il était le messager, parut contrarier vivement le directeur :

— Allons, s'écria-t-il, encore un spectacle tout désorganisé, une affiche à refaire, et peut-être des répétitions indispensables pour n'être pas obligé d'annoncer relâche... mais pourquoi aussi madame Saint-Huberty me prévient-elle si tard ?

— Mais, monsieur, elle n'a pas perdu de

temps ; elle a été surprise par une indisposition subite hier au soir ; cette indisposition qu'elle croyait légère est devenue ce matin plus grave, et la force de renoncer à la courageuse résolution qu'elle avait prise de lutter contre sa faiblesse et de jouer, pour ne pas déranger votre spectacle.

— Je sais bien que madame Saint-Huberty est exacte à remplir ses devoirs, et je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle, comme de certaines de ses camarades... Mais, vous, mon cher Ropiquet, vous comprenez mon embarras ; vous concevez, vous excusez ma mauvaise humeur. Toutefois, pour vous prouver que j'ai confiance en vous, je n'enverrai pas le médecin du théâtre chez madame Saint-Huberty pour constater son état ; je vous crois sur parole.

— J'espère que vous viendrez à bout de composer votre spectacle pour demain ; s'il s'agissait d'un violon à remplacer, je suis là... monsieur, toujours là à votre service, toujours disposé à vous obliger ; je n'ai pas

oublié mon ancien métier, et je ferais ma partie dans un orchestre tout aussi bien que certains jeunes artistes de ma connaissance.

Ropiquet s'était redressé au souvenir de sa carrière musicale parcourue avec honneur, avec exactitude surtout; il sentait presque renaître sa jeune ardeur pour un art qui avait encore son amour enthousiaste et peut-être s'il avait aperçu, en ce moment, près de lui, un violon, se serait-il jeté sur l'instrument, afin de prouver au directeur qu'il ne promettait pas plus qu'il ne pouvait tenir.

Le directeur sourit et remercia Ropiquet :

— Il y a long-temps, mon cher ami, que j'ai pu apprécier pour la première fois votre obligeance et votre zèle... je voudrais reconnaître dignement l'offre que vous me faites...

— Il y a un moyen bien facile, c'est de l'accepter, quand l'occasion se présentera d'avoir besoin de moi.

— Je vous prends au mot, et lorsque quelqu'un de messieurs les violons me jouera le mauvais tour de s'absenter, j'aurai recours à vous, à vous seul, je vous le promets... Quant à madame Saint-Huberty, dites-lui de bien se soigner, de se ménager, et s'il lui faut un congé de dix ou quinze jours, je le lui accorderai; mais qu'elle me prévienne à temps. Adieu, mon cher ami, je suis obligé de vous congédier, pour aller me concerter avec mon régisseur et mes employés... Vous m'excuserez facilement, car on ne fait pas de façons avec ses amis.

— Et vous avez raison.

Ropiquet sortit enchanté de la réception que lui avait faite le directeur de l'Académie royale de Musique, et il dirigea d'abord ses pas vers la rue Caumartin, pour annoncer à madame Saint-Huberty le succès de sa démarche et lui faire part aussi de la conversation qu'il avait eue avec le directeur de l'Opéra. Mais il se ravisa, entra dans un petit café placé à l'entrée de la rue

du Faubourg-Montmartre, presque au coin du boulevard, et demanda un petit verre d'anisette, pour se reconforter un peu; puis il demanda une plume et de l'encre, et écrivit à la hâte un petit billet qu'il adressait à madame Saint-Huberty.

Toutefois il ne voulut point confier ce billet à un commissionnaire, tant il craignait que sa négligence ou sa lenteur ne compromissent les intérêts de l'actrice; il se décida à le porter lui-même, afin d'être bien sûr qu'il serait remis exactement. Son intention n'était pas du tout de monter chez madame Saint-Huberty, de chercher à la voir : il savait qu'elle était très fatiguée, et qu'une seconde visite pourrait paraître indiscrète et importune. Aussi se contenta-t-il d'ouvrir la loge du portier à qui il remit le billet en lui recommandant bien de ne pas dire à Suzanne ou à sa maîtresse qu'il était venu lui-même; recommandation dont le concierge ne fut pas médiocrement surpris, mais sur laquelle, toutefois, il ne se permit pas de demander des explications.

Après avoir rempli ce devoir, Ropiquet alla se promener aux Tuileries : il était triste et pensif; c'est en vain qu'il cherchait à se distraire des pensées pénibles qui assiégeaient son esprit ; il lui était impossible de retrouver son calme et sa bonne humeur ordinaire. Errant dans une des allées solitaires du jardin, il repassait dans sa mémoire les événemens qui avaient suivi la première rencontre de son neveu et de madame Saint-Huberty, et la cruelle alternative dans laquelle il s'était trouvé, pour répondre à la confiance et à l'amitié de l'actrice; forcé d'inspirer de l'éloignement à madame Saint-Huberty pour l'homme qui lui avait sauvé la vie, de combattre les intentions de la reconnaissance qui demandait avec instance à s'acquitter, il avait même exagéré les torts et l'inconduite de son neveu, qu'il avait présenté à l'actrice comme un mauvais sujet, en ayant soin toutefois de dissimuler une parenté peu honorable; et maintenant il lui fallait répondre à madame Saint-Huberty sur les motifs qui l'avaient

déterminé à agir de la sorte. Ce neveu qui pouvait se regarder comme calomnié, venait maintenant donner un éclatant démenti au jugement qui avait été porté sur son compte. Sans doute, les apparences ne le disculpaient pas entièrement; car quelque indulgence que lui méritât son talent, il n'en avait pas moins l'allure d'un chevalier d'industrie, et son titre de comte, sous lequel il se présentait hardiment dans le monde, soulevait contre lui des préventions terribles. Il rendait même fort difficile la tâche de Ropiquet, qui n'était pas éloigné de l'excuser et de prendre sa défense.

Le vieux musicien ne savait guère à quel parti il devait s'arrêter : car il avait des intérêts divers à ménager, et, après tout, Ferdinand était son neveu; il avait eu autrefois de l'amitié pour lui, et ne pouvait se décider à le sacrifier, en se portant lui-même son accusateur, en divulgant le secret d'une ambition qui ne croyait pas le talent suffisant pour faire son chemin. Ropiquet n'avait donc qu'une chose à expli-

quer, c'était cette usurpation de titre, et, quoiqu'il lui fût difficile de donner le change à madame Saint-Huberty sur la question de la noblesse de Ferdinand, cependant il ne désespéra pas d'y parvenir. Quant aux antécédens de son neveu, à ces griefs qu'il lui reprochait autrefois avec tant d'amertume, le feu de la jeunesse, son aveuglement ordinaire et la fougue des passions qui la maîtrisent, pouvaient être opposés à la sévérité qui aurait voulu condamner Ferdinand; Ropiquet n'aurait pas manqué de raisons pour se faire pardonner à lui-même l'espèce d'opiniâtreté qu'il avait mise à empêcher tout rapport entre son neveu et madame Saint-Huberty : il n'y avait eu de sa part qu'excès de prudence, et il ne demandait pas mieux que d'absoudre Ferdinand, de reconnaître qu'il avait mérité son pardon.

Mais cette indulgence même avait ses conditions; elle était subordonnée aux renseignemens qu'il attendait de son entrevue du lendemain avec Ferdinand : il fallait que

celui-ci fût sincère et ne lui cachât rien ni du passé ni de ses projets pour l'avenir. Car jusqu'ici tout était problême pour Ropiquet; même cette noblesse d'emprunt que son neveu colportait avec tant d'aplomb dans le monde, et qui paraissait y être accepté comme légitime et véritable, puisque M. le comte d'Antraigues osait même l'imprimer en tête d'un ouvrage qui devait en peu de temps se répandre et accréditer l'auteur, non-seulement comme homme d'esprit et de talent, mais aussi comme gentilhomme.

La nuit qui précéda l'entrevue entre le neveu et l'oncle parut bien longue à celui-ci; il ne ferma pas les yeux, et au point du jour il était debout, s'occupant déjà de sa toilette, afin d'être prêt, quand Ferdinand se présenterait. Cette précaution n'était pas inutile, car le comte d'Antraigues devança d'une heure au moins celle qui avait été fixée pour le rendez-vous!

Quand Ropiquet lui ouvrit sa porte, le comte se jeta dans ses bras.

— Ah ! mon cher oncle, s'écria-t-il, que ne vous dois-je pas?

Le vieux musicien fut un peu surpris d'une démonstration aussi vive de tendresse et de reconnaissance, mais il n'osa la repousser :

— Mais, Ferdinand, je ne sais vraiment à quoi attribuer ?....

— Quoi! mon oncle, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi et que je méritais si peu ! après le service que vous m'avez rendu hier, surtout.

— De quel service veux-tu parler ? je ne me souviens pas...

— Oh! combien vous avez été généreux, délicat ?

— Mon embarras redouble, et je t'avoue que je ne comprends rien à un tel langage. Si tu voulais parler de ce que j'ai pu faire pour toi, quand tu étais plus jeune, à la bonne heure : il est vrai que je crois t'avoir témoigné quelque intérêt, mais je n'ai fait que mon devoir...

— Vos bontés d'autrefois sont encore pré-

sentes à ma mémoire; je ne les ai point oubliées, je ne les oublierai pas; mais mon oncle, vous y avez mis le comble hier, en m'épargnant des reproches dans une situation bien critique pour moi : vous pouviez me perdre, mon sort, mon avenir était entre vos mains et vous avez gardé le silence. Jugez de ma honte, de mon désespoir, si vous aviez écouté votre ressentiment, si vous aviez cru l'occasion favorable pour punir mon ingratitude!

Ropiquet, en écoutant son neveu, semblait de plus en plus surpris de ses remercîmens et de ses protestations de reconnaissance.

— Pouvais-je agir autrement, je te le demande, et avant de t'adresser des reproches, ne fallait-il pas que je fusse instruit de tes torts véritables? et, quand même j'eusse été irrité contre toi, l'étonnement aurait paralysé la colère; mais je n'étais que surpris, stupéfait d'une rencontre aussi extraordinaire.

— Il est vrai que si je n'avais pas agi si étourdiment, si je n'avais pas cédé à un

mouvement de curiosité trop impatiente, nous ne nous serions pas trouvés en présence l'un de l'autre chez madame Saint-Huberty. C'est la fatalité qui m'a entraîné chez elle, car vous savez ce qui lui est arrivé avant-hier au soir, à la soirée de madame la marquise de Varanges?

— Moi, je sais... je sais..... ou plutôt je ne sais rien du tout.

— Comment, madame Saint-Huberty ne vous a pas fait part de l'aventure la plus extraordinaire.

— Elle m'a seulement dit qu'une indisposition l'avait forcée de quitter la réunion... il n'y a rien d'extraordinaire dans cet accident, je n'ai pas demandé... on ne m'a pas donné d'autres détails.

— Je pensais, mon cher oncle, d'après ce que j'ai vu, que l'on n'avait pas de secret pour vous.

Cette observation déplut à Ropiquet.

— Je suis l'ami de madame Saint-Huberty, monsieur, et non point son confident.;. entendez-vous?

— Eh ! ne vous fâchez pas, mon oncle, ne vous fâchez pas ; je n'ai point eu l'intention de vous offenser. Mais enfin, puisqu'on a été si discret à votre égard, je dois l'être egalement... cependant, vous savez que madame Saint-Huberty a eu une violente attaque de nerfs...

— On ne m'avait pas précisé l'espèce d'indisposition qu'elle avait éprouvée..... Mais qu'importe ! c'est chez madame de Varanges qu'elle t'a reconnu, n'est-ce pas ? cela me suffit... maintenant, parlons un peu de tes affaires.

— Oui, vous avez raison ; mais le récit sera long, je vous en avertis, et j'ai bien des choses à vous dire.

— Je le crois, car je te préviens que j'ai bien des questions à te faire.

— Mais, mon oncle, est-ce que vous ne consentiriez pas à venir déjeûner avec moi ?... et puis, vous rappelez-vous que la dernière fois que nous nous vîmes, il y a huit ou neuf ans environ de cela...

— Nous déjeûnâmes ensemble, n'est-ce pas ?

—Oui, et vous payâtes assez généreusement la carte, sans vous faire tirer l'oreille... il faut donc que je m'acquitte envers vous... de ce déjeûner-là ; car pour les autres obligations que je vous ai, c'est une autre affaire. Cependant le temps n'est pas éloigné, peut-être, où je pourrai vous prouver que je ne suis pas ingrat.

— Quand monsieur le comte aura son comté.

Ropiquet accompagna ces dernières paroles d'un grand éclat de rire ; Ferdinand n'en fut pas du tout déconcerté.

— Et le comté il l'aura bientôt, il pourra même y ajouter d'autres biens avec de beaux et bons revenus...

— Allons, monsieur le comte, laissez-là un moment, je vous prie, vos châteaux en Espagne ; j'ai eu tort de rire en parlant de votre comté et je suis curieux de savoir comment vous pourrez me fournir vos preuves généalogiques.

— Cela ne me sera pas aussi difficile que vous le pensez.

— Quoi! tu peux parler ainsi, à moi! quel aplomb! quelle assurance!

Le vieux musicien regardait fixement son neveu, qui continua à lui parler sur le même ton, sans s'inquiéter de la sévérité des regards de Ropiquet.

— Oui, je me disculperai complètement et vous verrez que vous n'avez pas à rougir d'une parenté que vous avez désavouée déjà peut-être. Mais j'obtiendrai mon pardon et vous vous réconcilierez avec votre neveu. Mais sortons, nous causerons plus à notre aise en nous promenant.

La toilette de Ropiquet était achevée et il n'attendit pas une autre invitation de son neveu pour descendre avec lui, mais, après un moment de réflexion et comme se ravisant.

— Je vois que tu as oublié de m'apporter ce que je t'avais demandé...

— Ah! mon ouvrage! mon cher oncle, tenez, il est sur votre petite table de travail.

Ropiquet aperçut la brochure que le comte d'Antraigues avait déposée, en entrant, à l'endroit qu'il indiquait.

—C'est vrai, mais pourquoi aussi ne m'as-tu pas prévenu... tu m'aurais évité une pareille erreur et je ne t'aurais pas adressé un injuste reproche.

— Je jugeais l'avis tout-à-fait inutile; je n'ai pas cru devoir appeler votre attention sur un ouvrage que d'ailleurs vous ne lirez pas..... parce qu'il vous ennuierait, vous artiste, qui n'aimez guère la politique.

— Et qui t'a dit cela? qui t'a donné des renseignemens aussi précis sur mon compte?

— Le violon et les États-Généraux! ces choses-là peuvent-elles aller ensemble, je vous le demande?

— Il est vrai qu'elles sont un peu incompatibles, mais aujourd'hui, mon cher, tout le monde se mêle de politique, tout le monde disserte, pérore sur les affaires publiques, sur la noblesse, le tiers-état, le cler-

gé... aussi on parle de tout excepté de ses affaires, de son état.

— Mais vous, mon oncle, vous avez su vous préserver de la contagion générale, vous êtes resté fidèle à votre musique, à vos goûts.

— Ah ! je le voudrais bien... mais c'est impossible, ces maudits États-Généraux me poursuivent, m'assiégent partout. Adieu les beaux-arts, le théâtre, la littérature, la gaîté...

— Oui, mais non pas l'appétit... et je m'apercois, mon cher oncle, que je n'ai pas encore déjeûné... sortons donc.

— A la bonne heure... mais je t'avertis que je lirai ton ouvrage, que j'en connais déjà quelques endroits...

—Vous m'en parlerez en déjeûnant , mais venez.

Ropiquet et son neveu descendirent assez rapidement l'escalier, quoique le premier cherchât encore à arrêter Ferdinand pour lui faire pressentir la sévérité de son jugement sur le mémoire du comte

d'Antraigues. Mais enfin ils arrivèrent à la voiture dans laquelle ils montèrent, et le comte d'Antraigues dit au cocher qui lui demandait où il fallait le conduire :

— Chez moi !

Ces mots prononcés avec la fermeté, et l'assurance d'un grand seigneur qui donne des ordres à son valet, firent sur Ropiquet une singulière impression. Le neveu, le petit Ferdinand que le musicien avait condamné à une existence misérable, disparaissait à ses yeux, pour ne lui montrer qu'un véritable gentilhomme ayant voiture, chevaux et valets; il y avait même des façons princières chez le comte d'Antraigues, et peu s'en fallut que Ropiquet, maîtrisé par cet ascendant presque irrésistible d'un homme habitué à commander, et qui sait se faire obéir, peu s'en fallut, disons-nous, que Ropiquet ne se laissât imposer par les manières et le ton du comte d'Antraigues; il se voyait, tête-à-tête avec lui, dans une brillante voiture, et là il ne se trouvait pas la force de continuer la con-

versation comme il l'avait commencée dans son petit logement de la rue Grange-Batelière. Aussi ne risqua-t-il que peu de paroles dans le trajet de cette rue à la rue de Miroménil, où habitait le comte d'Antraigues.

— Mais, dit Ropiquet à son neveu qui parcourait quelques lettres dont sa visite si matinale à son oncle l'avait empêché de prendre connaissance, mais où allons-nous donc ainsi ?

— Chez moi, mon oncle; ne m'avez-vous pas entendu donner l'ordre à mon cocher de nous conduire chez moi.

— Ah! c'est vrai, mais je croyais que nous allions déjeûner chez quelque traiteur...

— Ah! c'était bon, jadis; maintenant c'est moi qui traite, c'est moi qui paie; à moins cependant mon oncle que, par goût, vous ne préfériez le traiteur. Toutefois, vous songerez que ma nouvelle position m'impose certaines convenances.

— Je n'y pensais pas; j'oubliais que je

me trouve dans le carrosse de M. le comte d'Antraigues; donc, va pour l'hôtel de M. le comte.

D'Antraigues se pinça les lèvres : le ton persifleur de son oncle commençait à l'impatienter, et il était sur le point de se fâcher, en voyant que celui-ci ne voulait point renoncer à ce système de critique et d'épigrammes; enfin la voiture entra dans la rue de Miroménil; et s'arrêta en face de l'hôtel de Beauvais. Ropiquet regarda à travers la glace de la portière.

— Je ne me trompe pas, s'écria-t-il, je ne me trompe pas, c'est bien l'hôtel de Beauvais! est-ce que cet hôtel est le tien.

— Non pas précisément... mais je demeure à côté.

— A la bonne heure; aussi ma surprise était-elle grande.

Le musicien sourit de sa méprise, puis le carrosse ayant avancé un peu, dépassa la borne qui marquait la séparation entre l'hôtel de Beauvais et la maison voisine, où devaient descendre le comte d'Antraigues

et son oncle. Ils descendirent en effet; le domestique qui se tenait derrière la voiture, s'approcha respectueusement de d'Antraigues :

— Monsieur le Comte, dit-il, veut-il bien me donner ses ordres?

— Vous viendrez me prendre ce soir à huit heures; n'y manquez pas.

Ropiquet attendait que son neveu eût donné ses instructions au laquais, et il ne vit pas sans surprise la voiture s'éloigner. D'Antraigues prit son oncle par la main, et entra avec lui dans la grande maison contiguë à l'hôtel de Beauvais : ils montèrent silencieusement l'escalier qui se trouvait à droite.

— Je demeure au troisième, dit d'Antraigues.

— Au troisième! murmura Ropiquet, mais cet hôtel n'est donc pas...

D'Antraigues l'interrompit vivement.

— Cet hôtel n'est pas l'hôtel de Beauvais, mon oncle, mais c'est égal; on peut encore s'y loger convenablement.

Ils étaient arrivés à ce troisième étage qui avait causé quelque surprise à Ropiquet, car il supposait que son neveu ne pouvait plus maintenant loger qu'au premier. Sa réputation, sa noblesse et son importance; alors d'Antraigues sonna, et une vieille domestique vint ouvrir; il fit entrer Ropiquet devant lui en le poussant doucement, puis referma la porte.

La première pièce était une petite salle à manger éclairée par deux croisées donnant sur une cour spacieuse; au milieu de la salle il y avait une table déjà garnie de tout ce qui est nécessaire à un repas; Ropiquet ne vit que deux couverts.

— Ah! mon ami... non, non, monsieur le comte.

— Vous pouvez m'appeler ici, tout simplement Ferdinand, ce nom seul d'ailleurs ne tire pas à conséquence.

— Eh bien soit, Ferdinand, mon neveu, tu avais... non, vous aviez...

— Pourquoi donc ne pas me tutoyer, mon cher oncle; vous en avez le droit...

Et, ici, non plus, cela ne tire pas à conséquence, dieu soit loué! Je suis chez moi.

— Maintenant je suis assez disposé à le croire; je ne demande même pas mieux, qu'il en soit ainsi; je préfère te voir dans un modeste appartement...

— Je reconnais bien le philosophe à ce langage.

— Plût au ciel que tu le fusses autant que moi! mais j'aperçois ici deux couverts sur la table.

— Qu'y-a-t-il d'étonnant à cela; allez-vous encore me gronder? voudriez-vous par hasard que l'un de nous deux mangeât avec ses doigts, par suite de votre philosophie... pour moi je ne suis pas encore assez philosophe pour me passer de fourchette, de couteau et de verre.

— On avait donc deviné que je viendrais ici, que je me rendrais à ton invitation.

— Certainement, j'y comptais, et quelle raison auriez-vous eue, pour refuser, je

vous le demande... mais si nous nous mettions à table.

— Volontiers,

Le vieux musicien s'assit et son neveu en fit autant; la vieille domestique apporta successivement les plats qui composaient le déjeûner simple et substantiel. Ropiquet prouva au comte d'Antraigues que son appétit ne le cédait pas à celui de son neveu; aussi fut-il sobre de questions et de paroles, dans les premiers momens du repas; à peine s'il adressait au comte quelques mots relatifs aux mets qu'il trouvait de son goût, et auxquels il fesait honneur.

— Mais sais-tu, dit-il au comte, sais-tu bien qu'en me fesant déjeûner si tard, tu me forces à ne pas dîner aujourd'hui.

— Comment! et pourquoi ne dîneriez-vous pas aujourd'hui?

— Parce que je déjeûne et dîne en même temps; je ne me souviens pas d'avoir jamais déjeûné si tard?

— Qu'importe, si votre santé n'en souffre

pas? mais il me semble que vous ne buvez pas.

D'Antraigues voulait verser du vin à son oncle, mais celui-ci éloignait son verre, comme s'il eût craint de compromettre sa raison, en imitant son neveu qui cherchait à l'encourager par de fréquentes rasades; Ropiquet opposait aux instances et aux sollicitations du comte, une énergique résistance.

Enfin on arriva au dessert, sans qu'il eût été question le moins du monde des détails et des circonstances que Ropiquet s'était d'abord montré si impatient de connaître; du reste, il ne donna pas lieu à son neveu de lui rappeler qu'il ne pouvait encore parler; la présence de la vieille domestique Marguerite, commandait aux deux interlocuteurs la plus grande réserve; quoiqu'on ne dût pas se défier de son indiscrétion, et qu'elle eût toute la confiance de d'Antraigues, il y avait certaines circonstances dont le récit aurait pu diminuer le respect et la considération de la servante pour le

maître qu'elle appelait toujours monsieur le comte, avec un sang-froid imperturbable, dont Ropiquet rit plus d'une fois, mais de manière à ne pas laisser deviner à Marguerite le motif de son hilarité ; il ne fallait pas que d'Antraigues cessât d'être pour elle un grand seigneur.

Ropiquet, se renfermant toujours dans la stricte observation des convenances, comprit qu'il fallait attendre l'éloignement de la vieille domestique; celle-ci apporta le café et les liqueurs, puis se retira :

— Marguerite, dit alors d'Antraigues, nous avons, monsieur et moi, à causer d'affaires importantes, très importantes.

— Suffit ; monsieur le comte ne veut pas être dérangé.

— C'est cela; ainsi vous ne laisserez entrer personne.

Marguerite répondit qu'elle se conformerait à l'ordre de son maître, et, en s'éloignant, jeta sur Ropiquet un regard qui exprimait à la fois la mauvaise humeur de la curiosité trompée dans son espérance. Mais le vieux

musicien ne s'en aperçut pas, et les deux convives se levèrent de table pour passer dans le cabinet du comte.

Cette petite pièce contenait pour seul ameublement six chaises, deux fauteuils et une grande table ronde, recouverte d'une serge verte, quelques livres, des cahiers de papier blanc, une écritoire; des plumes étaient éparses sur cette table; mais ce qui attirait les regards au milieu de ces objets, c'était une paire de pistolets placée près de l'écritoire. Ils fixèrent l'attention de Ropiquet, au moment où il entrait, et à peine remarqua-t-il la simplicité générale de l'ameublement.

Le comte d'Antraigues ferma la porte, et fit asseoir son oncle près de lui.

— Maintenant, mon cher oncle, lui dit-il en riant, nous pouvons parler sans contrainte; vous avez paru désirer que je vous parlasse avec franchise...

— Oui, et tu me l'as promis, d'ailleurs.

— Ah! mon Dieu, je ne vous aurais fait aucune promesse que je n'en serais pas

pour cela plus discret, plus réservé à votre égard. Mais, mon oncle, vous paraissez préoccupé, vous regardez autour de vous, et vous n'avez pas l'air d'être disposé à me prêter toute votre attention.

En effet, Ropiquet semblait étudier le local où il se trouvait ; et même il laissait deviner la surprise que lui causait le contraste étrange entre ce qu'il voyait et ce qu'il s'attendait à voir. En effet, il s'était imaginé qu'il trouverait toute la pompe du luxe, toutes les splendeurs de l'opulence dans l'hôtel seigneurial de son neveu ; il avait craint même d'être ébloui par son faste, et au lieu de cet éclat, de cette magnificence, il y avait quelque chose qui n'était ni l'aisance ni la pauvreté, quelque chose qui pouvait même faire croire qu'on était plus près de la seconde que de la première.

L'observation de d'Antraigues arracha Ropiquet à la singulière distraction dont son neveu avait compris la cause :

— Je suis tout prêt à t'écouter, mon cher ami ; voyons, parle.

— Je suis sûr que vous songiez tout-à-l'heure à certaines choses...

— Il est vrai qu'il y a ici beaucoup de choses qui, en ce moment, me font faire de nombreuses réflexions, je te l'avouerai.

— Ah ! je m'en doute bien, et je m'attendais, en vous conduisant ici, à votre étonnement ; mais je voulais vous donner une preuve de ma confiance en vous, en abdiquant le rôle que je joue dans le monde; pour vous je suis redevenu simplement Ferdinand Avenel ; il m'était cependant bien facile de vous faire partager l'erreur commune, de payer aussi d'audace envers vous; mais je vous ai fait pénétrer dans la loge de l'acteur; je vous ai initié aux secrets d'une existence autour de laquelle j'épaissis sans cesse les ténèbres, pour que la curiosité du monde et celle des jaloux ne viennent pas déranger mes calculs. Un jour viendra où je n'aurai plus besoin de ces précautions mystérieuses, où je pourrai ouvrir mes salons à une société brillante ; maintenant je suis encore obligé de fermer

ma porte aux visiteurs qui ne manqueraient pas de livrer mes secrets à la malignité, à l'envie; vous comprenez, mon cher oncle...

Ropiquet hocha la tête.

— Oui, je comprends, ou plutôt je commence à comprendre, on te croit aussi riche qu'on te croit noble; et tu jouis dans le monde d'une réputation à laquelle tu tiens beaucoup... ai-je deviné ?

— Oui, c'est cela, mon cher oncle.

— Et par conséquent cette voiture, ces laquais...

— Ne sont pas à moi.

— Et à qui sont-ils donc ?

— Au loueur de carrosses.

— Que tu paies mal, ou que tu ne paies pas du tout.

— Mais je le paierai; il a déjà reçu d'ailleurs des à-comptes; et puis j'ai encore quelque argent à toucher de la vente du petit bois de Locminay.

— Ah ! tu as vendu ce petit bois qui dépendait, je crois, de la succession de ta mère ?

— Oui, mon oncle, et avec les trois mille cinq cents livres qui me reviennent, j'espère faire honneur à mes engagemens.

— Est-ce qu'il ne te reste plus que cela de ton bien ?

— Oui, mon oncle; et mon bien, vous le savez, n'était pas très considérable.

— Mais enfin te voilà ruiné !

— Moi ruiné! moi ruiné !

D'Antraigues joignait à ces exclamations des gestes qui témoignaient de sa surprise.

— Moi ruiné ! mais au contraire, ajouta-t-il, je n'ai jamais été si riche.

— Comment! tu ne possèdes plus de ton patrimoine que trois mille cinq cents livres et tes dettes s'élèvent sans doute au-dessus de cette somme; tu avoues toi-même que cette faible somme est maintenant ta dernière, ton unique ressource, et tu prétends n'être pas ruiné? c'est par trop fort.

— Vous voilà toujours avec les mêmes préventions, la même promptitude à condamner les gens sans les entendre ! atten-

dez donc que je vous aie expliqué ma position, mes espérances.

— Tes espérances! ah! ah!

Ropiquet se mit à rire aux éclats, et, se jetant en arrière sur son siége, il faillit tomber à la renverse.

D'Antraigues conservait son sérieux, et même haussait les épaules :

— Riez, riez, mon oncle, tant que vous voudrez; mais je vous dis, moi, que je ne suis pas ruiné. Je n'ai plus, il est vrai, la petite maison et les quelques arpens de terre et de bois que m'avaient laissés mes parens; mais l'argent de la vente de ces biens m'a servi à faire les premiers frais de ma fortune future : je ne voulais pas vivre et mourir, cheminant comme les gentilshommes campagnards dont l'existence monotone et fastidieuse n'est qu'un long supplice; je me sentais capable d'arriver aux dignités, aux honneurs, et j'avais là, quelque chose qui m'avertissait de mon brillant avenir.

D'Antraigues, en s'exprimant ainsi, avait

porté la main à son front, pour indiquer à Ropiquet la source de ses révélations qui l'appelaient à jouer un rôle brillant dans le monde; mais le vieux musicien était en garde contre ces illusions, et ne croyait pas du tout à ces avis secrets de vocation irrésistible; il ne résultait pour lui, de tout ce que venait de lui dire son neveu, que la preuve de sa ruine complète; enfin, il lui paraissait évident qu'il avait mangé son bien; les grandes phrases de d'Antraigues, ses espérances ne pouvaient ébranler la conviction du musicien qui voulait avant tout du positif : aussi d'Antraigues s'aperçût-il aussitôt du mauvais effet produit par les étranges considérations, qu'il avait fait valoir pour justifier son système d'inconduite, d'impudence et de dissipation. Toutefois le silence de Ropiquet, dont le regard était presque sévère, ne déconcerta nullement son neveu :

— Eh! bien, mon oncle, vous ne me dites rien? est-ce que par hasard vous trouveriez mes calculs peu justes, et mes pré-

tentions exagérées? mais il me semble que les événemens m'ont complètement justifié; je touche presqu'au but aujourd'hui...

— Tu touches au but! et de quel but veux-tu donc parler? J'ai besoin que tu me donnes quelques explications.

— Comment! vous ne voyez pas la haute considération dont je jouis maintenant, et l'importance que me donne le titre de député de la noblesse aux États-Généraux.

— Toi! député de la noblesse aux États-Généraux!...

Ropiquet recula de trois pas avec son fauteuil, et joignant ses deux mains qu'il fit claquer l'une contre l'autre :

— Toi! toi! Ferdinand Avenel! mon neveu! député de la noblesse aux États-Generaux?

— Oui, mon cher oncle; eh! ne le saviez-vous donc pas encore?

— Et comment l'aurais-je su? comment aurais-je pu découvrir mon Ferdinand sous le nom de comte d'Antraigues?... Mais dans quelle province as-tu donc trouvé une

noblesse aussi complaisante, aussi peu difficile pour choisir un tel député? Est-ce en Basse-Bretagne, à Quimper-Corentin?...

— Du tout, du tout, mon cher oncle; je n'ai pas été obligé d'aller si loin : c'est dans notre pays même.

— Quoi! dans le Vivarais! cela est-il possible? Mais tu as donc fabriqué du parchemin, tu t'es donc fait une généalogie?

— Je n'ai pas eu besoin de tout cela, et je me suis contenté de dire à messieurs de la noblesse : « Je suis noble; c'est moi qui vous l'assure, et si vous ne me croyez pas, votre intérêt est de faire semblant de le croire, parce que j'ai du talent; et que vous autres, tous tant que vous êtes, vous n'avez ni lumière, ni talens, ni instruction. Moi, j'ai tout cela; nommez-moi, et vous n'aurez pas à vous repentir d'un choix qui d'ailleurs vous fera honneur. Je sais parler, j'écris bien : avec ces qualités-là on est plus que noble, ou du moins l'on est dispensé de faire ses preuves. » Voilà ce que je leur ai dit, et vous voyez dans votre neveu Fer-

dinand Avenel monsieur le comte d'Antraigues, député de la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg aux États-Généraux.

— Ma foi! j'avouerai qu'il n'était guère possible de résister à des argumens de cette force. Te voilà donc député de la noblesse, sans être noble.

— Je le suis, je puis vous l'assurer, car ma noblesse est mon ouvrage; et vous conviendrez que le nom que j'ai choisi fait honneur à mon imagination; il y a des gens qui le saluent comme un nom fort historique, et qui me parlent de mes ancêtres, les Balzac, les d'Entragues... Mes ancêtres! hein! mon oncle, qu'en dites-vous? n'est-ce pas très divertissant?

— Moi, je ne trouve pas du tout cela drôle; mais à chacun son goût, et d'ailleurs à mon âge on ne rit pas aisément. Enfin, où est donc ce but dont tu me parlais tout-à-l'heure? Je ne vois toujours qu'une chose dans tout cela, c'est que tu es ruiné, que tu ne possèdes plus rien.

— Mais je serai ministre dans six mois,

dans trois mois peut-être, et alors...

— J'entends, on refera sa fortune aux dépens du pays et des finances de l'État.

— Vous vous trompez, mon oncle, tels ne sont pas mes calculs; mais enfin j'aurai atteint le but où j'aspire, et j'y touche.

— Cependant la noblesse de la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg ne t'a pas envoyé sans doute aux États-Généraux pour écrire des pamphlets contre les nobles et contre les rois.

— Non, sans doute; mais qu'est-ce que cela me fait à moi? Je voulais être député, je le suis maintenant; je songe à mes affaires. D'ailleurs, la cause de la noblesse est à jamais perdue; celle de la royauté est presque désespérée. Il faut se ranger maintenant du côté du peuple; voyez M. de Mirabeau : c'est lui que j'ai pris pour modèle, et il m'accorde toute sa confiance. Mon mémoire sur les États-Généraux m'y assure une place distinguée; vous entendrez parler de moi, mon oncle...

— Hélas! trop peut-être; mais si tes es-

pérances ne se réalisent pas, si la royauté triomphe dans la lutte, si ton modèle, M. de Mirabeau, est pendu...

— Oh ! que dites-vous là ? quelle supposition !

— Mais cela peut arriver, et alors que deviendras-tu ? car je ne crois pas que tu veuilles imiter ton modèle, jusqu'à la corde inclusivement.

— Je ne sais pas ce que l'avenir me prépare ; mais, quoi qu'il arrive, je resterai fidèle à la cause que j'ai embrassée, aux principes que j'ai développés dans mon mémoire sur les États-Généraux.

— Nous verrons cela ; mais, en attendant un ministère, jusqu'à ce que tu atteignes le but dont tu parles toujours, il faut vivre, il faut faire patienter ses créanciers, et dans le nombre il peut s'en trouver qui ne soient pas très disposés à la patience ; je tremble d'avance pour toi ; tu t'es chargé d'un rôle long... dispendieux surtout ; et, malgré ton adresse pour donner le change sur ta situation financière, malgré tes éco-

nomies, tu seras bientôt sans ressources, à moins que...

— Un mariage arrangera tout cela.

— Un mariage! Il est vrai qu'après ta nomination par la noblesse aux États-Généraux, rien ne saurait plus m'étonner de ta part; au surplus cela te regarde, et je t'avertis que je ne veux me mêler en rien de tes affaires.

— Allez, mon cher oncle, je ne vous tourmenterai pas; j'exige seulement de vous le silence sur tout ce que vous venez d'entendre; vous ne me ferez pas repentir de ma franchise et de ma confidence.

Ropiquet se leva :

— Le doute en pareille circonstance est un outrage, mais sois sans crainte; seulement avec madame Saint-Huberty, je ne sais guères comment m'y prendre pour ne pas te compromettre.

— Je me charge de cette affaire; je lui ferai entendre raison.

— Tu comptes donc la revoir?

Le vieux musicien était tout troublé, en

adressant cette question à son neveu :

— Mais oui, mon oncle, je l'espère bien. J'ai besoin de me disculper auprès d'elle.

— Quoi ! tu oserais avouer à madame Saint-Huberty que tu n'es pas le comte d'Antraigues ! tu ne rougirais pas en lui fesant un semblable aveu !

— Moi, du tout : il est vrai que cet aveu me coûtera un peu ; mais enfin je me résignerai, et vous m'aiderez, vous aussi, mon oncle, n'est-ce pas ?...

— Tu plaideras ta cause toi-même ; mais si tu m'en croyais, tu ne retournerais pas chez madame Saint-Huberty.

— On dirait que vous êtes déjà un peu jaloux, mon oncle.

— Moi jaloux ! allons, monsieur, point de persiflage et de mauvaise plaisanterie, adieu, je vous laisse et vous invite à réfléchir sur ma recommandation, relativement aux conséquences de votre retour dans la maison de la rue Caumartin.

— Mais si l'on m'y rappelle, si l'on m'y demande.....

— Oh !... alors, c'est différent !

Ropiquet prononça ces derniers mots sans colère. Sa voix s'était radoucie et avait cessé d'être impérieuse; il sentait bien qu'il ne pouvait plus empêcher son neveu et madame Saint-Huberty de se voir; il ne lui restait plus qu'à essayer encore de donner des conseils; il devait remplir jusqu'à la fin, les devoirs de l'amitié.

L'oncle et le neveu se séparèrent, mais cette séparation fut froide et triste, surtout de la part de Ropiquet : à peine répondit-il aux adieux de d'Antraigues. Il s'éloigna de la rue de Miroménil, en maudissant la fatalité qui mettait sa prévoyance en défaut et troublait le repos de sa vieillesse.

CHAPITRE XIII.

SURPRISE.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour d'Antraigues, s'il voulait prévenir le fâcheux effet que devait produire le récit de Ropiquet sur madame Saint-Huberty; car le comte ne pouvait espérer que son oncle pousserait la complaisance à son égard jus-

qu'à manquer de franchise envers l'actrice. Il prévoyait d'ailleurs que le vieux musicien, en lui supposant même beaucoup de bonne volonté pour épargner à son neveu l'humiliation d'une prompte déchéance dans l'estime de madame Saint-Huberty, serait l'objet de ses sollicitations les plus pressantes, et qu'il lui serait bien difficile de ne pas faire quelques demi-aveux; or, dans la situation présente, des demi-aveux équivalaient à une confession tout entière sans restriction et sans réserve. Mais, en outre, quelle imagination, si habile qu'elle fût pour le mensonge, eût pu trouver une fable, un expédient dont on pût se servir avec quelque chance de succès. Il fallait toujours en venir à la déclaration qui renversait l'échafaudage nobiliaire sur lequel s'appuyait la considération de d'Antraigues dans le monde; il n'y avait pas moyen d'attribuer à une erreur la reconnaissance qui avait eu lieu la veille chez madame Saint-Huberty entre d'Antraigues et son oncle; cette scène ne pouvait être présentée comme une

scène jouée, comme une mystification ; et quelque fût l'embarras de l'actrice, pour expliquer tant de faste d'un côté, tant d'humilité de l'autre, elle n'en était pas moins convaincue que Ropiquet était l'oncle de d'Antraigues. On ne pouvait espérer de lui faire prendre le change sur ce chapitre ; et alors elle n'était point éloignée de regarder d'Antraigues comme un aventurier, comme un chevalier d'industrie.

Celui-ci devait donc chercher un autre moyen de dissiper les préventions de l'actrice et de se faire pardonner, en faveur de son talent et de l'habileté avec laquelle il jouait son rôle de gentilhomme improvisé, une usurpation qui, du reste, entraînait des conséquences fâcheuses seulement pour l'amour-propre de l'usurpateur. D'ailleurs, il ne pouvait craindre que le succès fût difficile à obtenir ; il avait bien des raisons pour compter sur une excessive indulgence ; tout lui annonçait qu'on était favorablement disposé à son égard, et il avait jugé que le sentiment de la reconnais-

sance avait déjà cédé la place à un sentiment plus vif, plus décidé dans ses démonstrations ; l'attaque de nerfs qui avait causé tant de troubles chez la marquise de Varanges était un gage du pardon qu'il s'apprêtait à solliciter.

Sans doute, ce pardon ne lui aurait pas manqué non plus, quand bien même Ropiquet eût été l'intermédiaire de la négociation. Mais d'Antraigues aimait bien mieux aller droit au but, sans recourir à une médiation qui aurait offert des difficultés et des désagrémens ; Ropiquet aurait eu deux causes à défendre, et avec lui on eût été plus exigeant, dans les questions ; on aurait récriminé contre ce vieil ami qui ne pouvait échapper à des reproches qu'il méritait. Car enfin, il n'avait pas répondu complétement à la confiance de madame Saint-Huberty ; c'est en vain qu'il aurait invoqué, pour s'excuser, ses bonnes, ses excellentes intentions; il n'en paraissait pas moins coupable, en quelque sorte, aux yeux de l'actrice puisqu'il lui avait caché la vérité, et l'a-

vait trompée sur le compte de son neveu; madame Saint-Huberty avait donc le droit de se plaindre du peu de franchise de Ropiquet. Mais une fois obligé de ne plus rien dissimuler, n'était-il pas probable que sa franchise repentante irait trop loin et n'épargnerait même pas des détails fort inutiles, du reste, à sa justification. Voilà ce qu'il fallait éviter, en devançant Ropiquet chez madame Saint-Huberty et en ne laissant plus rien à dire à l'artiste d'ailleurs un peu bavard.

D'Antraigues, après avoir réfléchi pendant quelques instans au parti qu'il devait prendre, se mit à écrire une lettre destinée à madame Saint-Huberty; elle était conçue en ces termes :

« Madame,

» J'ose solliciter de votre bonté un mo-
» ment d'entretien; il faut que je vous
» parle aujourd'hui même; demain, il
» serait trop tard. J'attends avec impa-

» tience votre réponse et j'espère qu'elle
» me sera favorable.

» Le comte d'ANTRAIGUES. »

Il cacheta aussitôt cette lettre, la mit dans sa poche et sortit précipitamment, sans même en prévenir sa vieille domestique. Il était essentiel pour lui qu'il arrivât avant Ropiquet dans la rue Caumartin, car il ne doutait pas que son oncle n'en eût pris le chemin, en sortant du petit hôtel de la rue de Miroménil. Mais le hasard servit à souhait d'Antraigues qui chercha vainement Ropiquet ; celui-ci tout ému de la longue conversation qu'il avait eue avec son neveu, n'avait pas osé se présenter chez l'actrice, avant de s'être préparé à soutenir une épreuve terrible ; il prévoyait combien de reproches et de questions il aurait à subir de la part d'une femme irritée à la fois, et impatiente de connaître les motifs du silence qu'il avait gardé pendant si long-temps.

Ropiquet s'était dirigé vers le jardin des

Tuileries, au lieu de se rendre chez madame Saint-Huberty, afin de méditer sur les moyens de sortir d'embarras sans se compromettre envers l'actrice. Le calme avec lequel il avait écouté son neveu, était bien loin du cœur du vieux musicien; ses principes sévères s'indignaient de la morale si facile de d'Antraigues, dont l'ambition voulait se satisfaire à tout prix. Mais, bien qu'il jugeât son neveu actif et résolu à tout entreprendre, à braver tous les périls pour parvenir, il ne supposait pas qu'il eût la pensée et le courage de se présenter, avant de recevoir une invitation spéciale, chez madame Saint-Huberty; Ropiquet s'imaginait que d'Antraigues se laisserait conduire par lui et viendrait lui demander conseil avant de tenter une démarche pour revoir l'actrice. Le vieil artiste ne désesperait même pas de faire renoncer son neveu au désir de revoir madame Saint-Huberty, et il se promenait tranquillement dans le jardin des Tuileries, tandis que son neveu était déjà rue Caumartin, sa lettre à la main, et priant

la portière de monter chez madame Saint-Huberty, pour remettre une lettre à sa femme de chambre.

Toutefois, avant de demander ce service à la portière, il l'avait interrogée sur le compte de Ropiquet; il s'était enquis auprès d'elle de la date de sa dernière visite et le témoignage de cette femme l'avait complètement rassuré. Il dut croire que Ropiquet n'avait pas reparu aux environs du logis de madame Saint-Huberty, depuis le jour où l'oncle et le neveu l'avaient quitté en compagnie.

La portière avait reconnu dans celui qui lui parlait, le monsieur au brillant équipage, le seigneur qui avait récemment fait une visite à madame Saint-Huberty; mais elle fit semblant de ne pas le reconnaître, parce qu'elle jugea, d'après la demande qu'on lui faisait, qu'il s'agissait d'une affaire mystérieuse, d'une intrigue peut-être pour le succès de laquelle la personne présente redoutait probablement l'intervention de Ropiquet, et les embarras

que pourrait susciter la susceptibilité du vieil artiste.

Elle s'empressa donc de monter chez madame Saint-Huberty, et Suzanne vint lui ouvrir.

— Voici, lui dit-elle, une lettre très pressée...

— Madame n'est pas chez elle, donnez toujours la lettre, quand madame rentrera, elle répondra, s'il y a lieu.

— Mais, mademoiselle Suzanne, je vous dis que c'est très pressé... et qu'il faut une prompte réponse.

— Mais puisque madame n'y est pas..... elle est drôle cette madame Besson? Pourquoi donc insister comme cela? est-ce que vous ne me comprenez pas ou ne voulez-vous pas me comprendre? il me semble cependant que je parle assez clairement. Madame n'y est pas.

La portière se mit à rire et ne voulut pas ajouter foi aux assurances de Suzanne.

— Allons donc, ma chère, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire sur ce chapitre-

là. Je sais que madame Saint-Huberty est chez elle; dites-moi plutôt qu'elle ne veut recevoir personne, alors je dirai : ça suffit.

— Eh bien, à la bonne heure, puisque vous aimez mieux que je vous dise que madame ne veut recevoir personne, tenez-vous le pour dit, et laissez-moi cette lettre.

— Oui, mais si vous saviez de quelle part... si madame savait quelle est la personne qui lui écrit !

Suzanne devint tout-à-coup attentive et, radoucissant son ton, elle s'approcha de la portière, pour lui parler bas à l'oreille.

— Mais quel est donc ce personnage si important pour qui madame doit toujours être chez elle, même quand elle n'y est pas.

La portière raconta alors ce qui venait de lui arriver.

— Mais, dit Suzanne, êtes-vous bien sûre, madame Besson, que ce soit le même monsieur ? Il n'est pas venu en voiture ?

— Oui, c'est la même personne, elle a le même habit, et sa figure d'ailleurs m'a

trop frappée, la dernière fois qu'il est venu, pour que je l'aie oubliée... un bien bel homme, n'est-ce pas, hein! Suzanne?

La femme de chambre rougit un peu de la remarque faite par madame Besson.

—Vraiment il est bien extraordinaire qu'il soit venu à pied; je ne conçois pas, moi, qu'un grand seigneur n'aille pas toujours en voiture.

— Voyons, Suzanne, vous déciderez-vous à remettre cette lettre à votre maîtresse?... c'est fort mal de faire attendre les gens comme cela.

—Mais je n'ose..... je ne sais si je dois violer la consigne que m'a donnée ma maîtresse; vous savez que toute bonne qu'elle est, elle est bien mauvaise, quand elle se met en colère.

—Eh! mon Dieu, Suzanne, allez donc dire à votre maîtresse que cette lettre est du bel homme qui est venu la voir avant hier, je suis sûre qu'elle y sera encore pour lui.

— Madame Besson! madame Besson!

Suzanne voulait prendre un air sévère pour donner une espèce d'admonition à madame Besson qui se permettait de telles conjectures.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, mademoiselle Suzanne, qu'ai-je donc dit de si inconvenant, pourquoi prenez-vous avec moi un ton grondeur et fâché? est-ce ma faute à moi si ce seigneur est un bel homme? s'il ne plaît pas à votre maîtresse, il faut qu'elle soit bien difficile.

— C'est-à-dire qu'il vous plairait beaucoup à vous, madame Besson, n'est-ce pas... mais enfin je vais risquer la chose... c'est vous qui me répondrez de ce qui va arriver, si madame me gronde, me chasse, je m'en prendrai à vous.

— Mais soyez sans inquiétude, madame Saint-Huberty ne se fâchera, ne vous chassera pas, et peut-être aurez-vous à me remercier d'avoir ainsi insisté auprès de vous, pour faire parvenir cette lettre à votre maîtresse; mais allez donc, encore une fois, allez donc, le monsieur attend au bas

de l'escalier... s'il allait monter !... ma foi, il aurait raison.

—Alors je vais entrer chez madame et vous ne tarderez pas à recevoir une réponse quelconque.

Pendant ce dialogue qui avait eu lieu à voix basse, d'Antraigues comptait les minutes avec une impatience dont on peut se faire facilement une idée. De temps en temps il s'approchait des premières marches de l'escalier, prêtant une oreille attentive au sourd murmure qui en descendait et annonçait une conversation entre deux personnes; mais il ne pouvait reconnaître s'il s'agissait de sa lettre et de la réponse qu'il attendait dans la conversation dont quelques sons arrivaient jusqu'à lui; enfin, telle était son impatience, telle était son anxiété, qu'il fut sur le point d'aller à la recherche de sa lettre et de la personne qui la portait; mais il s'arrêta devant des considérations de convenances, qui lui faisaient craindre de compromettre le zèle officieux de la portière et de manquer lui-même son

but, en agissant avec trop de brusquerie et de précipitation.

Enfin la portière redescendit.

— Eh bien, lui dit tout bas le comte, m'apportez-vous enfin une réponse? qu'a-t-on dit? comment a-t-on reçu ma lettre?

— Mais, monsieur, il faut d'abord qu'on la lise, votre lettre, avant qu'on y réponde?

— Comment, on ne l'a donc pas encore reçue? est-elle parvenue à madame?

— Je le crois, monsieur, je l'espère, mais il a fallu venir à bout de la plus grande difficulté... car vous savez que madame Saint-Huberty n'est pas chez elle...

— Comment! madame Saint-Huberty est absente!

— Oui, mais cela ne l'empêche pas de n'être pas sortie; elle n'y est pour personne.

— Pour personne! et ma lettre! ma lettre!

— Oh! rassurez-vous! j'ai si bien endoctriné Suzanne, la femme de chambre, que je l'ai décidée à violer la consigne.

— Eh bien.

— Eh bien, monsieur, Suzanne est entrée chez sa maîtresse avec la lettre, et madame Saint-Huberty la lit sans doute en ce moment.

— Et la réponse!

— Ah! vraiment, monsieur, sauf votre respect, on dirait que vous êtes amoureux, tant vous êtes impatient! vous ne donnez pas au monde le temps de s'expliquer.

D'Antraigues se détourna un peu pour ne pas laisser voir à la portière la mauvaise humeur que lui causait sa fatigante loquacité.

— Mais la réponse quand viendra-t-elle?

— Ah! pour cela, je ne saurais vous en dire des nouvelles, mais si vous m'en croyez, vous l'attendrez encore quelque temps, ou, si vous ne voulez pas attendre, donnez-moi, monsieur, votre adresse, je porterai la lettre de madame chez vous.

— Non, non, c'est inutile: je resterai ici jusqu'à ce qu'on me réponde.

— Comme vous voudrez, monsieur,

mais la place n'est pas très commode, et si vous vouliez bien me faire l'honneur d'entrer dans ma loge, là, du moins, vous ne seriez pas exposé aux regards des voisins, des gens de la maison surtout... oh! des curieux, des bavards, s'il en fut jamais.

Elle prononça à voix basse ces derniers mots, car elle les eût payés un peu cher, si quelque habitant de la maison les eût entendus. Quant à d'Antraigues, il remercia la portière de son offre obligeante, et se décida à se promener encore de long en large devant la porte ou aux environs, au risque d'être remarqué; mais il lui importait de ne pas s'éloigner, et surtout de veiller à ce que Ropiquet ne pénétrât pas avant lui chez madame Saint-Huberty.

Voyons maintenant ce qui se passe dans l'appartement de l'actrice; et suivons Suzanne dans la mission périlleuse qu'elle a entreprise, car madame Saint-Huberty lui avait renouvelé la défense de la veille, au sujet des visiteurs qui pourraient se présenter; elle avait déclaré à sa femme de

chambre, qu'elle voulait être seule, ainsi que Suzanne l'avait rapporté à la portière, lorsque celle-ci se présenta pour apporter la lettre de d'Antraigues.

Suzanne entra donc dans la chambre à coucher de sa maîtresse, qui, en ce moment, apprenait un rôle dans une pièce nouvelle, dont les rôles venaient d'être distribués aux acteurs de l'Académie royale de Musique. Madame Saint-Huberty était dans un négligé élégant qui pouvait suffire même aux visites qui eussent prescrit un peu de recherche dans la toilette.

Quand Suzanne arriva, l'actrice lui demanda avec douceur ce qu'elle voulait ; la soubrette croyait qu'elle serait mal reçue, car elle avait ouvert la porte, sans avoir été appelée et c'était là un commencement d'infraction à la défense que lui avait signifiée sa maîtresse; aussi la réception de l'actrice rendit à Suzanne son courage et sa fermeté.

— Madame, dit-elle, je vous demande pardon, si je vous dérange, et j'avoue d'a

vance que je suis coupable... que je n'aurais pas dû entrer... mais, si vous le désirez, je vais me retirer...

— Allons, allons, Suzanne, puisque tu es entrée, il faut bien dire pourquoi tu es venue ici? quel motif, quelle nécessité, parle... et surtout, dis-moi la vérité...

— Madame, c'est qu'on est venu apporter une lettre.

— Une lettre!... et de qui?

— Oh! je ne sais... mais ne vous fâchez pas, madame.

En effet, madame Saint-Huberty paraissait fort contrariée de cette circonstance et Suzanne craignit alors quelque accès de mauvaise humeur, d'autant plus qu'elle avait observé que depuis un certain temps sa maîtresse était devenue très-irascible.

— Mais, madame, ne vous fâchez pas...

— Qu'as-tu fait de cette lettre dont l'auteur ne s'est pas fait connaître?

— Oh! madame, comme je sais que vous en refusez tous les jours, de ces lettres qui vous sont adressées par des messieurs

amoureux... amoureux de votre talent et qui vous ennuient de leurs complimens...

— Achève donc...

— Oh! bien, je l'ai refusée...

— Tu l'as refusée... tu as eu tort, très-grand tort... voyez un peu si cette fille là ne fera pas toujours des gaucheries...

— Il fallait donc, madame, la recevoir.

— Oui, oui, justement je comptais recevoir ces jours-ci une lettre de mon pays...

— Mais, madame, je vous ferai observer que cette lettre est de Paris.

— Il n'importe... mon dieu, Suzanne, que vous me faites de la peine, que vous me causez d'embarras en ce moment!

L'actrice s'était levé, après avoir jeté avec colère sur le parquet le cahier qu'elle tenait à la main; elle allait de son miroir à la fenêtre, puis revenait vers Suzanne qui gardait le silence et baissait la tête.

— Eh! bien, retournez donc à votre antichambre...

— Mais madame, cette lettre que j'ai refusée, vous voudriez donc bien la lire...

— Sans doute...

— Eh! bien, vous pouvez vous contenter, la voici.

Suzanne sortit la lettre qu'elle avait cachée dans les plis de son fichu, et la présenta à madame Saint-Huberty ; celle-ci ouvrit de grands yeux, rougit, puis sourit d'une manière très aimable à sa femme de chambre.

— Ah! c'est ainsi, dit-elle, que vous vous amusez à mes dépens!

— Je n'oserais, madame, mais vous me pardonnerez le moyen dont je me suis servi, car je ne savais pas si je devais recevoir cette lettre, et j'avais toujours la faculté de la rendre à la personne qui me l'avait remise...

Madame Saint-Huberty ne décacheta pas tout de suite la lettre, et en regarda attentivement la suscription, pour voir si elle était d'une écriture qu'elle connût.

— Ne m'avez-vous pas dit, Suzanne, qu'on ne vous avait pas indiqué le nom de la personne.

— Non, madame, pas précisément... mais je connais la personne de vue... je l'ai même aperçue une fois ici...

— Ici!

Madame Saint-Huberty se troubla.

— Oui, madame, vous savez bien... ce monsieur qui est venu, il y a deux jours, et qui s'est trouvé chez vous avec monsieur Ropiquet...

— Ciel! c'est cette personne! le comte d'Antraigues.

— Je ne sais pas s'il est comte ou baron...

Madame Saint-Huberty s'éloigna aussitôt de Suzanne, et courut à l'extrémité de sa chambre pour lire la lettre qui venait de lui être remise. Suzanne suivait des yeux tous les mouvemens de sa maîtresse et, à l'empressement avec lequel celle-ci lisait et relisait le billet, elle jugea qu'elle obtiendrait facilement son pardon; elle se félicita même intérieurement de sa désobéissance.

Madame Saint-Huberty revint ensuite vers Suzanne.

— Le porteur de ce message est toujours en bas....

— Quel porteur ! mais c'est la personne elle-même qui a écrit la lettre.

— Quoi, monsieur le comte d'Antraigues..... Ah! Suzanne, descends, cours m'excuser auprès de lui... car j'ignorais... tu ne m'avais pas dit d'abord que c'était lui.

— Mais, madame, c'est que je me suis mal expliquée..... je vais donc lui dire de monter.

— Oui, Suzanne, mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que je n'aperçois pas sa voiture dans la rue, devant la maison.

—Il est certaines circonstances, madame, où un carrosse est fort gênant ; on fait souvent mieux ses affaires à pied.

— Va donc, Suzanne, va donc trouver monsieur le comte d'Antraigues de ma part... quelle affaire pressante lui a fait écrire ce billet ? Que peut-il avoir à me dire ?...

Snzanne ne se hâtait pas de sortir, et

écoutait madame Saint-Huberty dont l'agitation et le trouble étaient extrêmes.

—Du moins, madame, dit-elle à sa maîtresse, vous ne m'en voulez pas de vous avoir dérangée malgré vos ordres.

— Tu sais bien que je suis toujours trop bonne, trop indulgente... va et conduis ici monsieur le comte d'Antraigues... attends... j'ai encore quelque chose à te recommander.

— J'écoute, madame, j'écoute, mais à votre tour dépêchez-vous de me donner vos ordres.

— Comme il s'agit d'une affaire très importante, très grave...

— Ah! oui, une affaire très grave entre madame et monsieur le comte...

Suzanne examinait alors la physionomie de l'actrice qui était fort émue, et que l'intention maligne avec laquelle la caméristе appuyait sur la gravité et l'importance de l'affaire, contraria beaucoup; elle ajouta cependant avec une assurance qu'elle affecta pour tromper la pénétration de Suzanne

que l'objet de cette visite se rattachait à des intérêts de familles et de fortune.

— Tu conçois, dit-elle à Suzanne, qu'il est nécessaire de causer librement, sans craindre de ces distractions qui obligent souvent à ajourner des arrangemens... car il s'agit pour moi d'une affaire majeure...

— Je comprends, madame, je comprends, je serai inflexible, je veillerai à ce que vous puissiez discuter, plaider même, si vous voulez, avec ce monsieur, sans craindre les importunités des visiteurs; puissiez-vous arriver à une conclusion satisfaisante... quant à M. Ropiquet, je ne crois pas que sa présence soit nécessaire.

— Non, ma bonne amie, non, il est tout-à-fait étranger à cette affaire, et il nous embarrasserait, car il est quelquefois si bizarre dans ses idées.

— Soyez tranquille, madame, il ne vous interrompra point.

Suzanne sortit et alla chercher le comte d'Antraigues : madame Saint-Huberty profita des quelques instants qui lui restaient

pour ajuster un peu sa coiffure devant la glace.

— Mais, répétait-elle en soupirant, que signifie cette singulière demande, à laquelle j'étais si loin de m'attendre ?

Et son cœur battait avec violence ; elle tremblait, et son émotion redoublait à mesure qu'approchait le moment où elle allait se trouver en face du comte d'Antraigues. Comme elle eût voulu alors donner contre ordre à Suzanne, la rappeler pour lui dire qu'elle ne pouvait recevoir le comte, et s'enfermer dans la solitude où jusqu'alors elle avait trouvé le repos et le bonheur, loin des passions et des intrigues qui tourmentent ordinairement les destinées théâtrales ! mais il n'était plus temps, Suzanne était déjà au bas de l'escalier, saluant le comte d'Antraigues et lui adressant la parole pour l'inviter à monter.

— C'est vous, sans doute, lui dit-elle, qui êtes monsieur le comte... le comte d'Ant.... d'Antrai..... d'Antrai....

— D'Antraigues.

— Oui, c'est cela : pardon, monsieur, pardon, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et c'est aujourd'hui la première fois que j'ai entendu prononcer votre nom.

— Eh bien, ta maîtresse consent-elle à me donner audience ?

— Oui, monsieur le comte, et je descends tout exprès pour vous prévenir que vous pouvez monter.

— Je te remercie de ta complaisance, et je saurai la reconnaître un jour...

La portière qui assistait à cette scène, s'adressa alors à d'Antraigues :

— Et moi, monsieur, j'espère que vous ne m'oublierez pas non plus... j'ai si bien plaidé votre cause qu'on vous reçoit... sans moi, votre lettre même aurait été repoussée... n'est-ce pas, Suzanne ?

— Allons, dit d'Antraigues, je n'aime pas qu'on veuille m'apprendre à faire mon devoir ; je sais ce que j'ai à faire... vous mériteriez bien, brave femme, que je fusse

sévère, ingrat même envers vous... mais, tenez, voici votre récompense.

Il tira alors de sa bourse un louis et le glissant dans la main de la portière, il lui dit tout bas.

— Vous connaissez bien M. Ropiquet...

— Si je le connais... cette question ? Il vient presque tous les jours ici... presque tous les jours, il me prend dans ma tabatière une prise de tabac... c'est qu'il n'est pas fier celui-là, quoique ce soit un homme de talent... un violon fameux...

— S'il venait aujourd'hui, s'il voulait monter chez madame Saint-Huberty, vous lui diriez que madame n'y est pas... il voudra peut-être s'assurer du fait par lui-même, il ne vous croira pas..... mais il faut montrer de la fermeté, du caractère.

— Le mettre poliment à la porte, n'est-ce pas ?

— Oui, à peu près ; en agissant ainsi aujourd'hui, vous rendrez un grand service à deux personnes qui vous en garderont

une grande reconnaissance... Madame Saint-Huberty et moi.

— Oui, madame Saint-Huberty, ajouta Suzanne, vous prie également de veiller à ce que M. Ropiquet ne monte pas aujourd'hui.

— Vous pouvez compter sur ma vigilance... Il faudrait que M. Ropiquet me passât sur le corps avant d'arriver seulement jusqu'à la première marche de l'escalier.

— Bien, ma bonne femme, très-bien; si vous répondez à ma confiance, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi.

Le comte d'Antraigues s'élança alors vers l'escalier, et en franchit les premières marches avec une rapidité telle que Suzanne ne put le suivre et ne l'atteignit qu'à l'étage où demeurait madame Saint-Huberty. Elle le pria alors d'attendre qu'elle fut arrivée, parce qu'elle avait la clé de la porte et qu'il sonnerait inutilement.

Elle était tout essoufflée en arrivant; d'Antraigues la prit alors par la main et la regardant en souriant.

— Il faut convenir, petite, que je te cause bien de la peine... Allons, reprends un peu haleine.... mais sais-tu bien que tu es gentille, vraiment, je ne t'avais pas encore si bien vue qu'aujourd'hui...

— Monsieur, répondit Suzanne un peu confuse de ces éloges, ah! monsieur, vous êtes trop aimable...

Elle rougissait et n'osait lever les yeux sur le comte, qui, placé devant la porte l'empêchait d'introduire la clé dans la serrure. A ce moment le plus grand silence régnait dans l'escalier.

— Il faut, dit à voix basse d'Antraigues, que je paie tes bons soins, tes services...

Puis l'attirant vers lui, il déposa deux vigoureux baisers sur les joues fraîches et rebondies de Suzanne qui se défendit faiblement.

— A présent, ajouta d'Antraigues, tu peux ouvrir; mais je ne me regarde pas encore quitte envers toi...

— Pas encore, dit Suzanne, en se re-

tournant, oh! vous êtes trop généreux, monsieur.

Puis elle ouvrit la porte et s'effaça un peu pour laisser passer d'Antraigues devant elle. Celui-ci trouva encore le moyen et le temps de serrer la taille de Suzanne qui commençait à ne plus s'étonner de ces façons d'une galanterie un peu cavalière. D'Antraigues n'était-il pas un véritable gentilhomme aux yeux de la soubrette, et cette galanterie même n'était-elle pas dans les habitudes des nobles de ce temps-là ? alors on ne se piquait pas de déroger en fait d'amour, et la noblesse ne croyait pas se compromettre en contractant des liaisons roturières. Les rois eux-mêmes avaient donné plus d'un exemple de cette modestie, de cette humilité, en descendant jusqu'à la fille du peuple, en l'élevant jusqu'à la splendeur de la couche royale. L'aristocratie préludait depuis long-temps par ses mœurs et ses amours à l'égalité républicaine, mais malheureusement elle croyait pouvoir la maintenir dans cette sphère étroite, et conser-

ver ailleurs les priviléges de sa suprématie; elle ne devait pas tarder à être détrompée et le terme de ses illusions approchait.

Il y aurait donc de l'injustice à juger sévèrement la complaisance ou le laisser-aller de Suzanne qui n'avait pas témoigné une indignation vertueuse contre les libertés grandes du comte d'Antraigues : il faut faire la part de l'époque qui admettait, autorisait les privautés galantes des grands seigneurs. Suzanne ne pouvait donc, sous peine de passer pour une soubrette mal élevée et de mauvais ton, pour une fille de campagne, se fâcher du baiser du comte d'Antraigues et se plaindre de l'inconvenance du procédé. Elle voyait les choses aller ainsi tous les jours; tous les jours elle avait sous les yeux le spectacle de cette facilité de mœurs. Suzanne pouvait donc être encore fort innocente, avoir gardé toute sa pureté virginale, au moment où d'Antraigues semblait mettre sa pudeur à une telle épreuve; et puis, il ne faut pas perdre de vue, non plus, qu'elle était atta-

chée à une femme de théâtre, qui, bien que sage, et jouissant d'une réputation toute exceptionnelle, ne pourrait empêcher sa camériste de voir et d'entendre des choses capables de gâter la meilleure éducation, et d'ébranler la moralité la plus solidement établie.

Nous devions faire ces observations dans l'intérêt de Suzanne contre laquelle quelques lecteurs pourraient avoir conçu des préventions fâcheuses, et aussi pour donner une idée des mœurs de cette époque. Quoiqu'on approchât du moment d'une régénération politique et morale, à ce que disaient du moins les économistes, les publicistes et les philosophistes de 1789, rien n'indiquait encore dans les mœurs ni de la noblesse, ni du tiers-état, ni du clergé, ni du peuple, des dispositions à un changement notable; rien n'indiquait cette espèce de transition nécessaire pour embrasser une vie nouvelle, et dépouiller, comme on dit, le vieil homme. Alors il y avait peut-être plus de corruption, plus de liberti-

nage qu'à une époque signalée pour être le type historique de la démoralisation publique et du scandale; et cependant 1789 allait sonner le tocsin de la réforme générale; un observateur judicieux n'aurait guère pu s'en douter, s'il avait cherché les preuves de cette révolution imminente, autre part que dans les brochures, pamphlets, gros et petits livres des écrivains qui dissertaient à perte de vue sur toutes les questions politiques, blâmaient, critiquaient, sans indiquer les moyens de remédier au mal, en évitant les secousses, et les perturbations qui allaient jeter la France dans un abîme de calamités. Mais il était écrit là-haut qu'elle paierait fort cher le bien qu'on lui montrait comme le prix de ses efforts, de ses souffrances et de ses sacrifices.

Toujours est-il que Suzanne Duriez ne saurait être accusée, condamnée pour avoir permis à un beau cavalier de cueillir deux baisers sur ses joues vermeilles; quelle soubrette, et même quelle femme du beau monde, surprise dans une pareille

embuscade, ne se serait pas résignée? comment aurait-elle pu se soustraire à ce péril, sans risquer de se compromettre par un éclat plus dangereux encore, et sans attirer peut-être l'attention de témoins dont la médisance n'aurait pas manqué d'exagérer encore le mal et d'aller par l'excès de ses suppositions charitables bien au-delà de la réalité?

Nous aimons donc à croire qu'aucun lecteur ne se laissera aller à une opinion peu avantageuse sur le compte de la soubrette, et nous en serions d'autant plus fâché que peut-être Suzanne aussi est-elle appelée à jouer un rôle dans la révolution qui se prépare; cette révolution ne doit-elle pas provoquer des péripéties, des déplacemens, des élévations et des chutes. Ne va-t-on pas voir les portiers devenir les propriétaires des maisons où ils avaient tiré le cordon? des laquais ne vont-ils pas s'enfoncer dans l'intérieur des carrosses derrière lesquels ils s'étaient tenus humblement? enfin il faut s'attendre à tous les caprices, à toutes les

fantasques bizarreries du sort qui s'emparera de cette occasion pour donner carrière à ses jeux et présenter les plus singulières anomalies, les plus merveilleux contrastes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME:

—

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.